







Réservé
p. l'e
295

Aux armes
des Souverains
XVIII^e

1723

PROBA

ME

MEVM

COR

DEVS ET SCITO

L E S.
O E V V R E S
D E I . D E L A
P E R V S E .

*Avec quelques autres
diuerſes Poëſies de
Cl. Binet*

*L. B. B. M.
Genard
1573*

A P A R I S .

Par Nicolas Bonfons
demeurant rue S. Ia-
ques, à la Charité.

167.902

4 9

thi
me
du
ler
esp
no
au
bo



A TRES HAUT ET TRES-
Puissant Seigneur Messire RENE DE VOIER
Vicomte de Paulmy, Seigneur de la Baloiere,
Chastres, le Plessis, Serigni bailly & gouver-
neur de Touraine, Chevalier de l'ordre du Roy,
& Gentilhomme ordinaire de sa chambre.



MONSIEUR, non
sans grande & iuste oc-
casion quelques nobles
poëtes ont estimé entre
leurs escrits & les enfans
naturels estre vne gran-
de proportion & Sympa-
thie, non seulement pour autant que com-
me les enfans descendent du corps & sang
du pere ainsi les escrits par maniere de par-
ler prouiennent & sont enfantez de nostre
esprit: Ioint l'amour que naturellement
nous portons & à l'un & à l'autre. Mais
aussi pour les diuers accidens & fortunes,
bon heur & felicité qui leur sont en com-

EPISTRE.

mun. Car si nous considerons diligem-
ment (auec conference) tous les deux il se-
ra facile de voir ainsi comme tout malheur
& toute pauureté accable lenfant qui na-
gueres est priue de la douce iouissance de
son pere, tantost aiant lassaut de quelque
subtil chiquaneur rusé & coutumier de v-
surper les biens des Orphelins miserables
& delaissez, & ores a decouuert encore quil
ne manque des biens en grand danger den-
durer toutes les iniures tant du Ciel que de
la seuerre fortune, s'il ne recouure l'aide de
quelque fidelle tuteur lequel prenant son
bien en main le conserue & defende de tou-
te molestie le luy distribuant en ses necessi-
tez & affaires. Ainsi les petits filz de l'es-
prit (de ce nom appellé-ie les œuvres des
bons aucteurs) sont menez si perdans leur
pere Posthumes & auant la cognoissance
de lagreable lumiere, seuls ils demeurent
subiects ou a vn auortement & silence per-
petuel, ou bien à vn mauuais traitement
de quelques ignorants qui sont les vrais
chiquaneurs & ennemis coniuerez de ces
pauvrets enfans si de bonne fortune ils ne
rencontrent quelque bon tuteur qui de sa
fargue de noblesse & de ses œelles fauora-
bles les couure a lencontre de ces Milans,
hans & goulus de la gloire dautruy. Ceci

dis- ie Monseigneur pour tomber sur le pro-
 pos de ce gentil poëte de la Peruse (duquel
 ie diray ailleurs & sans crainte de quel
 que malueillant que si la mort nostre com-
 mune ennemie n'eust esté enuieuse de son
 bien & quelle ne l'eust preuenue il promet-
 toit par son heureux cōmencement qu'on
 lestimeroit auiourdhuy des premiers en
 son genre descrire) Lequel mourant laissa
 ses compositions imparfaites mal conioin-
 tes & sans ordre ne liaison, n'eust esté la
 faueur & amitié de I. Boiceau seigneur de
 la Borderie, auquel l'aucteur & le lecteur
 doibuent certainemēt de beaucoup, cestuy
 ci la vie qui reste & demeure apres nostre
 cendre & qui nous qualifie entre les dieux &
 autre lusufruit de si gentilles œuures si peu
 quil à esté loisible a l'aucteur & à son âge de
 nous en faire participans. Sans que ie passe
 sous silence la vraye noblesse d'un S. Mar-
 the: & ce que luy doibuent aussi tous les
 deux. Mais encore pour auoir vie si na il
 peu eschaper la piqueure de ces Scorpions
 enuenimez dont la France fournille au-
 iourd'hui plus qu'aucune autre nation: Ce
 qu'il pourroit porter plus patiemment pour
 lui estre ceste iniure commune avec ceste
 tant noble bande de gentils esprits qui vo-

gue dans la France, les cœures desquels eussent seruis de viande aux valets & goudjats s'il ne se fut trouué d'autres conuiues en la table des muses que ces mignars & trop oisifs repreneurs: en cognoissant bien aucuns qui trouuent à leur aduis la Peruse quelque peu rude & obscur, les autres trop libre en la loy de ses vers outre ce fort affecté aux sentences. Lesquels de cōbien ils se trompent (iugeans comme vn auetugle des couleurs) on peut sainemēt aperceuoiren ce que pas vn d'iceux ne mania iamais ce subtil baston de Poësie, dont ils se courent faisant comparailon d'eux & de la queux à laquelle modestement ce scauant poëte Horace se disoit ressembler parlāt en ceste sorte.

*De laignisante queux ie seray le deuoir,
Qui sans pouuoir couper faict couper le rasoir.*

Mais ceste similitude à mon iugement ne peut simboliser avec eux pour ceste raison que iagoit qu'ils facent des suffisans si ne rendent ils aucun plus docte ou scauant par leurs corrections, qui semblent pourtant de premier front porter avec soy quel que maniere d'enseiignement. Or pourue-

E P I S T R E.

nir plus outre Monseigneur vous pouuez
 voir euidamment comme la peruersité de
 ce siecle est indigne de tant de nobles en-
 fans que la muse benigne nous produit ce
 iourd'hui & que non seulement ils iouissent
 de mesme malheur que les enfans naturels
 Mais d'autant qu'ils se reuangent & tien-
 nent bon contre la faux du temps demeu-
 rans immortels a iamais, par cōsequēt da-
 uantage sōt subiects d'age en age de siecle
 en siecle a encourir le mesme quilz ont sup-
 portez en naissant. A ceste cause pour l'a-
 mitié de feu I. de la Peruse iay bien desiré
 vous adresser ses œuures vous sachant cō-
 me chacun mesme le scait le confort & asy-
 le de Muses, & puissant defenseur d'icelles:
 à celle fin que ceux qui offensent ainsi la
 bonne memoire des morts effroiez du seul
 regard de vostre excellent nom comme de
 la face de Meduse empierrante soient ren-
 dus muets & cōme ravis en extase. Je croy
 que si les receuez de bon cœur que vous
 n'augmēterz point de peu la ioie de nostre
 Peruse, lequel la bas au champ Elisee ac-
 compaigné de plusieurs autres de nostre
 temps comme est vn du Bellay & vn salet
 ne fera point aussi petit discours devoz lou-
 anges & vertus. Les œuures duquel iay

EPISTRE.

osé accompagner d'un petit échâtillon de mes compositions, afin que sous la faueur de vostre nom, en aiant pour auant garde & fidelle escorte vn la Peruse, il marchast plus asseurement en campagne auquel par vostre noblesse & courtoisie vous excuserez s'il vous plaist la rudesse & peu de iugement, cōme ne venant pas de quelque vieil routier & rusé en cest art, acceptant cecy pour auantcoureur de quelque chose mieux tracee avec la sincere deuotion & desir perpetuel que iay de m'employer à vostre seruice. Priant Dieu,

Monseigneur vous estrener à ce nouuel an de tout accroissement & felicité & vous donner en santé, bonne & longue vie de Paris ce premier iour de lanuier 1573. Vostre treshumble & tresaffectionné seruiteur à iamais

CLAYDE BINET.

AD PERVSAE LIBELLVM

Ioan. Landræi Parisini.

Apostrophe.

TRansi florida Gallie per arua
Et plaustrum pete Bosphori gementis:

Non thus non cariem time, volatu

Nubes Pegaseo ferere supra.

Dux Perusa tibi est canorus ales,

Qui versu Aesonidis graues labores

Narrando aspera colchicæ que fata

Reginæ celerem gradum morantis

Acete nece fratris, irruentis

Vertice in proprios manuque natos,

Hybernis tumet instar amnis alto &

Sublimis ruit ore: solus unde

Sic inter tragicos micat pœtas

Nocte Phebe vagos ut inter ignes.

Quasunque ecce tibi comes per oras

Virtutis decus omnis assidebit

PALMAEVS, sacra quem colit sororum

Proles turba iouis recensque nunquam

Omittit tacitum cæterua vaturn.

Nunc ergo inuidia libelle maior,

Nunc Cyrrha domini petas alumne

Ignotas procerum domos, ferent te

Molli sepe sinus, et legent per æsturn

*Vmbrosis Heliconis in locis , cum
Lustrante ardua lampade astra Phæbo
Omnis lerra nouis virescet herbis.*

M A R C A N T H O I N E D E
M V R E T .

*Bons Dieus, qu'est-ce que i'oi ? quel éclatant
tonnerre*

*Vient estonner mes sens, plus fierement grondant,
Que celui qui s'ement, quand de son foudre ardent
Iupiter acaba les enfans de la Terre?*

*Mais quel homme, ou quel Dieu voi-ie, qui si
grand erre*

*Vn char tout emperlé par le Ciel va guidant ?
Et qu'elle est ceste femme horrible regardant,
Qui d'un glaive émoulu deus enfans en enferre?*

*Celui (me dit Fœbus) qui se sied triumpnant,
Cest ton grand la Peruse, & celle echeuelee,
Qui le suit pas à pas Medee tu' enfant ,
Par les vers Perusins ores renouuelee:*

*Et voici le rameau verdoiant que l'aprete
Pour de ton la Peruse environner la teste.*

R. MAISS.

Quand les fix de la Terre armerent tous leurs bras
Contre les fix du Ciel, de leur lance rebelle,
Mortels ils pensoient bien avoir gloire immortelle,
Et dessus les trois monts couronner leurs combats :

Quand iupin foudroiant les culbuta en bas,
Il faut dit-il avoir une meilleure échelle
A celui la qui veut coler une bonne ale
A son nom, pour voler immortel au trépas.

Mais or montant au Ciel, crains tu point, mon
Sceuoie,
Tomber comme eus ? non, non, car ta plume doree
Te tient pour y monter une échelle assisee,
Escrivant ia ton nom dans l'un & l'autre Pole:
Laisse moy donc la lance, & pran au gré des Dieux
La plume qui te trace un chemin dans les Cieux.

IA. BOUCHET.

IE tai taillé Peruse, un tombeau eternel
Dans mon Imprimerie, & là la Muse mienne
La muse Imprimerie a ravie la tienne,
Qui te font l'une & l'autre a iamaïs immortel.
Ton Tombeau, c'est ton Livre, & peu en ont de tel.
Et peu ont merité la presse musienne
Comme toi, qui as fait d'une facile veine
Maintenant Amour dous & maintenant cruel.
Tu ne seras pressé de la chargeante pierre:
Ton tombeau volera parmi toute la terre,

*Qu'a l'euei vn châcun voudra voir & renouir.
Et i'y auois pensé grauer ta Tragedie
En sanglant vermillon, signe de la furie,
Mais mon dueil na permis i mettre que du noir.*

G. BOUCHET.

*Ton sanglant échafaut, Peruse, autant mestonne,
Que les coins martelez du bourdonnant tonnerre,
Trançonnans les Geans aus Dieus faisans le guerre,
Quand Iupin leur rampart superbe demassonne.*

*Et Medee ses vers charmez si haut cleronne
Qu'ils semblent au canon qui chargé se desserre:
Puis ie la voi pleurer quand ses fix elle enferre
Tout ainsi que tu fais lors qu'Amour t'espoingône*

*Conte Alsinois, qui peus les ombres auier,
Comme au vis pourras-tu Peruse enfurier,
Et nous le paindre aimant mignardant sa geoliere?*

*Et horribler si fort le visage à Medee,
Qu'il ne si puisse ueoir de pitié quelque idee,
Veu qu'ell' tue ses fix se vengeant de leur pere?*

PAR R. MAISSONNIER.

*Iason voiant déia se leuer le donjon
De Chorinte, & Colcos se cacher en nuee,
Medee il veut quitter, mais elle écheuelee
Inuoquant en un cerne enchante vne poison,*

*Qui en cendres fait cheoir & Creüse & Creon:
Puis sacquant par trois fois la dague redressée
Meurdrir ses deux enfans, & apres pourchassée,
Elle s'en fuit en l'air, vengée de Iason.*

DIVERSES

POESIES DE FEV I.

De la Peruse.

L'homme est forcé par la Parque, la Mort
 Par les écrits : mais le puissant effort
 Du temps vainqueur, les écrits même force :
 L'Impression plus forte que pas un.
 Force le Temps, qui forceoit un chacun.
 Rendant égale aux immortels sa force.



A PARIS,

Par Nicolas Bonfons, Libraire demeurant rue
 S. Iaqués, à l'Enseigne de la Charité.

D ij

ODE
A MONSIEUR
L'EVEQUE DE THE-
bes, A. D'achon.

STROPHE.

RIEN que l'aveugle écrivain
Tienne la première place,
Les vers du liriq' Thebain
N'ont pourtant perdu leur grace:
Et l'autre liriq' de Cæe,
Et le haut-brûiant Alceæ,
Et le grave Stésichore,
Malgré les ans sont encore:
Encor' les doctes amours
De la docte Lesbienne,
Témoins de la pénésienne,
Vivent, & vivront tou-jours.

ANTISTROPHE.

Bien que le grand Vandomois,
Ce grand Terpandre d'éuance,
Par le foudre de sa vois
Tous les poètes de France:
Baïf, Belai, & Iodele
Ont acquis gloire immortelle:
Et avant eux maints poètes

Avoient couronné leurs têtes
 Du saint verdoiant rameau :
 J'espere aussi que ma Muse
 Eternisant la P E R V S E
 Me vengera du tombeau.

E P O D

La mort n'a point de puissance
 Dessus les divins esprits,
 Qui foudroient l'ignorance
 Du foudre de leurs écrits :
 Les vers sont divine race,
 Les vers sont enfans des Dieux,
 Les vers nous montrent la trace
 Qui nous conduit insqu'aus Cieux.

S T R O P.

Ne pense pas que les chans
 Qu'aus rînes du Clain ie chante,
 Meurent anêques les ans.
 Mon prelat, car ie me vante
 Que mon vers aura loüange
 Insqu'au peuple plus étrange,
 Et que ma muse immortele
 Rendra ma gloire eternele :
 Chantant des vers autrement
 Que le poète vulgaire
 Estimé du populaire
 Ne chante communement.

A N T I S T R

J'ai caché dix mille vers
 Pleins de graces nompareilles,
 Qui ne seront découuers
 Que pour les doctes oreilles :
 Le vulgaire populace
 Ne merite telle grace,
 Et la grand' tourbe ignorante
 N'est digne qu'on les lui chante :
 Car Apollon ne veut pas
 Que celui qui fauorise
 Ses vers diuins profanise,
 Les chantant au peuple bas.

E P O D.

Sus ma Muse, qu'on s'avance
 De chanter à cette fois
 Si haut que toute la France
 Oïe le bruit de ta vois :
 Descen du Ciel ma mignonne,
 Et d'un vers plus doux que miel
 Chante celui que j'ordonne,
 Haussant ta vois iusqu'au Ciel.

S T R O P H.

Ici ie ne veus vanter
 De tes aïeux la memoire,
 Ie ne veus ici chanter
 De ton Maréchal la gloise :
 Bien qu'à toi soit grande grace
 D'être né de telle race,

Et que des tiens la loüange,
Malgré le tans qui tout mange,
Coure par tout l'univers,
Vertu est gloire meilleure:
Ta vertu donc à cettte heure
Soit argument de mes vers.

A N T I S T R

Cette vertu qui reluit
Dessus ta face polie,
Comme Diane la nuit
Sur la montaigne Latmie,
Baillie certain tēmoignage
Que la verdeur de ton âge,
Meurie des sa ieunesse
Par vne vielle sagesse
Sera suivie d'un heur,
Qui de l'une à l'autre rine,
Moïemant que ie l'écriue,
Fera savoir ta grandeur.

E P O D.

En vain l'homme se tempête
Pour être d'honneur vėtu,
S'il n'a quelque bon poète
Qui décrive sa vertu.
Tant d'actes dignes de gloire
Maints hommes ont fait souvant,
Desquels ores n'est memoire
Par faute d'un écrivant.

O D E S
S T R O.

Encores qu'*Agamemnon*
Chef de l'armée de Grece,
Pour éterniser son nom
Eut fait mainte grand' proïesse,
Encor que la haute Troïe
Fut du Grec gen-d'arme proïe,
Et qu'*Achille* invulnérable
Eut trainé dessus le sable
Ce corps d'*Hector* sanglanté,
Nous n'eussions or cognoissance
Des Grecs, & de leur vaillance
Si *Homere* n'eut chanté

A N T I S T R.

Nous sommes les messagers,
Ministres des Dieux nous sommes,
Qui aus peuples étrangers
Chantons les vertus des hommes.
Les poètes sont au monde
Pleins de deité profonde,
Et iamaïs ils ne décriuent
Ceux qui méchamment vivent:
Aussi ne souffrent leurs chans
Que la vertu soit muette,
Et iamaïs le bon poète
Ne chantera des méchans.

E P O D

Et si quelcun d'avanture

Abatardissant son vers,
 Blâme la vertu meilleure
 Pour louer les pervers,
 Nous voyons la Poésie,
 Qu'il fait ainsi avorter,
 Ne pouvoir sans perdre vie
 Quatre Soleils supporter.

S T R O P.

Muse, on hausses-tu ton son ?
 Telle n'est pas la maniere
 Du liriq', que sa chanson
 Coure si longue carriere:
 Seulement faut que tu ornes
 Ton Prelat, puis que tu bornes
 Ton chant, consacrant sa gloire
 A l'eternelle memoire,
 Par les vers que tu feras.
 Prelat, donques qui effaces
 La grace même des Graces,
 Par moi loüé tu seras.

A N T I S T R.

Je dirai comme les Dieux
 Le jour que tu vins au monde
 Epancherent tout leur mien
 Sur ta tête crêpe-blonde:
 Comme tu eus de Dione,
 Beauté: du fix de Latone,
 Savoir: de Lunon, richesse:

O D E S.

*De Mars, force & hardiesse:
De Venus un corps dispos,
Auquel la sage Deesse
Te comblant de sa sagesse
Mit un esprit à propos.*

E P O D.

*Je chanterai la louange,
Et l'heur qui te fut donné,
Quand fort ieune (ô cas étrange !)
Tu fus docteur couronné.
Je ne veus la mitre taire
Qu'après tu recus du Roi,
Dont tu n'auois tant affaire
Que la mitre auoit de toi.*

S T R O.

*Plutôt qu'on ne voit lancer
D'en haut le grondant tonnerre,
Je courrai, pour semancer
De ton loz toute la terre:
Plutôt que l'Aigle ne tombe
Sur la tremoussant Coulombe,
I'enuoirai ma Muse isnele
Bruire ta gloire immortele,
Et d'ou leue le Soleil,
Et d'ou laissant en arriere
Sa mesurce carriere,
Il retourne à son sommeil.*

A N T I S T R

Contre le viellart faucheur
Il n'i a tour qui soit seur,
Et nul palais tant soit seur
Tou-iours debout ne demeure:
La seule euvre de la Muse
Par le fil des ans ne s'use,
Mais tou-iours accroist sa force,
Et plus vit, plus se renforce,
Croissant auëque les ans:
Comme la basse riuere
Qui se hausse & devient fiere
Par les ruisseaus suruenans.

E P O D.

Muse, quel soufflant Zephire,
Tant que tu es sans ramer,
A poussé nôtre Navire
Si auant dedans la Mer?
De peur qu'il ne nous refuse
Le moien d'aller à bord,
Repren l'aviron ma Muse,
Il est tans de prendre port.

F I N.

O D E
A I. BOICEAU, SEI-
gneur de la Borderie.

LE S ennuis continuelz
Qui bourrellent nôtre vie,
Ne sont pas tous si cruels
Que la seule ialouzie:
Cette fille de la terre,

Cette mere de tous maus,
Peut seule mettre la guerre
Entre tous les animaux.

Quand Iupin est courroucé
Pour ses lois qu'il voit enfreindre,
Le foudre du Ciel pousse
Est terriblement à craindre:
Par vœus on flechit son ire,
Par vœus il retient son feu:
Ialouzie qui est pire
Ne se fléchit point par vœu.

Mais quand cette rage à peu
Faire sur nous quelque prise,
S'accroissant de peu à peu
Tous noz sens elle maitrise,
Et iamaïs elle ne cesse
Iettant par tout sa poison
Qu'ell' ne soit aussi maitresse
Du Iugement & raison.

Comme dedans le fourneau
Le feu enclos bruit & tonne:
Enclose dans vn cerueau
Ialouxie ainsi bouillonne:
Sa fin, son but, son attente
Ce sont meurtres inhumains,
Aïse quand elle ensanglante
Du sang des hommes ses mains.

I. P A V S E

Iadis Asope étant Roi
De la gent Bœotienne,
Fit publier vn tournoi
Par toute la terre sienne:
Voulant ioindre en mariage
Sa fille à l'homme vaillant,
Qui au Martial ouurage
Seroit le mieus bataillant.

Toute nation voisine
Estoit pleine du renom
De la grand beauté d'Ægine,
(La fille portoit tel nom.)
Maint brave homme delibere
Par armes la conquerir,
Et plein de courage espere
Ou bien l'auoir ou mourir.
Venu le iour ordonné
Pour faire preuue des armes,
Maint puissant Roi couronné

*I vint avec les gend'armes.
 Il n'i eut seigneur en Grece,
 Qui du feu d'Amour épris,
 N'entreprit par hardiesse
 Conquerir un si grand pris.*

*Le Roi pour inge des coups
 Ainsi comme le plus digne,
 Etoit lors plus haut que tous
 Assis au lieu plus insigne:
 Pres de lui étoit l'Infante.
 Le pris promis au vainqueur
 De qui la beauté puissante
 Aus plus couhars bailloit cœur.*

*Comme Diane en clarté
 Les estoiles outrepasse,
 D'Ægine ainsi la beauté
 Toutes les beautés efface:
 Et semble que la Nature
 Voulant montrer son pouuoir,
 Ait sur telle créature
 Prodigué tout son auoir.*

2. P A V S E

*Quand le tournoi fut ouuert,
 Chacun à l'envi s'efforce:
 Cettui-ci se tient couuert
 Contre un plus fort qui le force:
 Cet autre plus fort se montre,
 Bouleuersant les plus fors:*

*Mais cettui qui le rencontre
Anéantit ses efforts.*

*Cettui-la fendant les rans
Les plus fors escadrons perce,
Et ne s'attaque qu'aus grans.
Que brauement il renuerse :
Cet autre expert à la guerre
Le voiant brauer ainsi,
Enuieus le met par terre,*

*Vn autre l'i met aussi
Souuant le foible abbatu
Leuant les ieus vers *Ægine*,
Repren encor sa vertu,
Et sur son vainqueur domine,
Il n'est nul qui ne s'efforce,
Que n'emploie tout son cœur,
Tout son corps, toute sa force,
Desireus d'estre vainqueur.*

*Le tournoy est acheué,
Et maints ont au pris attente:
Nul pourtant ne s'est trouué
Asés digne pour l'Infante.
Il est impossible en guerre,
Entre vaillans ennemis,
De mettre vn chacun par terre
Sans iamais i estre mis.*

3. P A V S E.

Quand ce tournoi ce faisoit

Dieu ouurit du ciel la trape,
 Et lui mêmes se plaisoit
 A voir comme chacun frappe:
 Je di ce Dieu qui dispose
 Et de la terre & des cieus:
 Ce Dieu qui peut toute chose
 Par le seul clin de ses ieus.

Ce grand Iupin regardant
 La ieunesse guerroyante,
 Detourna son œil ardent
 Sur les beus ieus de l'Infante:
 Soudain qu'il l'eut regardée
 Il se sent plaier le cœur
 D'une sagette dardee
 Par le petit Dieu vainqueur.

Voies quel est le pouuoir
 De cet artherot volage,
 Qui peut mêmes émuouvoir
 Du grand Iupin le courage:
 Voies, voies, ie vous prie.
 Voies cét auengle enfant
 Exercer sa seigneurie
 Sur le Dieu plus triomphant.

A ce grand Dieu qui fouloit
 Avoir soin de la machine,
 De rien plus il ne chaloit
 Que de la beauté d'Ægine.
 D'Ægine tou-iours il pense,

D'Ægi.

*D'Ægine il est soucieux
Et pour Ægine il pourpense
D'abandonner les hauts Cieux.*

4 P A V S E.

*Ægine vne nuit étoit
Seule dedans sa chambrette,
Et ce grand Dieu la guettoit
Ainsi couchee seulete:
Il se change il se déguise,
Il se fait luisant & clair,
Et pour faire son emprise
Il se transforme en éclair.*

*Cet éclair sans mener bruit
Du plus haut des Cieux se gette,
Et par l'obscur de la nuit
Fandant l'air il pirouette,
Il entre par la verrine,
Et s'en va iusques au lieu
Où dormoit la belle Ægine,
L'amie de ce grand Dieu.*

*La Vierge songeoit alors
Qu'ell' voïoit une Aigle isnele
Fondre d'en haut sur le corps
D'une simple Colombele:
La pauvrete fut troublee
De ce qu'elle auoit conceu,
Et sa peur fut redoublee
Quand s'euillant vit le feu.*

Vierge, dit Iupin tout bas,
 Vierge de peur palissante,
 Vn éclair ne suis-ie pas
 Je suis chose plus puissante:
 Ne crain, ne crain point, *AEgine*,
 Je suis du Ciel le grand Dieu,
 Dieu que le fix d'Ericine
 A fait descendre en ce lieu.

Reçois seulement ton heur,
 Et à mon vœu te dispose,
 Reçois la grande faueur
 Du Dieu qui peut toute chose
 Mainte Deesse desire
 Avoir le bien que tu as,
 Et le désirant soupire,
 Qui pourtant ne l'aura pas.

Affin que seure tu sois
 Que les D'estins ie modere,
 Au bout de trois fois trois mois
 D'un beau fix tu seras mere:
 Fix qui iugera tout homme
 La-bas au siege Infernal,
 Ordonnant à chacun, comme
 Il aura fait, bien ou mal.

Lors ce grand Dieu s'adressa
 A la Vierge toute nue,
 Et de si près la pressa
 Qu'elle se sentit vaincue:

La couleur au fronc lui monte
Sous le plus puissant des Dieux,
Et la foiblette de honte
N'ose deßiller les ieux,
Elle a beau se secoïer,
Sa force n'est pas égale,
Si sent elle dénoïer
Sa sainture virginale :
Elle sent le feu vainqueur
Qui ses moeles enflamme,
La brûlant iusques au cœur
D'une dous-cuisante flamme.

Iupin acomplit son vœu,
Iupin adoucit ses pénes,
Eteignant d'un feu le feu,
Qui boüillonoit dans ses vènes.
Il fend l'er, il monte, il grimpe,
Il s'en va dans son éclair,
Il fut venu dans l'Olimpe
Premier que le iour fût clair.

6. P A V S E

La pauvrette palissant
Grosse d'un beau fix demeure
Et peu à peu elle sent
Son ventre enfler d'heure en heure.
Neuf mois passéz elle enfante
Un beau fix, fix bien aimé,
Fix qui fut par la gesante

O D I S.

Du nom d'*ÆEaque* nommé.

Asope aime un tel neveu,
 Le baise, le tient l'embrasse,
 Il est ioïeux d'avoir veu
 Les Dieux mêlés en sa race.
 Ce pendant en peu d'annees
ÆEac devint revêtu
 De graces bien ordonnees
 De grand' force & grand vertu.

ÆEac d'honneurs curieux
 En *O Enomie* domine:
 Il luy ôte le nom vieux,
 Et la fait nommer *ÆEgine*.
 Lui qui avoit Dieu pour pere,
 Ne degenerant en rien,
 Osa du nom de sa mere
 Nommer un peuple ancien.

Ce peuple s'enrichissoit,
 Et s'augmentoît d'heure en heure,
 Maint étranger choissoit
 En tel païs sa demeure:
 Chacun avoit exercice,
 Nul n'i étoit inutile,
 Le Roi punissoit le vice,
 Et le bien étoit fertile.

6. P A V S E.

Mais en-cependant *Iunon*
 Jalouxement indignée,

Tâchoit d'abolir le nom
D'*Ægine*, & de sa lignee.
L'homme en cette terre basse
N'a iamais tant de bon-heur
Que son destin ne lui brasse
En son heur quelque mal-heur.

Cette ialouze s'en va
Au bas centre de la terre,
Ou la Peste elle trouua
Faisant à soi-même guerre.
Peste auoit la chair plumbee,
Peste gisoit à l'enuers
Au suëil de son huis tombee,
Rongee de mille vers.

Soudain Peste se leuoit,
Aloit venoit sans demeure,
Iamais Peste arrest n'auoit
En vn lieu vne seule heure:
Elle sent dans ses entrailles
Mille & mille feus ardans,
Et mille ardantes tenailles
Qui la tenaillent dedans.

Son corps sent au brulement,
Son alène put au souffre,
Sa chair est sans vestement
Pour la chaleur qu'elle souffre,
Peste a la langue tiree,
Peste a ouuers les nazeaux,

*Peste est tou-iours alteree
Sans se pouuoir souler d'eaus.*

*Ou elle est n'i a que bruit,
Iamais la paix ni reside:
Le Soleil iamais n'i luit,
Et iamais n'i fait humide:
Vne chaleur mornie, enclose
Dedans un air obscurci,
Sèche, brûle toute chose,
Et brûle les corps aussi.*

*De Cèdres & de Ciprés:
Est couuerte la campagne.
La Mort se tient là bien près,
C'êt de Peste la compaigne:
La le Hibou se lamante,
Là on oit le noir Corbeau,
Qui d'un chant mortel qu'il chante
Ne prédit que le tombeau.*

*La femme & sœur du grand,
Encores qu'elle fut telle,
Fût pourtant morte en ce lieu,
Sans qu'elle étoit immortele.
Peste, dit elle, m'amie,
(Elle la flatoit ainsi)
Tu sais l'ile d'O Enopie,
Bien qu'elle soit loin d'ici:
Va t'en Peste, va t'en là:
Ia allant tien ton alêne,*

*Afin qu'étant par-dela
De venin tu sois plus pléne :
Alors toute l'ile empeste.
Seme ta poison alors.*

*Je veux, ie veux qu'il ne reste
En toute l'ile un seul corps,*

7. P A V S E.

*Dedans un air sombre & noir
Poussé d'un fort vent d'Affrique,
Peste fit soudain de noir
De voler iusqu'en Attique :
Bien qu'ell' retint son alêne,
Pourtant maints & maints oiseaux
Tomboient morts dessus la pléne,
Sur les monts, & dans les eaux.*

*Dans cet air peste empesta
La plus grand' part d'O Enopie.
(Encores saine resta
De l'ile quelque partie)
De peste alors furent plénes
La campagne & les maisons,
Les ruisseaux & les fontaines
Furent comblés de poisons.*

8. P A V S E.

*O que d'ennuis, que de maus
Sur les hommes ont enuie !
O qu'ils souffrent de travaux !
O combien frêle est leur vie !*

O Jalouzie cruelle !
 O jalous faits inhumains !
 O jalouzie bourlée
 Des pauvres chetifs humains !
 Vraïement cruelle Iunon
 Tu estois assés vengée,
 En ne punissant sinon
 Ceus qui t'auoient outragée :
 Ta vangeance est par trop dure.
 C'est trop vanger un forfait
 Quand un cõmun peuple endure
 Pour le mal qu'un seul a fait.

9. P A V S E

Ce grand peuple O Enopien
 Qui souloit viure en liesse,
 Maintenant ne sent plus rien
 Qu'une mortele détresse.
 Déia par toute O Enopie
 Ce mortel venin s'épend,
 Et déia l'ile est remplie
 De maint venimeus serpent,
 Ia-déia le Cerf fuitif
 Tombe mort dessus la pléne.
 D'autre part le Dain craintif
 Tire à péne son aléne.
 Le Lieure point n'en échappe
 Bien qu'il fuie sans arrest,
 Même ce venin attrappe

Le Sanglier trasse-forest.

*Le Beuf lent, meurt au labour,
Le Cheval à la Charrue,
Le Chien près de son Seigneur
Sent le venin qui le tue.*

*Le Loup ne fait plus la guerre
Au berger, ni au troupeau,
L'Oiseau mort tombe par terre,
Et le Poisson meurt dans l'eau.*

*Cette mortelle poison
S'est encore plus hardie,
Elle a dans mainte maison
Epandue sa maladie.*

*Le cœur premier elle blesse,
Puis courant par tout le corps,
Jamais, jamais ell' ne cesse
Que les peste & ne soient mors.
On n'oit plus que pleurs & plaints,
Chacun crie & se tourmente,
Mille lieux sont déjà pleins
Du mal qui tou-iours augmente:
Maint pauvre empesté se couche
A terre cherchant froideur,
Plu-tôt la terre ou il touche
S'échaufe de son ardeur.*

10. P A V S E.

*Contre ce mal rien ne peut
Ni bruyage, ni racine.*

Pour-neant, si Dieu ne veut,
 L'homme use de medecine.
 Le malade plein de rage
 Fuit, refuit, court furieux,
 Et plein de mortel presage
 Cherche tou-iours nouveaux liens.

Le bon vieillard n'ose pas
 Bailler aide a sa lignee.
 La femme a craint le trépas,
 Du mari s'est éloignée.
 Le frere laisse le frere,
 La sœur ne l'ose toucher:
 Et la pitoëable mere
 De ses fix n'ose aprocher.

Si quelcun plein d'amitié
 L'ami pesté n'abandonne,
 Le loïer de sa pitié
 C'est la mort qui le guerdonne.
 Le plus près, plus se hazarde,
 Et moins garder il se veut.
 Celui du danger se garde
 Qui s'esloigne tant qu'il peut.

II. P A V S E.

Déjà ce venin auoit
 Dépeuplé presque O Enopie,
 Quand Iupiter qui tout voit
 A plusieurs sauua la vie.
 Ce grand Dieu commande à l'heure

A la deesse Santé,
Que sans aucune demeure
Tout ce venin fût ôté,
Peu à peu l'ær se haussant
D'une plus claire lumière,
Rend au peuple languissant
Sa bonne santé première.
Jamais les Dieux ne punissent
De telle rigueur noz maus,
Qu'après ils ne s'adoucissent,
Adoucissant noz trauaus. 12 pause.

Si la même occasion,
Si la même Ialouzie
Punit cette region
Comme elle fit O Enopie,
Sile Ciel vomit son ire
Sur les ialous de Poitiers,
(Tu fais bien que ie veus dire,
Et ie m'en tai voluntiers.)

Si la peste en tes quartiers
A saisi quelque contree,
Si ta vile de Poitiers
Est cêt an mal-encontree,
Faut-il pourtant Borderie
Que tu te fâches ainsi ?
Faut-il que ta facherie
Pour toi me mette en souci ?
Fui, ami, fui le danger,

*A Poitiers plus ne t'amuse:
 Vien t'en encore ranger
 Près de ta premiere Muse.
 Voi comme elle se courrouce
 Dont tu ne la cherche pas :
 Vien, vien, ell' te sera douce,
 Mais que tu en faces cas.*

*Mais laisse ces graves Loix,
 Laisse cette face blême,
 Il faut rire quelque-fois,
 Ne rit pas Apollon même?
 Laisse tout, fors ta Musique,
 Ton Luth, ta Fleute, & t'en vien.
 Pour estre melancolique
 On ni gaigna iamais rien,*

*Ou voudrois-tu mieux aller
 Qu'au lieu de ta seigneurie?
 Ou prandrois tu plus bel er
 Qu'il est à la Borderie?
 Tu as la maison plaisante,
 Tu as les vignes au-près,
 Tu as au pie la Charante,
 Tu as les bois & les prés.*

*Toi venu tu auras soin
 De tost le me faire entendre,
 La Peruse n'est pas loin,
 Tost à toi i'irai me rendre,
 Là ton Luth qui si doux chante,*

Là ta flute, là ta voix
Sur le bord de la Charante
M'endormiront maintes-fois.

Là toi & moi chasserons
Loin de nous la facherie.
Là nous éterniserons
Le nom de la Borderie,
Le matin & la sèree
Par les bois, & pres de l'eau,
Nous reliront ma Medee,
Ton Aigle, & ton Robineau.

Puis si la Peste a pris fin.
Venu l'Iuer inutile,
Peu après la saint Martin
Nous retournerons en vile.
Là sans plus craindre la Peste
Nous relirons maintes-fois,
Toi, les loix de ton Digeste,
Moi, mes amoureuses loix.

Là, ne gagnant que ducas,
Adroit tu auras l'estime
Du meilleur des Aduocats :
Et moi de ma basse rime
Je tâcherai de complaire
A celle qui m'a ravi,
Celle pour qui ie veux faire
Cent mille vers si ie vi.

F I N.

PAR I. BOICEAU, SEIGNEUR
De la Borderie, à I. de la Peruse,
fuiants de Poitiers pour
la Peste.



*'E S T à ce coup, sauant Peruse,
Que le dous plaisir de ta Muse
Peut, s'il lui plait, anéantir
Les ennuis, que nous fait sentir
L'horreur de ta fiere Méduse.*

*C'est à ce coup, que le dous miel
Des sœurs adoucira le fiel,
Que sur nous verse la main pâle,
Montrant la vangeance fatale
De la sainte fureur du Ciel,*

*A ce coup que les trois cruelles
Nous ont mis aux talons les elles,
Pour seules massacrer Poitiers:
Je voudrois estre volontiers
Au giron de tes neuf pucelles.*

*Car nostre exil, qui vient des Cieux
Punir ce peuple vicieux,
Est d'une part si effroïable,
Et d'autre part si pitoïable
Qu'il fille le cœur & les ieux:*

*Le cœur n'ose tanter l'approche
Du mourant, tant lui soit il proche.
L'œil aussi ne peut voir mourir*

Son frere sans le secourir,
VR Quelque trait que Mort lui décoche,
Mais quoi ? le Naucher acourant
Au siffler du dart vif-courant
Cà & là souz la noire Parque,
Reçoit aussi tot en sa barque
Le secourant que le mourant.
Brief, quand on voit mort si subite,
Il n'est sang, ne si chere suite,
Il n'est vœu, ne si fort lien,
Fut-il du Dieu Idalien,
Qui tranche les piés à la fuite.
Quand à moi, la noire froidueur
Du serpent, m'a fait telle hideur,
Que sans ta douce poesie,
J'aurai tou-iours en fantasie
Vne idee de sa laidueur.
Sus donc, Peruse, pran ta Lire,
Et de tes vers un trait me tire,
Plongé au fleuve obliuiens,
Affin que du Pithon hideus
Le penser & l'œil ie retire.
Tu le peus faire, & cent fois mieus,
Ven que tu as reccu des Cieux
Celle même Harpe d'iuoire,
Qui retira de l'ombre noire
L'amie au grand harpeur des Dieus.
Mais si veus voir ma peur étainte.

Fai que ta plume ne soit tainte
 Au sang des Tragiques vers,
 Dont tu fais tremblér l'univers
 Quand il plaît à ta fureur sainte.
 Affin qu'horriblant ma fraïeur
 De vers tonnans nouvelle horreur
 Tu ne me rendes frenetique:
 Car rien ne sen que dueil tragique
 Forcener mes ieus & mon cœur.

Las ! ie voy noz vîeus Demostenes,
 Ternissans la gloire d'Athènes,
 Talonnés du fiel d'Atropos:
 Ie les voi, fûians sans repos,
 Reblanchir de nouvelles pénes.

Ie voi ce palais larmoïant
 De nêtre plus la voix oïant
 De sa ieunesse Hortensienne,
 Ne la sainte voix Delphienn
 La cause iniuste foudroïant.

Et pour combler l'asliction,
 Ie voi (ô dueil) un milion
 De Nymphes naïuement belles,
 Fuir foiblettes, comme celles
 Qui sortoient du feu l'Ilion.

Quoi tu palis Peruse, qu'est-ce?
 As tu crainte que ta Deesse,
 Celle qui ton cœur à dompté
 Sous l'infini de sa beauté,

Sante

Sante ceste main vangeresse ?

Non, non, Peruse, ses ieux vers

Sa beauté ornant l'univers,

Par tes neuf sœurs t'est reseruee,

Et par leur frere preseruee

Comme le flambeau de tes vers.

Et pour la fin ie voi encores

Cet Hidre noir accablant ores

Du tout cete pauvre cité,

Et sa sœur l'Vniuersité

Veusue des sœurs que tu adores.

Tant de spectacles, ou ie suis

Cloué de l'esprit iours & nuïs,

Assez, mon Peruse, m'étonnent,

Sans que tes vers tragiques donnent

Vn compaignon à mes ennuïs.

Ie veu donc, sans plus, que t'apliques

De tes graues-dous vers liriques

Me chanter un chant Délien,

Qui me soit un fort Libien,

Dompteur de mes Hydres tragiques.

F I N.

ODE A G. BVCCHANAN.

QU' à coup Page, qu'on descende
Ma Harpe du roc, & qu'on tende
Ses ners, lui baillant si haut son
Que des l'Indien insqu'au More,
Et de plus & plus loin encore

F

On entende cétte chanson,
 Car ie me puis ores vanter
 D'auoir trouué de qui chanter.

Ni l'éclair que Inpin desserre,
 Ni ces cruels fix de la Terre
 Iadis par Hercule domtés,
 J'ai or deliberé d'écrire,
 Car les bas fredons de la Lire
 S'éclattent ainsi haut montés.
 La Lire est pour les vers parlant
 Du petit Archerot volant.

Et puis, ami, ta graue véne
 Peut tonner d'une longue aléne
 Le Roi, le Prince, le Canon,
 Le choc, l'assaut, l'arain, le foudre,
 Et le soudart couuert de poudre
 Qui meurt pour auier son nom :
 Aimant mile fois mieus mourir
 Qu'un seul point de honte encourir.

Ma Harpe au contraire n'acorde
 Vn seul vers graue sur sa corde,
 Et ne se plait aucunement
 Qu'au son des gaies amourettes:
 Et ne se plait qu'aus chansonnettes
 Faites de l'amoureux tourment,
 Je ne puis, & ne veus aussi
 Sonner le Martial souci.

Je veus, sans plus, a'une Ode douce.

Pointe au bas fredon de mon pouce.
Chanter comme les chastes sœurs,
Te faisant leur sacré Poète
Ont renuersé dessus ta tête
Le plus doux miel de leurs douceurs,
Et que de ton esprit ne sort
Rien qui soit suget à la mort.

Je veux chanter que les Charites
En toutes choses par toi dittes,
Rendent tes propos si séans
Qu'au son de tes grandes merueilles
Tu ravis les doctes oreilles
De ceus qui t'écoutent béans,
Rompant les discors aussi bien
Que le grant sonneur Lesbien.

Je veux bien-heurer ta Corinne,
Corinne heureuse d'être digne
D'un tel sonneur de ses beautés,
Sonneur qui peut, malgré l'enuie,
Faire à iamais durer sa vie,
Dépitant toutes nouveautés,
Et la pene de ses bruiians vers
Guinder par dessus l'univers.

Je veux chanter, que de ton stile
Un vers plus doux que miel distile,
Quand décris l'amour soucieux :
Et quand te plaît être Tragique
Tu fais forcener ta Colchique,

*Haussant ta vois insques aus Cieux.
Heureux véritablement celui qui peut
Moderer son vers comme il veut.*

*Je veux encor chanter ta gloire,
L'honneur & l'heureuse memoir
Que prent ton pais Ecossois
De son nourriçon qui en France
Vint ravir dès sa ieune enfance
L'honneur premier de noz François,
Pillant comme l'Auette fait,
De leur mcilleur le plus parfait.*

*Je veux pour une Ode durable
Loüanger ta Muse louable,
Et rendre ton nom immortel:
Je veux encores à ta gloire
Chanter les filles de Memoire,
Pendant ces vers à leur Autel:
Je veux aussi que noz neueus
Sachent le bien que ie te veux.*

*Mais quoi? ami, tu peus toi-même
Maugré le dard de la mort blême
Eterniser toi & ton nom,
Si tu fais que la France sache
Le bien que ton coffre lui cache,
Trop enuiens sur ton renom:
Trop & trop est celui coüart
Qui cele le fruit de son art,
Que tardes-tu? la mort subite*

T'envoiera la bas voir Cocyte,
 Et la pierre tou-iours roullant,
 Pène de Sisyphæ *Æolide*,
 Avec la troupe Danaïde
 Punie du vaisseau coulant.
 Rien, *Bucchanan*, rien ne nous suit
 Qu'une perpetuelle nuit.
 Que sais-tu si ta poésie
 Après ta mort sera saisie
 Par un sacrilege ignorant,
 Qui de tes vers ne fera conte?
 Vange toi donc de telle honte
 Avant qu'on te voie mourant,
 Puis que tu as mōien si beau
 De tarracher vif du tombeau.

FIN.

ODE A VN ENVIEVS
 BLASONNEVR.



*V*elle *Erynne* écheselec,
 Du fond d'enfer r'apellee,
 Te fait ainsi forsener?
 Qu'elle furieuse rage
 Ebranle ainsi ton courage
 Sans relâche te donner?
 Cette envie qui te nuit,
 Cette rage qui te suit,

Fij

Cette gloire qui te guide,
 Et ces propos ramassés,
 Témoignent-ils pas assez
 Que tu as le cerneau vuide ?
 Le Dieu des foles Thiades,
 Dieu qui séduit les Ménades,
 Rendant leurs cœurs enioûés,
 A-il séduit ta pensée ?
 A-il ton ame élançee
 Sous ses cornéts enroûés ?
 Ton cerneau quint' essence
 Despérément insensé,
 Veut il donner cognoissance
 De l'erreur qui te deçoit ?
 Vens tu donc qu'un chacun soit
 Sauvante de ton ignorance ?
 Oses-tu dresser la tête
 Contre un Tragique Poète,
 Qui peut bien, sans te toucher
 Par sa Medee en furie
 Comme l'orgueilleus Marsie
 Te faire vif écorcher ?
 Ainsi Niobe ofant bien
 Plus que celui des Dieus même,
 Perdit soi & ses enfans.
 O que se ioüer aus grans
 Est une folie extrême ;
 Ainsi les fix de la Terre

Contre les Dieux faisans guerre,
L'ardant foudre amenuisa,
Et Archne Lidiene
L'éguille Palladiene
A son mal-heur méprisa.

EPIGRAMME A
Venus.

Di moi Venus, pour quoi as-tu permis
Que celle-la que tant i'aime & pourchasse,
Que celle-la ou i'ai tout mon cœur mis
Cruellement me tienne tell' audace ?
Fai, Venus, fai que son beau teint s'efface :
Puis qu'aleger ne veut ma maladie,
Courrouce-toi, ran là moi enlaidie,
Tant qu'à aucun ne plaise à l'avenir.
Helas, Venus, n'en fai rien ie te prie,
Elle pourra plus douce devenir.

F I N. .

F iij

CH AN S O N S,

P *VIS* que les ieus qui tout mon bon
 heur portent,
 Ne me sont plus luisans,
 Ores il faut que de mon ame sortent
 Mille soupirs cuisans:

Ie meurs d'enuie.

Ie vi sans vie,

Mon sens se trouble,

Mon mal redouble.

O dur depart ! ô regrets déplaisans !

Le même iour que me lascia la belle,

Ie laissé tout plaisir :

Tout aussi tôt que fu separé d'elle

Malheur me vint saisir :

A l'heure même

Ie deuins blême :

Deslors tristesse

Me tient sans cesse.

O qu'un à Dieu cause de déplaisir !

Comme lon void la chaste Tourterelle

Vefue de son amant,

Sur le bois sec, iusqu'à la mort fidelle,

Gemir incessamment :

Ainsi mon ame,

Qu'amour enflamme,

Tou-iours lamente

Sa dame absante.

O qu'aimer est un estrange tourment

Oncq' en esté la chaude Canicule

N'eut ses traits si ardans,

Comme est le feu qui sans cesse me brûle,

Et dehors & dedans:

Oncq' nulle flèche

Ne fit tel brèche,

Que la sagette

Qu'amour me iette.

O Cupidon que tes traits sont mordans!

Comme un Nocher(lors que plus il s'efforce

De se ranger à bort)

Est par les vents malgré sa foible force

Plus éloigné du port :

Ainsi s'empire

Mon grief martire

Quand plus i'essaie

Guerir ma plaie.

O sans Amour, tu n'as fin qu'à la mort!

La nuit qui est fidele messagere

Des amans langoureux,

Acroît mon mal, & du iour la lumiere

Me rend plus douloureux :

Le iour i'endure,

La nuit m'est dure,

Le soir i'empire,

L'aube m'est pire.

O que ie suis en Amours mal-heureux !

Si quelque-fois malgré moi ie sommeille,
 Outré de mes trauaus,
 Soudain l'Amour impatient m'éveille
 Pour penser à mes maus:

Quoi que m'auienne
 Me liure pêne,
 Fors la mensonge
 De mon dous songe,
 O dous songer, si le fait n'étoit faus!

Souuentesfois cherchant parmi la couche
 Il me semble toucher
 Ore le flanc, or le sein, or la bouche,
 Du corps qui m'est si cher:

En vain i'alonge
 Mes bras au songe:
 Ma dame absente
 Ne s'i presente.

O des amans moqueur auenue Archer!

Puis quand le char de la vermeille Aurore
 Nous ramène le iour,
 Auecq' Phebus le soin qui me deuore
 Recommence son tour:

Alors ma flamme
 Plus fort s'enflame;
 Lors mon martire
 Plus fort s'empire.

O que l'absence est grand pêne en amour!
 Le Ciel n'a point la nuit tant de chandelles,

L'aubetant de couleurs,
Et les vers pres n'ont tant de sauterelles,
Comme i'ai de douleurs:
Plaindre, sur plaindre
Tachent d'estaindre
Ma pauvre vie,
Comme à l'enuie,
O qu'en amours se trouuent de mal-heurs.
Le iour n'est pas de si soudaine suite
Entresuiui des nuis:
Deuant les Chiens de course si subite,
Biche, tu ne t'enfuis,
Comme mon ame,
Pour vne Dame,
Court de pas roide
A la mort froide.
O que la mort est fin de grans ennuis!
Dieus, si la haut en vostre Ciel se treuve
Quelque lién d'amitié,
Je vous suppli que mon mal vous emenue
A sa iuste pitié:
Même à ma vie
Je porte enuie:
Je hai moi-même,
Tant autrui i'aime.
O pour aimer étrange inimitié.
Ha mon souci, mon cher souci, ma Muse,
Mets fin à ta chanson,

CHANSONS.

Mets fin aus plains du mal-heureux Peruse,
 Finis ici ton son,
 Qui se peut plaindre
 Son mal est moindre:
 O dur mal-aise
 Qu'on souffre & taise,
 Le taire accroît plaisir ou marrisson.

FIN.

CHANSON.

Dont vient l'amour soudaine,
 Qui soudain m'a surpris,
 Dont vient la douce peine
 Qui geimne mes esprits:

Dont me vient cét émoi
 Qui me met hors de moi.

Je qui me soulois rire
 Des amans langoureux,
 Maintenant ie soupire
 Plus qu'eus tous amoureux:

Amour m'a fait savoir
 Qu'il a sur tous pouvoir.

Je qui ne soulois être
 Maîtreisé que de moi,
 De moi ne suis plus maître,
 J'ai obligé ma foi,
 M'assurant à un cœur

Qui du mien est vainqueur.

I'en ai plus de puissance,
 Sur mes affections,
 Malgré ma résistance,
 Toutes mes passions
 Sont du mal-doux amer,
 Que l'on appelle aimer.
 Soit que Phebus épande
 Ses raïons dessus nous,
 Ou soit que la Nuit bande
 Nos ieux d'un sommeil doux,
 Iour & nuit mon tourment
 Me presse incessamment.

Soit que point ne me plaise
 Les hommes frequenter,
 Soit que cherchant plus d'aise
 Me plaise les hanter:
 Soit en paix, soit en bruit,
 Toujours mon mal me suit.

Ie pensoi cette rage
 A la longue oblïer,
 Mais plus suis en seruage
 Plus ie m'i sens lier,
 Et le mal que ie sens
 Croit aueque le tems.

Dans mes bouillantes vènes
 Ie nourri mon tourment,
 Et moi-même à mes pènes

Donne nourrissement :

Je mets pêne à nourrir

Ce qui me fait mourir

Ma foi n'est point douteuse :

En lisant les tourmens

Qu'en la flamme amoureuse

Ont souffert maints amans :

J'en songe en mon esprit

Plus qu'il n'en est écrit.

J'ai crainte que ma-dame

Ne doute de ma foi,

Ou qu'un autre 'nenflame

Son amour plus que moi.

Qui aime de bon cœur

Il n'est iamaïs sans peur.

Je vi en grand' détresse :

Vn simple deuïser

Vne seule caresse

Me fait enialouser :

Je ne puis voluntiers

M'accorder à un tiers.

Amour & Ialousie,

Se suiuañs à leur tour,

Me donnent mort & vie

Mille fois en un iour

De l'un viennent les ris,

Et de l'autre les cris.

Amour n'est autre chose.

Au cœur qui le reçoit,
Que l'épine & la Rose
Croissans en un endroit :
On goûte pour aimer
Du doux & de l'amer.

FIN.

CH ANSON.

Elas que Fille ie suis
Fortunee & mal-heureuse,
Puis qu'auoir celui ne puis
Duquel suis tant amoureuse,
C'est lui seul qui mes esprits

Raui, par sa bonne grace,
C'est lui seul lequel a pris
Au plus près de mon cœur place..

Il est tant a mon plaisir
Par sa perfection grande,
Que d'auoir pour mon désir
Autre que lui ne demande.

Ie suis bien certaine aussi
Qu'il me porte amitié bonne,
Me donnant son cœur ainsi
Comme le mien ie lui donne.

Il s'estime bien-heureux
Dem'auoir pour amoureuse,
Et d'auoir tel amoureux

Ie m'estime bien-heureuse.

D'auoir vers lui tel crédit

Ie me tien bien-assuree,

Car lui-même le m'a dit,

Et m'en a sa foi iuree.

Et menti ne m'a-il point,

Car son cœur au parler touche,

Et ne se trouue vn seul point

De menterie en sa bouche,

Tous autres me font ennui,

Déplaisir & facherie,

Sachant tresbien que de lui

Autre femme n'est chérie.

De nôtre amour la vigueur,

Encor qu'elle soit bien forte,

Ne peut rompre la rigueur

Que nuiz & iours on me porte.

Mes parens trop rigoureux,

Nè cherchent qu'à me contraindre

De faire vn autre amoureux,

Et rien ne m'i sert le plaindre.

Leur propos continuel,

C'est qu'il faut que ie le face:

Mêmes mon Pere cruel

De son courroux me menace.

Disant que si desormais

Ie refuse l'aliance,

En sorte que soit iamais

Demoi.

De moi n'aura souuenance.

Tant que mon plus grant confort,
En ces odieus alarmes.

Est de souhaiter la mort,
Et de mes ieus ietter larmes.

Vous qui aimés amitié,
Le vous prie qu'il vous plaise
Avoir de mon mal pitié,
Et penser à mon mal-aise.

Celui que ie n'aime point
Est de-ia plein de vieillesse
Mon ami est en bon point,
En la fleur de sa ieunesse.

Il est vrai que le vieillart
A des biens à grand' largesse:
L'amour qui de bon cœur part
Negist pas en la richesse,

J'ai par plusieurs ans connu
Mon ami, & sa constance,
Et de ce nouveau venu
Jamais le n'eus cognoissance.

L'un est mon loïal ami,
Le renoncer n'ai enuie:
Et l'autre mon ennemi,
Que n'aimerai en ma vie.

Il a des fix aussi grands,
Ou peu s'en faut, que leur Pere:
Avant que porter enfans

CH A N S O N S.

C'est grand pitie d'être mere.

C'est un trop grand déplaisir

A pauvres ieunes pucelles,

Se marier au plaisir

Des parents, & non pas d'elles.

Et lon m'a dit, que le droit

Ne permet au personnage

Son franc vouloir en endroit

Tant qu'il fait en mariage.

Puis que le droit fait pour moi,

Et la faueur de Nature,

J'aime mieus suivre la Loi

Que la coustume trop dure.

Et point nest sage celui,

Selon raison naturelle,

Qui baille fille à autrui

Sans s'avoïr le vouloir d'elle.

Tien donc ton cœur en repos,

Mon ami, car ie t'asseure,

Premier que chan ger^s propos

Qu'il conuïendra que ie meure.

FIN.

CHANSON.

Tous les ennuis que Cupidon,
Au partir d'Enée Troïen,
Liura à la pauvre Didon,
Sont maintenant dans le cœur mis
Eucor' tout le pis que i' i voie.

Si mon ami n'en est moïen.

Quand avec mon ami ie suis
Tous ses secrets il me depart,
Il est marri de mes ennuis,
De mes plaisirs il a sa part :
Quand suis en la presence sienne,
Quelque aduersité qui me vienne
Il m'en guérit d'un seul regard.

Mais maintenant qu'il est absent,
Et ainsi éloigné de moi,
Mon esprit telle angoise sent
Et mon cœur est en tel émoi,
Que si plus ainsi ie demeure
Impossible est que ie demeure,
Veule tourment que ie recoi.

Vien donc, & hâte toi, ami,
Pour ton amante secourir,
Qui, sans toi, ne vit qu'à demi,
Attendant l'heure de mourir :
Ton seul retour est le remède

Qui a mon mal peut donner aide,
Je ne veux autrement guerir.

FIN.

MIGNARDISES

LA FRANCINE DE
I. A. DE BAÏF.

MAIS n'avois-je pas prédit,
Que ton corps & ton esprit
N'étoient rien que dous appas
Pouvans livrer cent trépas?
Et que cruelles tu dardes
A chacun que tu regardes
Une forcenante flamme
Brûlant' jusqu'au fond de l'ame?
Mon Baïf, mais bien le tien,
Et non plus ne mien ne sien.
Ton Baïf donc a bien seu
La puissance de ce feu.
Comme la flamme brûlante
Au souffler des vents s'augmente
Ainsi le feu qui le force,
Prent ton-ours nouvelle force,
Et (pauvre Baïf!) son corps
Brûle dedans & dehors.
Comme le prêtre étonné

Deffous le Dieu deu' fois né,
Folâtement se pourmène
Ou sa furie le maine :
Ainsi Baïfne s'arrête,
Et d'un branlement de tête
Allant, venant, faisant foi
Qu'il n'est pas maitre de soi.
Hélas ! ce pauvre Baïf,
Amoureux, morne, pensif,
Continuellement songe
Au feu d'amour qui le range,
A l'ardeur continuele
Qui embrase sa moële :
Et n'a soit nuit ou soit iour,
Un seul moment de seiour,
Blessé non de main des Dieux,
Mais d'un seul trait de tes ieux.
Vraiment, Francine, ta grace,
Vraiment, Francine, ta face
Ne deuoit à mon dommage
Troubler ainsi ton courage :
Baïf, sans qui volontiers
J'eusse ia laissé Poitiers,
(Mais l'attendant d'heure en heure
J'ai retardé ma demeure.)
Ce Baïf, duquel l'atente
Randoit mon ame contente,
Venant, n'a porté pour moi

Rien qu'un déplaisant émoi :

Car si tost qu'il est venu

Tu l'as si bien retenu,

Tu as si bien engravee

Ton amour en sa pensée,

Que le pauvre, tant il t'aime,

Est ravi hors de soi-même,

Trouvant, si tu n'es presante,

Toute chose déplaisante,

Même moi qui en maints lieux

L'ai-veu attester les Dieux.

Qu'entre tous ses favoris

J'étoi l'un des plus chers,

Que nostre amitié loüable

Seroit à iamais durable,

Et nulle autre suruenante

Ne lui seroit plus plaisante :

Depuis qu'il est arrivé

Je n'ai qu'une fois trouvé

Moïen de parler à lui,

Encor ce lui fut ennui.

Quoi ? si lon lui fait caresse,

Si à lui quelqu'un s'adresse,

Où bien il répond par signe,

Où il ne dit que Francine,

Et tout rève à par-soi

Il a de Francine émoi.

Ainsi par toi j'ai perdu

L'aise de lui pretendu.
 Mais puis que sa destinee
 Est à l'amour obstinse,
 Puis que l'amour deuoit estre
 Du cœur Baïfien maître,
 Vraiment Baïf est heureux
 D'être de toi amoureux:
 Aussi puis que tu deuois
 T'enamourer quelque-fois,
 Vraiment tu es bien-heureuse
 D'estre de lui amoureuse,
 Puis qu'il ta seule choisie
 Digne de sa poésie.
 Poésie qui peut bien
 Porter son nom & le tien
 D'une iusqu'à l'autre Mer
 Sous le nom de bien-aimer.
 Aussi, ton Baïf de nance
 Tous les poètes de France,
 Et merite auoir amante
 Plus que toutes excellante.
 Aussi, Francine, ton heur
 Merite bien tel honneur,
 Le plus grant, si vn plus grant
 Se rencontroit en amant:
 Tant que mainte fois ie pense
 Voiant des deux l'excellance,
 Si tu es la plus heureuse

MIGNARDISES.

D'être de lui amoureux,
 Ou bien s'il est plus heureux
 D'être de toi amoureux.
 Puis donc qu'il merite bien
 Ton amour, & toi le sien,
 Puis donc qu'à toi il s'adonne.
 Deformais ie te pardonne,
 Si pour faire meilleur change
 De moi, pour toi, il s'étrange:
 Tant seulement ie te veus
 Prier, par tes blons cheveux,
 Par ce puceau demi-ceint
 Que tu as encore ceint,
 Et par l'honneur de ta grace,
 Et par l'honneur de ta face,
 Qu'en ceste flame amoureuse
 Tu ne lui sois rigoureuse.

FIN.

DE I. T. AHVREAV,
 Et son Admiree.


 Oète mignardelet,
 Mignardement doucelet,
 Admiree doucelete,
 Doucement mignardelete,
 L'un & l'autre bien-heureux,

Et l'un de l'autre amoureux:
Vraiment voz amours heureuses,
Voz passions amoureuses,
Et voz deus cœurs amoureux.
Et voz baisers saoureux,
Vivrent malgré qui en gronde:
Ils vivront tant qu'en ce monde
Se trouvera verſelet
Del'amour mignardelet:
Et tant que la Cipriène,
La deesse Paphiène,
Et le doucet Cupidon,
Le mignard porte-brandon,
Contraindront mainte amoureuse
De n'être plus rigoureuse,
Contraindront maint amoureux
De n'être plus rigoureux.
Admiree doucelete,
Doucelement mignardelette,
Ton poete est bien heureux
Plus que nul autre amoureux:
Ton Admiree est heureuse
Plus que null' autre amoureuse,
Poete mignardelet,
Mignardement doucelet,
T'es bien beau, elle est belle,
El' t'aime bien, & toi elle:
Tous deus êtes d'un accord,

MIGNADISES.

Tous deus sujets à un sort :
 Tous deus à l'amour dui sans ,
 Tous deus en voz ieunes ans ,
 Tous deus ardans d'amour forte
 Tous deus épris d'une sorte ,
 Tous deus brûlans d'une flame ,
 Tous deus nauréz insqu'à l'ame :
 Tous deus vous sauéz combien
 En amours on a de bien.
 L'un contant, l'autre contante,
 Sans que l'amour vous tourmente
 D'ennui, de peine, & d'émoi
 Incessamment comme moi.
 Vne douteuse esperance
 Ne trouble vostre assurance :
 Vn regard, un deuiser
 Ne vous fait enialouzer
 Comme moi, que ialouzie
 Tient tou-iours en frenesie,
 Et plus me liure de peur
 Quand plus deuroi estre seur.
 A mon vœu, que ma guerriere,
 Qui trop cruellement fiere,
 De sa cruelle rigueur
 Les chaus soupirs de mon cœur
 Rigoureusement repousse,
 Autant que toi deuint douce,
 V'sant vers moi, qui suis sien,

Comme tu fais vers le tien,
Admiree doucelete,
Doucement mignardelete.
Amon vœu, que j'eusse autant
De quoi me tenir content
De quoi viure en assurance.
Sans languir en esperance,
De quoi chasser hors de moi
Ce cruel ialous émoi,
Estant traité de la mienne
Comme tu es de la tienne,
Poète mignardelet
Mignardement doucelet.
Mais quoi? ie n'ai pas la grace,
Mais quoi? ie n'ai pas la face,
Ni comme toi le sauoir
Pour un tel bien recevoir
Et ie croi que Citeree
T'a voué cette Admiree,
Et ie croi que Cupidon
Lui a de toi fait un don,
Et qu'auant qu'elle fut nee
Elle t'étoit destinee,
Et qu'auant que fusses né
Tu lui estois destiné,
Tant l'amour qui vous enlasse
Les amours des autres passe,
Tant cest amour qui vous art

MIGNARDISES.

Est plus qu'autre amour mignard,
 Tant ton *Admiree* est prête
 De t'acorder ta requête,
 Tabureau tant tu es prest
 D'accorder ce qui lui plaist,
 Tant l'amour qui vous poinçonne
 De contentement vous donne.
 Aussi ne se semblent point
 Les amours que l'homme joint,
 Et celles qui sont donnees
 Par diuines destinees.
 Mais vraiment, & qui fait mieux
 Ou les hommes ou les Dieux?
 Pourtant ie n'ai point d'enuie
 Dessus l'heur de vôt're vie:
 Seulement i'ai bien desir
 D'auoir comme vous plaisir,
 Et que mon déstin ressemble
 A celui qui vous assemble,
 Poète mignardelet
 Mignardement doucelet,
Admiree doucelete
 Doucement mignardelete.

A IANE.

IAne, quand iete regarde,
 Ce faus Archerot me darde
 Sous tes paupieres dorees

Mille flèches acerees,
Qui mon cœur naurent si fort
Qu'il n'en attant que la mort.

Mais, Iane, soudain ton ris,
La ioïe des plus marris,
Soudain ta mine sucree
Mes esprits troublés ræcree,
Changeant en ioïe le dueil
Que i' auoi receu de l'œil.

Iane, tes sourcis iumeaus,
Nies de cent Cupidonneaus,
Et ton front plein que i' adore,
Me blessent plus fort encore,
Troublant encor mes esprits
Mieus de ton chaste ris.

Mais ces leures coralines,
Mais ces rangs de perles fines,
Mais ta langue qui sait bien
Le plus sage rendre sien,
Brulent l'ennui que me font
Et tes sourcis & ton front.
Ainsi Iane, ainsi ie tien
De toi, mon mal & mon bien.

FIN.

ETRENE S.
A MADAMOISELLE
De Dampierre.

ierge mignonne des Dieux,
Vierge mignonne des Muses,
Qui d'un travail soucieux
Toujours aus livres t'amuses:
Poursui vierge poursui donc.

Poursui afin que ton front
Ombragé de la couronne
Qui les temples environne
De ceux à qui les neuf Sœurs
Ont fait part de leurs douceurs :
Que ton front , vierge mignonne,
Ceint de Laurine couronne
Témoigne que tu as veü
Les Sœurs, & que tu as beü
A longs traits l'eau Cristaline
De la source Cheualine.
Puis quand plus grande seras
D'un pié hardi franchiras
Des plus doctes la carrière
Laisant la tourbe en arrière:
Tourbe dédaignant les sons
Des Pimpleenes chansons,
Poursui, poursui donc, mignonne,

Pour sui cette emprise bonne,
 Liant d'un nœud Gordien
 Sauoir, noblesse, & le bien.
 Puisse ainsi le ciel begnin
 Tefaire par bonne estrene
 Sus le sexe femenin
 L'honneur premier d'Aquitaine.

FIN.

A MADAMOISELLE I. BERTELOT.



Ommes le branler d'une onde
 Les choses sont en ce monde
 Inconstantes, & nont point
 De fermeté un seul poinct
 Les iours apres les iours coulent,
 Les mois s'en vont, les ans roulent :
 Mêmes les hommes qui sont
 Plus constans, rien certain n'ont,
 Et n'ont chose qui demeure
 En un poinct une seule heure.
 Soudain l'enfance s'en fuit,
 Soudain Ieunesse la suit,
 Soudain Ieunesse s'alente,
 Soudain l'age plus constante
 De mille dons precieus
 Vient enrichir nostre mieus :

ET RENES.

*Là, le Printemps de nôtre âge.
 Embellit nôtre visage,
 Là, la verdure de noz ans
 Nos faits & dits rend plaisans:
 Là, lon rid, là lon plaisante,
 Là, lon ioüe, là lon chante,
 Mais, las! tels plaisans ébas
 Tou-iours ne nous durent pas.
 Suruient la ride qui trace
 Le poli de nôtre face,
 Suruient la triste paleur
 Qui hommit nôtre couleur,
 Suruient la courbe vieillesse,
 Vieillesse qui point ne cesse
 Que n'ait mis nôtre plus beau
 Dedans l'horreur d'un tombeau.
 Ainsi, Iane. ainsi au monde
 Les choses vont comme vne onde,
 Et sous le Ciel tout perit
 Fors la vertu de l'esprit.
 Ne te fie donc en ta face
 Puis qu'ainsi la beauté passe,
 Ne te fi' donc en tes ans
 Puis qu'ils fuient comme vents.
 Aime vertu, fui le vice.
 Aime bonté, fui malice,
 Puis qu'ainsi te pens venger
 Du rigoureux passager.*

Pren

Pren l'exemple de ton pere,
 Pren l'exemple de ta Mere,
 Pren l'emple de tous deus
 Et vi heureuse comme eus.
 Ainsi, lane tes emprises
 Afin heureuses soient mises.

A C C

LE petit Dieu vainqueur des plus grans Dieux,
 Voletans dans tes ieux,
 Cent & cent traits á fer émoulu d'arde
 Bessant, cruel, chacun qui te regarde,
 D'un trait victorieux,
 Puisse-il, bons Dieux ! de même & même flèche
 A noz deus cœurs faire une même brèche:
 Puisse-il, bons Dieux ! puisse-il d'un bout de trait
 Engraver le portrait
 De tes beautés au profond de mon ame,
 Tant que i jamais á l'amour d'autre Dame
 Mon cœur ne soit attrait :
 Puisse-il, sur toi décochant de main forte
 Un trait doré, te naurer en la sorte.
 Puis Apollin, Mercure, & les neuf Sœurs
 Puissent par leurs douceurs
 Sibusquement ravir ma fantasie,
 Sous la fureur de la sainte Poésie,
 Fureur troublant les cœurs,
 Que ton saint nom par mes hau-b. vians vers
 Soit desormais cogueu de l'univers.

Plus qu'en Tableau ou en Cuiure.
 L'Admiré peut faire viure
 Ta sœur par ses beaux écrits,
 Mais plus que lui, & plus qu'elle,
 Si ie l'auoi entrepris,
 Je te rendroi immortelle.

Pardonne moi Admiré: cet enfant,
 He! ia déia est de moi triomphant.

Ni des Muses les carolles,
 Ni leurs voix, ni leurs écholes,
 Ni le grand harpeur des Dieus,
 Ni le mont à double croupe,
 Ni tout le pouuoir des Cieux,
 Ni des Dieus toute la troupe,

Ne me rendroient poète si parfait,
 Que de tes ieus seulement vn seul trait.

Le saint iour de ta naissance
 De la corne d'abondance
 Tu prins le plus precieus,
 Vertu, sauoir, beauté grace,
 Vn esprit digne des Cieux,
 Qui tous autres esprits passe.

Bref, corps, esprit, ne sont qu'hains & apa
 Pouuans liurer vn milier de trépas.

FIN.

A L'AMIE DE SON AME
G. Bouchet.

A Mour loïauté, & foi,
 A Loge au cœur de celui
 Qui n'aime rien mieux que toi:
 Tant tu as gagné sur lui:
 Mais toi cruellement belle,
 Mais toi bellement cruelle,
 A lieu de le secourir
 Tu vis de le voir mourir:
 Tu en vis, mais ie te iure
 Que tu te fais grande iniure,
 Vers celui tenant ton cœur,
 Qui t'aime mieux que son cœur.
 Change toi donc, sois plus douce,
 Et plus ainsi ne repousse
 Celui qui t'aime trop mieux
 Que son cœur & que ses yeux:
 Tu ne seras malheureuse
 D'être de lui amoureuse,
 Et il sera bien-heureux
 D'être de toi amoureux,
 O l'amitié desiralle!
 O le desir amiable!

FIN,

HB

ET RENES.

A VNE DAMOISELLE
dont les lettres capitales portent le
Nom.

Celui qui dans un corps souhaitera de voir
Honneur, grace, vertu, douceur, beauté, savoir,
Arrête ici ton pas: & il verra dans une
Reluire tous les biens d'esprit corps & fortune.
La voie, & aiant veu qu'il n'est lieu sous les Cieux
Ou il i ait amas de dons plus precieus,
Tout soudain il dira, vraiment elle deuanee,
Et d'esprit & de corps, tout le reste de France.
Dieu aussi la fit telle, afin que les humains
Entendissent par là, combien peuuent ses mains.
La nature i ouura, prodig'ant ses richesses
Afin que les humains cogneussent ses largesses:
Meme chacun des Dieux à qui mieus le pouuoit
Orna corps & esprit du meilleur qu'il auoit:
Tout le Ciel desirant la combler d'excellance
Totalemment vida la corne d'abondance.
Heureuse & plus qu'heureuse en qui git si grant
heur!
Et plus heureux encor qui gaingnera ton cœur.

POVR DES DAMES CONTRE
un médisant.

LA peine que Tantal' la bas,
Et pres & loin de son r pas,

*Apour son babil emüe,
Et celle qui du Grec menteur,
Pour auoir esté grand vanteur,
Adroit s'illa la veüe,
Ne nous pourroient assés vanger
De ton vers fauement leger.*

A C E M E M E,

*Ainsi donc fix de Tigresse,
Ainsi ta vois manteresse
Impuniment mentira?
Ainsi donc fix de Lionne,
Ou de quelque Ourse selonne
Ta dent shacun marquera?
Horrible toi Dieu, & t'irrite,
D'ardant sur lui ce qu'il merite.*

A V M E M E.

*Bons Dieus, comme à ceste bête
Deshonnête
Osés abois lâcher,
Sans que la bruïante rage
D'un orage
Nait son corps fait trébucher?
Bons Dieus, comme aués vous fait
Un homme tant imparfait?*

A V M E M E.

*Comme la voix piperesse
Mène l'oiseau au danger:
Ainsi la tiennue trêïresse*

AV ROY.

Médit saignant loüanger:
Mais innocente ie ris
De tes impudans écrits.

Au meme.

Malgré ton vers, blasonneur,
Mon honneur
J'en, j'ai, & j'aurai encore,
Et le viergeal demi-ceint,
Qui me ceint,
Malgré toi mes flans decore.

Au meme

La fille à Iuppin, & Lède
Ne fut lède
Par les iniurieux cris
De Sckesicore contre elle.
Femme belle
Ne s'enlédit par écrits.

AV ROY
VERS ALEXANDRINS,

NOZ Peres abusés par un erreur commune
Creurent à Iupiter, à Pluton, & Neptune,
Tant qu'ils les adoroient comme souverains Dieux.
Saturne estoit seigneur de la terre & des Cieux,
Et des lieux infernaux. De ce bel heritage,
Ces trois freres, ses fîz, un iour firent partage.

*Iupiter eut les Cieux & Terre par fortune,
Pluton eut les Enfers, la Mer fut à Neptune,
Ainsi Iupiter fut du Ciel & Terre Dieu:
Neptune de la Mer, & Pluton du bas lieu.*

*Or sont ils tous trois morts, qui leur succedera?
Ieprenoi par esprit qu'en briefts iours ce sera
Vn qui par ses hauts faits, & par vertu insigne,
Aningement de tous, sera estimé digne
Detenir seul le bien qui iadis fut à trois.*

*Ne seroit-ce point toi, ô le plus grand des Rois?
Certes ie croi qu'oüi: ta prospere fortune,
Le desir d'un chacun, l'opinion commune,
Et tes faits vertueux, vn tel bien te promettent,
Et semble que les Dieux d'un accord se delectent,
A te pourvoir des dons lesquels il faut auoir,
Acelui qui fut tous doit obtenir pouuoir.*

*De Iupiter la sœur, Iunon, du Ciel Princesse,
A ouuert ses thesors pour te donner richesse.
Dame Venus t'a fait le corps sain & dispos,
Auquel Pallas a mis vn esprit à propos.
Mars le Dieu belliqueux tant t'estime & te prise
Qu'en tout ce qu'entreprens tou-iours te fauorise,
Que sur tes ennemis te rand victorieux.*

*Aiant donc la faueur des hommes & des dieux,
Malgré les ennemis, & l'enuieuse Parque,
Tu seras. & dois estre, vn de ces iours Monarque.
Cela nous montre à l'œil le blason du Croissant,
Qui te promet en brief vn Empire puissant.*

ELEGIES.

Tout ainsi qu'en la Lune on voit deux cornes croître
Et ne cesser plus tôt qu'on ne voie apparôître
Par leur conionction Diane toute ronde :

Ainsi ne cesseras tant que tout ce grand monde
Tu ais environné, faisant par ta puissance
Que l'entier univers te baille obeissance.

Or face le Seigneur prosperer ta fortune,
Te donnant desormais pour le Croissant la Lune,
Car ta grande vertu, & bonté singuliere
Merite bien d'avoir la Lune toute entiere.

A F. DELAVZON DOCTEUR.

En-ce-pendant qu'en dous langage
A la ieunesse t'écoutant,
Tu vas dénoiant main passage
De noz loix, tu decores tant
D'Astree la gloire immortelle,
Et gagnes tel honneur par elle,
Qu'incertain ie doute à par moi,
Qui des deus plus tenus i'appelle,
Ou toi à elle, ou elle à toi.

SVR LA MORT DV CAPI-
taine Faïoles le Puisné.

*Voi! dureront tou-iours tant de
maus inhumains,
Qui troublent à l'enui le repos des hu-
mains?*

*Quoi! viendra il tou-iours quelque
occasion frêche,*

Qui l'aïse des humains, & leur bon heur empêche?

Est-il donc resolu par le destin du Ciel

Que le miel des humains sera voisin du fiel?

Est-il donc resolu que l'homme tant qu'il viue

N'aura iamais un bien. qu'apres un mal ne suïue?

Ah, pauvre genre humain! que ton bien à l'enui

Est de mille malheurs soudainement suïui!

Ah, pauvre genre humain! que ta rose est voisine

Des éperons agus, de la nouëuse épine!

Vn gain n'a si tôt fait tes soupirs retirer

Qu'une perte te fait encores soupïrer

Vn plaisir n'a plus tôt r'afferéné ta face

Qu'un destin enuïeux quelque malheur te brasse.

Tu n'as pas si tost veü la seule ombre de l'heur

Que tu te sans plonger au profond du malheur,

Tu n'as si tôt pensé à n'être plus malade

Qu'un mal encor plus grand ia de trauers t'œillade.

*Et (ô Dieu quel malheur!) tou-iours le mal te
vient*

Quand au milieu des biens, du mal ne te souvient,
 Quand plus tu penses estre éloigné de détresse
 C'est lors qu'au déprouer quelque encôbrier t'opresse
 Quand plus tu penses estre assuré de ton bien,
 C'est lors que tu te veois assuré de ton rien.
 Quand plus tu pense estre assuré de ta vie,
 C'est alors que la Parque a sur tes iours enuie
 Helas, tu l'as bien seu, tu as bien seu les loix
 De ce monde inconstant, o l'honneur d'Angoumois
 Faïoles, cher cousin: tu as bien seu qu'au monde
 N'i a non plus d'arrest qu'au branlemēt d'une onde
 Et que lors que du monde on a l'espoir conceu,
 C'est alors que du monde on se treuve deceu:
 C'est alors que le sort contretournant sa roïe
 Des mal-heureus humains à son plaisir se ioïe,
 Empêchant leurs desseins, culbutant leurs efforts,
 Haut-élevant le foible, abatant les plus fors
 Couppant le fil des ans à la verde jeunesse,
 Et prolongeant les iours à la courbe vieillesse.
 Vraiment tu cognus bien l'inconstance du sort,
 Faïoles cher cousin, quand atteint de la Mort
 En l'Auril de ton âge (aïant pourtant laissée
 Déjà par tes hauts faits claire la renommée
 De toi, & de ton nom) tu laissas le Soleil,
 Pour aller sommeiller d'un obliu s'omeil,
 D'un obliu s'omeil, dont quiconques sommeille,
 Sommeille si profond qu'onques il n'en reueille,
 Que le haut-brüiant son de la trompe des Cieux,

Rompant ce long someil, ne desbille ses ieux,
Le bien-heurant du tout & lui baillant à l'heure
Pour une vie étainte, une vie meilleure.

Làs, hélas ! ce fut lors que Charles, enragé
Du bon heur des François, tenoit Mets assiégué.
Lors que maint Espagnol cognut à son domage
Quels étoient tes efforts : lors que d'un haut courage,
Jamais recré de peur, iour nuit, soir, & matin
Hardi tu terrassas maint Bourguignon mutin :
Lors que choisi sur tous par ce grand Duc de Guise,
Tu mis heureusement à fin mainte enteprise :

Lors que les Alemans cogneurent, à leur dam
L'Enseigne valeureus du seigneur de Randam.

Làs, hélas ! ce fut lors, cher cousin, que la vie
En la fleur de tes ans d'un plomb te fut ravie,
O tant à l'ennemi la grand crainte de toi,
Et laissant aux François un éternel émoi :
Un éternel émoi, une ennui une plainte.
Voiant le cœur hardi, qui onc ne logea crainte,
Par un boulet meurtrier empêche de courir
Au comble de l'honneur, premier que de mourir.

Vraiment tu fus par trop ennemi de la vie,
Quiconques le premier trouua l'Artillerie.
Vraiment d'un fait cruel tu te bailles renom
Quiconques le premier inuentas le Canon.
Et quoi ? si tu voulois qu'il fut de toi memoire
Faloit il achepter par nostre mort ta gloire ?
Et quoi ! ne pouuois tu autrement empêcher

ELEGIES.

Que ton renom mourut, sans qu'il coûtât si cher ?
 O maudite façon ! maudit art ! maudit maître !
 O malheureux Canon ! ô malheureux salpêtre !
 O malheureuse poudre ! ô boulets malheureux !
 O bourreaux inhumains des hommes valeureux !
 Par vous l'homme vaillant tombe aussi tôt par terre
 Que fait le plus poltron qui onques fut en guerre.
 Par vous maint homme fort est du foible abattu,
 Par vous on ne sait pas des François la vertu,
 Par vous on ne sait pas des François la vaillance.
 Encores i a il des Rolans en la France,
 Il i a des Renauts, & des Ogers aussi,
 Que l'effrayable peur ne mit onc en souci.
 Mais ce maudit Canon les meurdrit ainsi comme
 Il feroit un goujat, ou quelque coïart homme.
 Et moins s'en peut garder l'homme braue & hardi
 Que le craintif, qui a le cœur abatardi.
 En pourroit on auoir une preuue meilleure
 Qu'en voïât ton corps mort, qui dedās Mets demeure
 Et mil moindres que toi, moindres aussi tenus,
 Sans aucun encombrer en sont sains reuenus.
 N'estime plus, Cesar, vaine ton entreprise :
 Bien que par tes efforts la ville ne soit prise,
 N'estime pourtant pas, non, n'estime iamais
 Que tu n'as rien conquis en ce siege de Mets,
 Si contre tes efforts le Roi garda Lorraine,
 Il i perdit beaucoup, pe dant tel Capitaine,
 Et tu gagnas beaucoup, gagnant la vie à maints

Qui sans ce plôb meurtrier fussent morts de ses mains
Encore n'as tu pas du tout ravi sa vie,
Encore vit de lui, la meilleure partie.
Ton malheureus boulet a, sans plus, abatu
Ce qui pouvoit mourir: mais non pas sa vertu,
Ni ses faits valeureus, qui viuront en la France
Tant que lon baillera coup d'épee & de lance.
Ses faits viuront tou-iours, & malgré ton Canon
Ils auront par mes vers un eternal renom.
Celui ne meurt iamais, qui vaillant à la guerre
Pour soutenir son Roi est renuersé par terre:
Mais des hommes couarts, de crainte demi-morts,
Un même coup abat & les noms & les corps.
Et puis, mon cher Cousin, tu esperois quelque heure
Viure au ranc des heureus d'une vie meilleure.
Tu esperois par foi quelques-fois auoir lieu
Au ranc des bien-heureus, au saint regne de Dieu.
Tu sauois bien, Cousin, que la Mort est la porte
Par laquelle conuient que de ce monde on sorte,
Pour voler droit au Ciel sur l'ale de la foi,
Ou maintenant tu vis exant de tout émoi:
Et nous sommes ici, attendans pareil change,
Pour aller comme toi, rendre au Seigneur loüange.

ELEGIE SVR LA MORT

de F. Clermont, Seigneur de

Dampierre.

ELEGIES.



I pour un homme mort tu receus
mais dueil,

Si pour un mort i jamais tu gettas lar-
mes d'œil,

Pitoïable elegie, il est maintenāt heur,

Que dans tes ieus enflés aucune eau ne demeure:
Et quand tes ieus seront épuisés de leurs eaux,
Qu'ils larmoient le sang coulant par deux ruisseaux,
Pleure, pleure, Elegie, Elegie pleureuse
Repran à cette fois ta face douloureuse,
Repran ton premier dueil, repran l'estat premier,
Qui de tes premiers ans te fut plus coutumier:
Laisse amour & ses traits, son brandon & sa flamme,
Son arc, & son carquois, au iôieus epigramme,
L'épître auertira l'amoureux attendant
Du vouloir de l'amie, & l'ami ce pendant
D'un plaisant vers lyricq sur la Harpe tandue
Chantera les beautés de l'amie attendue:
Tels vers sont pour l'amour, tels vers sont bië dui-
sants Pour décrire l'amour & ses feus dous-cuisans:
Mais il te faut pleurer pitoïable Elegie,
Pour ceus qui sont meurtris de ta sœur Tragedie
Et pour ceus qui mourans d'une plus douce mort
N'ont senti de ta sœur le violant effort
Pleure donc Elegie, elegie pleureuse
Repran à ceste fois ta face douloureuse,
Ride ton front marri, arrache de ton cœur
Mille soupirs cuisans, temoings de ta douleur.

Ce François de Clermont, ce seigneur de Dampierre
Cemiroër de vertu est couuert d'une pierre.
Celui qui a couuert du sang des ennemis
Maint endroit de la terre, est sous la terre mis.
Celui qui resistoit aus ennemis de France
N'a pas contre la Mort peu faire resistance.
Ce vaillant vertueux, nonobstant sa vertu
Par la mort plus vaillante a esté combattu.
Celui qui dans son cœur ne logea iamaïs crainte,
Celui qui a souvent sa roide Lance tainte
Du sang de l'ennemi, & tant qu'il a vécu
De l'ennemi plus fort ne fut onques vaincu,
Il est vaincu par mort: ô Mort trop rigoureuse
Que tu es sur le bien des hommes enuieuse:
O que tu as grād duciel quand tu vois quelqu'un tel
Qu'en dépit de ton dart il se rand immortel.
Creue, creue d'enuie, enrage Mort cruelle,
En dépit de ton dart sa vie est immortelle:
Ceux qui vivent encor, ceux qui apres naîtront,
En dépit de ton dart Dampierre cognoîtront:
Ils liront sa vertu, ils liront sa vaillance
Dans maints liures écrits des histoires de France:
Ils i liront comment d'un indomtable cœur
Sur maint fort Espagnol il s'est montré vainqueur:
Et comme il terrassa de proesse hardie
Maint vaillant Millannois dedans la Lombardie:
Comme il a maintes-fois esté victorieus
Contre le brane effort de l'Anglois furieux:

Comme il a maintes-fois par le fer de sa lance
 Du Bourguignon mutin domté l'outrecuidance.
 Maugré toi, dure mort, ces choses on lira,
 Dampierre, maugré toi d'exemple servira
 Accus qui nous suivront, & maint brave courage,
 Pour être tel que lui, bravera d'avantage:
 Ainsi celui qui vif valut tant aux François,
 Encores étant mort leur vaudra maintes-fois.
 Creue, creue d'envie, enrage mort cruelle,
 En dépit de ton dart sa vie est immortelle.
 Sa vie sera sçeuë en dépit de ton dart,
 Et d'ou le Soleil couche & d'ou le Soleil part.
 Les forts naissent des forts, le craintif, du craintif,
 Le Lion du Lion, le Cerf du Cerf fuitif,
 De bon arbre bon fruit, bon vin de bonne vigne,
 Et vertueux enfans de vertueuse ligne.
 Cela s'est aucre en ce Dampierre ici,
 Qui vaillant a laissé deus vaillans fîz aussi.
 Helas ! non pas laissé, car le guerrier outrage
 Les a ravis tous deus au Printemps de leur age,
 Et le Pere dolant, sur la fin de ses ans
 A senti le deffaut de ses chers enfans.
 Lui qui se confioit que leur ferme ieuuesse
 Seroit un seul appui de sa foible vieillesse:
 Helas ! le bon vieillart. au lieu d'avoir confort
 De ses chers enfans, il en a veu la mort.
 Contre l'ordre commun de la loi de Nature,
 Le pere à ses enfans a donné sepulture :

Non a car ils sont morts plus honnorablement,
Mourans en combatant pour leur Roi brauement,
Que si morts dans le lit, au chasteau de Dampierre,
Leurs corps fussent enclos sous vne riche pierre.
Ils ont eu plus de loz mourants ieunes hardis,
Qu'ils n'eussent eu vians de cœurs abatardis.
Ils n'ont guerres vécu, si aus ans lon regarde,
Ils ont vécu long tems, qui aus faits prendra garde.
Reioüi toy Dampierre, oublie ta douleur,
Tes fix mourans ont cru ton renom & le leur.
Il nous faut tous mourir. la mort est chose seure,
Tout ce qui vit au mode il faut quau mode il meure
Sous le Ciel il n'i a rien qui soit si constant,
Qu'apres auoir duré, la Mort n'aille abbatant :
Tout i est inconstant, tout i est incertain,
La mort courbe sous soi tout ce qui est mondain.
Le corps n'a point de vie, en viuant il perit,
Cen'est rien que du corps, nous viuons de l'esprit :
Le seul bien de l'esprit de la Mort nous deliure,
Le seul bien de l'esprit étans morts nous fait viure,
Mêmes la Mort prendra le Ciel, la terre & l'onde:
Et puis que lon se fie au sermetés du monde!
Au monde n'i a rien que la mort ne ruine,
Fors l'esprit vertueux, qui sur la Mort domine.
Le seul Esprit, sans plus, compain de la vertu,
Par l'effort de la Mort ne fut onc abatu.
Dampierre n'est point mort. & la Parque cruelle
A seulement rauï ce qui étoit à elle:

ELEGIES.

*Son corps étoit mortel, son corps est mort aussi,
 Mais l'esprit est vivant mieux qu'il n'estoit ici:
 Ses faits & sa vertu, en dépit de l'Enuie,
 Du tems, & de la Mort, à iamaïs auront vie.*

SV R LA MORT DV FIZ
 de P. Chesnai Banquier à
 Poictiers.

EST-ce donques le grand aise,
*Attandu si longuement ?
 Ha mignon que ie te baise
 Avant ton departement.
 Es tu donc venu ami
 Pour ne nous voir qu'a demi ?
 Es-tu donc venu eu vain
 Pour ten aller si soudain ?
 Pauvret, ta venue assemble
 La ioïe & le dueil ensemble.
 Ha pauvret, ta frêle vie
 Est bien tost de mort suiuite
 Et quoi mignon, as-tu veu
 Quelque cas qui t'ait déplen ?
 Le bers ou denois gesir
 N'estoit il à ton plaisir ?
 N'auoit on choisi nourrice
 Qui te fust assez propice ?
 As tu à ton arriuee*

Quelque autre chose trouuee
Qui fut contre ton vouloir ?
As-tu apperceu douloir
Quelqu'un de te voir mari ?
Ton pere ta il pas ri ?
Ta mere est elle fachee
Destre de toi accouchee ?
Quoi, mignon, es-troit-elle
Acoucher d'une femelle ?
Dile moi, di mon ami,
Quel destin ton ennemi
Tavoit, avant qu'estre né
Telle mort predestiné ?
Dimoi, la Parque cruelle
Qui te mist dans la Nasselle
Du Nocher qui tous nous passe
Sans faire à personne grace.
Di moi, mon mignon, di moi,
Quelle rigoureuse loi,
Avant sucer le teton
Te fit aller voir Pluton ?
Encore, ami, si ta vie
Neust esté si tost ravie,
S'il eust esté permis croistre
Jusques à pouvoir cognoistre
Combien pour te recevoir
Chacun faisoit de devoir
Et quels pairains apparans

T'auoient élus tes parens :
 Vraiment, cette brie fue atante
 Eût fait ta mere contante.
 Vraiment, mignon, ta venue
 Eût été plus cher tenue
 Mais quoi, tu nous ôtes tout,
 Tu vis & meurs en vn coup.
 Tu meurs, ami, pres-qu'auant
 Que tu as esté viuant.
 T'auois proieté d'élire
 Les meilleurs nerfs do ma Lire
 Pour chanter parrmi la France
 Le bon-heur de ta naissance.
 Déia le Dieu Cinthien
 T'auoit retenu pour sien,
 Et ia-dé-ia les neuf Sœurs
 Te prometoient leurs douceurs.
 Lâs : les faueurs Cinthienes,
 Et les sœurs Aonienes
 Ne peuvent retader l'heure,
 Ou il faut que chacun meure.
 Il nous faut par le déstin
 Prendre vie, & prendre fin,
 Et nul ne peut d'un seul pas
 Tarder l'heure du trépas.
 Ha mignon, quand ta paupière
 Ouuris pour voir la lumiere,
 Tu cognus bien qu'en ce monde

Sur un incertain se fonde :
 Tu cognus bien, mon ami,
 Que les hommes sont parmi
 Le fiel fardé de douceur,
 Et qu'ils n'ont rien qui soit seur :
 Lors ami, tu eus envie
 D'élire une meilleur' vie,
 Lors tu nous laissas pour suivre
 Celui qui mieux te fait vivre.
 Va donc ami, va donc voir
 Des heureux le beau manoir,
 Ou marrisson & desir
 Ne troubleront ton plaisir.
 Va donc, ame bien-heureuse
 De n'avoir ton veüil réglé
 A la pompe perilleuse
 Du monde tant aveuglé.

F I N

EPITAPHE D'ANNE DE
 Poulignac Contesse de Santerre & de
 la Roche-focaut.

A Nne de Poulignac iadis deux fois Contesse,
 Et plus de mille fois en vertus grand' Princesse,
 Gist dessous ce tombeau, non pas elle mais bien
 Un corps de rien venu, qui retourne à son rien :
 Un corps qui sachant bien que de mort venoit vie,
 Vinant vouloit mourir, aiant de vivre envie.

ORAISON.

*L'ame est au Ciel, le nom est par tout épanché,
Sous ce marbre, sans plus, le corps est estandu,*

ORAISON..

POUR AVOIR SANTE

D*ieu, vrai Dieu, Dieu, seigneur de nous, pa-*
ures humains,
Dieu qui nous baillas être, & nous fis de tes mains
Dieu, Dieu qui es seul Dieu, Dieu de qui la facture
C'est la Terre & le Ciel, c'est toute creature,
C'est tout, tout ce qui est, & tout ce qui sera,
Lors qu'il faudra qu'il soit, lors ta main le fera.
Dieu qui de tous noz faits cōme il te plaist disposes,
Dieu, qui d'un seul clin d'œil peus faire toutes choses
Dieu, sans qui, ni le Ciel, ni l'homme terrien,
N'ici bas, ne la haut, nont puissance de rien,
Dieu, que seul Dieu ie tien, Dieu en qui seul i'espere
Dieu, que ie recognoi pour mon Seigneur & pere,
Dieu, mon roi, dieu mon tout, dieu en qui i'ai ma foi
Dieu en qui ie m'atten, Dieu en qui seul ie croi.
Las mon Dieu! si tu vois qu'en toi seul ie me fie,
Gueri moi, ô Seigneur, de ceste maladie:
S'il est ainsi, mon Dieu que ie n'aie attenté
Autre moien que toi pour r'avoir ma santé,
Si ie n'ai point forgé dedans ma fantasie
Mille Dieus abuseurs que feint la Poësie,

Si d'autre que de toi ie nai cherché secours,
Si seulement à toi iai tou-iours eu recours,
Gueri moi, ô Seigneur, & de ton Ciel m'enuoie
Le iour tant désiré, que sain ie me reuoie
Lors, mon Dieu, s'il te plaist me remettre en santé
Le bien que m'auras fait sera par moi chanté,
Lors aiant dans le cœur empreinte la memoire
Du bien qu'aurai receu, i'exalteray ta gloire,
Et par tout ou i'irai, ie dirai que c'est toi
Qui seul m'as deliuré de la peine ou i'estoi,
Ie dirai que iamais ta grand bonté n'oublie
Celui qui de bon cœur au besoin te supplie:
Et Seigneur, s'il te plaist m'en donner le pouuoir,
Ie ferai par mes vers ta grand bonté sauoir,
Gueri moi donc, Seigneur, & de ton Ciel m'enuoie
Le iour tant désiré, que sain ie me reuoie.
Alors te rendant grace, ô grand dieu, dieu des dieux
Au Ciel i'eleuerai & les mains & les ieux,
I'irai au Temple saint raconter la maniere
Comme tu m'as gueri, exauçant ma priere.
Lors, mon Dieu, tu seras de maint & maint loué,
Lors pour Dieu tout puissant, tu seras auoüé:
Lors ton peuple assemblé en ton saint Tabernacle
Chantera d'un accord l'honneur de ce miracle:
Et moi qui serai la élu tout au milieu,
Ie leur dirai, que vaut d'auoir espoir en Dieu?
Puis ploiant les genous sous ta puissance unique,
Deuots nous chäterons en ton nom maint cantique

*Ainsi, ô bon Seigneur, pour n'avoir guéri qu'un
Tu seras honoré de la voix d'un chacun.*

*Gueri moi donc, Seigneur, & de ton Ciel m'envoie
Le iour tant désiré, que sain ie me revoie.*

*D'encent, ne de parfums, ne d'éclatante vois,
Ie n'adorerai pas les faus Dieux fais de bois,
Ie n'abesserai pas moi chef devant leur' faces,
Ce ne sera pas là que i'irai rendre graces :*

*(Ah' ie failliroi bien, faisant contre ma foi,
Veu que tu es seul Dieu, & qu'en toi seul ie croi.)
Helas, Seigneur, ie sai que point tu ne demandes,
Et que tu n'as besoin de rox richesses grandes :*

*Donc ie n'égorgerai ne Taureaus ne Moutons,
Pour te sacrifier tu n'aimes pas tels dons :*

*Mais tu aimes, Seigneur, que l'homme fûant vain
D'un cœur humilié te face sacrifice :*

*Tu es jaloux de nous, tu veus que l'affligé
N'aie recours qu'à toi, pour estre solagé.*

*Or mettant donc en toy toute mon esperance,
I'adresserai mes vœus à ta sainte puissance.*

*Tu seras donc de moi, d'un cœur humilié,
Au milieu des ennuis mainte-fois supplié.*

*Gueri moy donc, Seigneur, & de ton Ciel m'envoie
Le iour tant désiré, que sain ie me revoie.*

*Las, Seigneur ie sai bien que tu m'aimes, d'autant
Que m'envoiant ce mal tu vas ma chair domtant,
Et que l'affliction, en ce monde ou nous sommes,
Est un témoin fort seur que tu aimes les hommes.*

Je le sai bien, Seigneur, mais quoi ? ma pauvre chair
Impatiente au mal, ne fait que se fâcher,
Et rebelle à ton vœu, pour le mal qu'elle endure,
Contrariant l'esprit, tou-iours elle murmure:
L'esprit tient assés bon, mais hélas ! Dieu treshaut,
Hélas ! il me faudra, si ta main luy défaut:
Il veut ce que tu veux, mais le mal qui le presse
Le contraint iour & nuit de t'inuoyer sans cesse,
Et contraint de crier : ô Dieu plain de bonté,
Oste le de ce corps, ou lui donne santé.
Gueri moy donc Seigneur, & de ton Ciel m'enuoie
Le iour tant désiré, que sain ie me reuoie.

Et si tu me gueris, ie pourrai dire alors,
Que ie suis bien guéri & dedans & dehors :
Si une fois ton œil veut m'œillarder de grace,
Si une fois vers moi tu retournes ta face,
Ie me pourrai venter que tu m'as dépêché
Le corps de maladie, & l'ame de peché,
Car tes dons sont parfaits, car ta grace est parfaite.
Car onc chose de toi ne fut à demi faite :
Comme tu es entier & parfait tout ainsi
Tout ce qui de toi vient, il est parfait aussi.
Ie le croi fermement, fermement ie me fie
Que tu me puis guerir de toute maladie.
Gue i moy donc Seigneur, & de ton Ciel m'enuoie
Le iour tant désiré, que sain ie me reuoie.

Fort grande est mon offence, & ie le cognoi bien,
Mais au pris de ta grace, he ! Seigneur, ce n'est rien.

Si tu veus balancer mes maus avec ta grace,
 Je ne fai point de mal, quelque mal que ie face:
 Mon mal ce peut nombrer, mes pechez sont contez
 Et qui seut onc combien en toi a de bontez?
 Et encores, Seigneur, plus grande est mon offence,
 Plus en me pardonnant tu montres ta puissance,
 Qui pardonne cent maus, n'a il pas plus d'honneur
 Que n'a celui qui est d'un seul mal pardonneur?
 Gueri moi donc Seigneur, & de ton Ciel m'enuoie
 Le iour tant desiré, que sain ie me reuoie.

A. G BOVCHE T A SON
 depart de Poitiers, disant
 adieu.

Bouchet que n'est-il permis
 Que l'homme avec ses amis
 A iamais demeure?
 Que na l'homme tant de bien
 Qu'avec ceus qu'il aime bien
 Il viue, & il meure?
 Que n'est-il permis, bon Dieu,
 Que l'homme contant d'un lieu,
 En un seul lieu viue,
 Sans qu'enchanté d'un desir,
 Desir bourreau du plaisir,
 Diuers lieux il suive.

Bon Dieu, que les hommes ont
De peines en ce qu'ils font,
Bon Dieu, que leur vie
Est de mille & mille maux,
De mille ennuis & travaux
A l'ennui suivie.
O combien iestime l'heur
Du basané laboureur,
Contant de sa terre:
Lequel met à nonchaloir
Les grans biens, & le grant savoir,
La Court, & la guerre.
Mais nous qui pretendons mieus,
Il nous faut en diuers lieux
Diversement viure:
Il nous faut mettre au danger,
Il nous faut l'ami changer
Pour le stranger suivre.
Tant qu'à grand peine à demi
Auous nous à un ami
Amitié monstree,
Qu'il le faut soudain laisser,
Pour s'en aller tracasser
En autre contree
Les hommes vont & retournent.
Les hommes gueres ne font
En un lieu demeure:
Et i'estime que ce soit

ELEGIES.

Pourquoi guerres on ne voit
Vne amitié seure.

Paris a noz ieunes ans,
Puis quand nous sommes plus grans.
On nous achemine
De Paris en autre endroit,
Pour la Guerre, pour le Droit,
Pour la Medicine.

Dieu ainsi l'a ordonné,
Qui ne nous a pas donné
La vertu sans peine
Tel est le chemin estroit,
Qui par maint fâcheux destroit
A la vertu même.

Or donc puis qu'il plaît aus Dieux
Que les hommes en maints lieux
Facent maints voïages,
Avant partir de ce lieu
A toi ie veus dire Adieu,
Et maints personnages.

Ie te dis donques à Dieu,
Mon cher Bouchet, qu'en ce lieu
Contrainct i'abandonne:
Et de mon cher Bouchet aussi
Adieu le divin souci,
Auge sa mignonne.

Adieu celle qui scais bien
Que ie suis plus tien que mien,

Tellement ie t'aime :

Adieu mon total desir,

Adieu mon total plaisir,

Adieu mon cuer même.

Ie veux ici faire vœu,

Te iurant par le saint fœu

De la Paphiene,

Que tant que serai vivant

Ie ne serai poursuivant

Amour que la tienne.

Ie iure par le lien

De l'enfant Idalien,

Par ses traits ie iure,

Quiconques te fera tort

D'emploier tout mon effort

Pour venger l'iniure.

Ie iure par les douceurs

De Phebus, & des neuf sœurs.

Que jamais la France

Nelira un vers de moi

Qui ne témoigne ma foi,

Et ton excellance.

A Dieu celle qui ne veut,

De peur d'un mari fâcheux

Estre ici nommée :

A tort il te tient rigueur,

Car tu aimes trop l'honneur

Pour estre blâmée.

ELEGIES.

ADieu l'une & l'autre aussy
L'une qui es en souci
Pour la longue absence,
L'autre de qui la palleur
Blasme ton frere & ta sœur
De leur negligence.

ADieu Baïf bien-disant,
ADieu son souci plaisant,
Docte en amourée:

ADieu gentil Tahureau,
Le premier honneur Manceau.

ADieu l'Admiree.

Entre mes plus grans amis
Tu seras le premier mis
Sauant Borderie :
Pourquoi ne te hastes tu
Martin, duquel la vertu
Doit estre chérie?

Quoi Roscamuer ven tu pas
Me tendre ici tes deux bras?
Vien ami la Sale,
Vien ami, ie te promets
Qu'entre tous mes mieus aimez
Aucun ne t'esgale.

Boiceaus mes amis meilleurs,
Mon Maisonnier, des neuf sœurs
L'atante non vaines
Reilleran plein de sauoir,

Sur qu'on monstre le deuoir
D'une amour certaine.

Damoiselles à Dieu donc,
À dieu les Dames qui onc
N'aimèrent le change:
Vous eussies en mon à Dieu
Chacune trouue son lieu,
Mais vne me range.

A P. DE FRANCHÉ-
uille.

Tandis que dure ta ieunesse,
Passons la parmi les ébas,
Le temps de la courbe vieillesse
Qui vient propre n'i sera pas:
Mais par sus tous iens, nuit & iour,
Franchéuille, suiuiou l'Amour.
Le ieune hōme est bien malheureux,
Et la Dame bien malheureuse,
Qui se passe d'estre amoureux,
Et qui vit sans estre amoureuse.

SONETZ.

A P. DE RONSARD, PRIN-
CES DES POETES FRAN-
çois.

D'ou vient, Ronsart que la dépite Enuie
N'assaut iamais les hommes occiens?
Et que la dent des malins enuieus
Contre les bons n'est iamais assouvie.
D'ou vient. Ronsard, que l'homme qui dénie
De la vertu, n'est iamais odieux?
Et que lon voit les hommes vicieux
Heureusement prosperer en leur vie?
Seroit-ce point, que les esprits bien nés
Dedans les Cieux saintement façonnés,
Des Cieux a si attendant leur salaire?
Ou que Iupin même veut guerdonner
Les dons heureux qu'il lui a plu donner?
Ou, que le bien aus mauvais ne peut plaire?

A O. DE MAGNI POETE
LIRIQ.

SI tout ainsi comme ie voudroi bien,
A ce Sonnet ie pouuoï donner grace,
Le plus parfait que Ronsard même face
Seroit contraint quitter la place au mien.
Au que ie n'ai le Luch. Tonien,
Qui de

Qui de Iupin rasserene la face,
 Ou celui-la que les rochers de Thrace
 Suivoient ravis du son Musicien !

Je chanteroi, non Iupin, ni son foudre,
 Ni Mars couuert de sueur & de poudre,
 Ni le combat des Dieux & des Geans :

Mais l'honneur saint que ta Castianire
 Reçoit des vers entonnés sur ta Lire,
 Vers qui tou-iours viuront malgré les ans.

DVN PORTRAIT VOILLE
 DE L'ADMIREE.

LES Dieux voulans mōtrer le plus de leur auoir
 Prodigans ici bas leu plus grande richesse,
 Comblèrent de leur mieus l'Admiree Princesse,
 Princesse qui pouuoit le Ciel même émauoir :

Aussi les Dieux atteins de l'amoureux pouuoir
 Ia-ia la sentoient d'eus douce-siere maistrresse,
 Quand d'un voile ialous voilerent la Deesse,
 Pour oster aux humains le moien de la voir.

Mais Phebus, qui d'enhaut les faits des hommes
 guete,

Voiant, comme il voit tout, Tahureau son poëte,

Qui l'honneur Cinthien doctement écriuoit,

Afin que seul il vit d'Admiree la face,
 Pour guerdon de ses vers, lui a fait cette grace,
 De lui faire un present de son œil qui tout voit.

S O N E T 3.

MAis qui vous meut, ô ma douce gerriere,
 D'user vers moi d'une telle rigueur,
 Veu que par vous, ou ie vi ou ie meur,
 Veu qu'en amour vous estes ma premiere?
 Si i'aime moins de ce iour la lumiere
 Que voz deus ieus, dous meurtriers de mon cœur,
 Si de vous seule atten tout mon bon heur,
 Mais qui vous meut d'estre contre moi fiere?
 Voïés mon cœur, dame, voïés ma foi,
 Et si trouués qu'il i ait sainte en moi,
 Mettés & moi & mes plaints en arriere:
 Mais si trouués que i'aime entierement,
 Guerissez moy de l'amoureux tourment,
 Vous accordant à mon humble priere.

A M. A. DE MVRET, DES
 trois premiers Poëtes de France,
 & de lui.

Cassandre vit, & viura par les vers
 De son Ronsard: par du Belai l'Oline
 Apres sa mort encores sera viue,
 Et son renom semé par l'univers.
 Les mots mignarts, les baisserets diuers
 Diuersement par Meline Baïue
 Pris & donnés, auront grace naïue,
 Tant que serons du Ciel vouté couuers.

Malgré le Temps, malgré dépit & Envie
Ta Marguerite, ô Muret, aura vie,
Et de bien pres ces trois autres suiura.
Et que fait on, si comme la plus digne
Plus que Cassandre, & Oline, & Meline,
Ta Marguerite heureusement viura?

CONTRE VN INGEVRIEUX
POETASTRE.

Cyclopes courageus, horribles vôtre ouvrage,
Ebrâlez viuement voz bras laborieus,
Et sur l'enclume dur, à l'euure curieus,
Martelés obstinez vn rougissant orage.
Et toi, Dieu foudroiant, armes tes mains de
rage.
Darde ce foudre ardent sur cest iniurieus:
Montre toi maintenant, ô Dieu plus furieus
Que tu n'étois vengant des Terre-nés l'outrage.
Et vous gentiles sœurs, qui Parnasse habitez,
Vous & vostre Apollon contre lui irrités,
Irités voz élus à si iuste vengeance.
Sus, Poètes François, sus donc à ce butin,
Egrissés voz écrits, acablés ce matin,
Banissant par voz vers l'ennieuse Ignorance.

SONETS.

A C. C.

TV me fuis donq ? donq tu ne m'aimes pas,
 Cruelle ? donq mon amour tu repousses ?
 Donq plus ie t'aimé & plus tu te courrouces ?
 Plus ie te cherche & moins tu en fais cas ?

Bien que pour toi ie courroï au trépas
 Bien que pour toi cents morts me seroient douces,
 Ce neantmoins loin de toi tu me pousse,
 Et de mon mal tu en prens tes ébas.

O si un iour Cupiden de sa flâme,
 Pour mon amour vouloit brûler ton ame,
 Comme mon cœur pour toi est enflâme !

Alors feignant ne t'aimer point, mauuaise,
 Ie te feroï sentir le grand mal-aise
 Que lon reçoï, aimant sans estre aimé.

A V X M V S E S.

A Dieu vous di, Muses Aoniennes,
 Vox musemens m'ont par trop arresté
 Vox beaux guerdons, sont ce pas pauvreté :
 Langueur, souci, ennuis, trauaux & penes ?
 Et puis vantés vox eaus Pegasiennes,
 Puis promettés vne immortalité.

A Dieu, à Dieu : ie n'ai que trop esté
 Repen du vent de vox promesses vaines.
 Làs, qu'ai-ie dit ! ô Muses reuerés

Et avec moi, s'il vous plaît, vous tenès,
Car désormais vous seules ie veux suivre:
Sachant tresbien qu'au monde tout perit.
Qui l'homme mort apres la mort fait viure.

A C. C.

C'Est toi à qui ie veux dédier mon amour,
A toi seule ie veux par mes écrits complaire:
Tous les vers que i'ai fais, & ceis que ie pui faire,
En ton seul nom ie veu leur faire voir le iour,
Retraint par le lien, qui de maint & maint tour
loint mon cœur à ton cœur. Il ne me chaut de
plaie

Ni aus Ducs, ni aus Rois, il me suffit ne taire
En combien de fallons ie soufre sans seiour.

Cassandre par Ronsard est rendue immortelle,
Oline, par Belai à iamais sera belle,
Tu auras par mes vers un eternal renom:

Ta face dans mon cœur sera tou-iours empreinte,
En mes vers on lira l'effët d'une amour sainte
Les vers seront fondés sur l'apui de ton nom.

A R. MAISONNIER.

MON Maisonnier, il faut que l'homme me ve
Fût il sauant autant comme Platon,
Et fût il sage autant comme Caton,

SONETS.

Rien ne lui sert pour retarder son heure.

*Mais s'il aduient qu'après la mort demeure
 Quelque témoin de son noble renom,
 L'entens un œuvre éternisant son nom,
 Bien peu lui nuit de la mort la blesseure,
 Puis donc amy que le gentil sauoir,
 Qui va ornant ta ieunesse, a pouuoir
 De te donner tel bien, si tu en uses :
 Croi mon conseil, retire toi bien loin
 Du populace, & d'un eternal soin
 Consacre toi deormais aus neuf Muses.*

A I A Q. TAHVREAV.

*C*elui qui as ta Cassandre chanté,
 Renouuelant la harpe Tracienne,
 Celui qui as l'âtre Paladiene
 Aus bords de Loire heureusement vanté,
 Celui qui as par le monde, éuanté,
 Mieux que ne fist la docte Lésbiene,
 Les doux plaisirs desquels la Paphiene
 Comble le cœur d'un amant contanté :
 Comme il nous faut confesser que vous estes
 Par dessus tout, trois excellans Poètes,
 Et en amours tous trois assés heureux,
 Aussi faut il que nul de vous ne cele,

Que Tahureau merite qu'on l'appelle
 Autant bon Poète, & meilleur amoureux.

SONET PERDV A LA

Rafle, contre I. A. de Baïf.

Vis que le Dé t'a fait mon creditier,
 Voici de quoi enuers toi ie m'aquite:
 O que ne suis-ie en même façon quite
 Enuers chacun de qui ie suis deteur!
 Ha mon Baïf, les Poètes n'ont plus d'heur,
 Les vers n'ont plus faueur que bien petite.
 Ce siecle d'or n'a égard au merite
 Des bons esprits, le seul or a faueur.
 Cessera donc n'ôtre noble entreprise?
 Si nous n'auons qui noz vers fauorise,
 Cessera donc le dous de nostre vois?
 Non, mon Baïf, poursuiuons nôtre afaire,
 Si nous pouuons â noz amies plaire
 Cesera plus que de complaire aus Rois.

F I N,

K iij

A M O V R E T E.

A C C.

E pendant que la tristesse
 Ronge mes esprits sans cesse,
 Et que dedans & dehors
 La fièvre ronge mon corps,
 Et qu'un ne sai quel grand barbe
 M'ordonne mainte Rubarbe,
 Et que loing de tout plaisir,
 Loin de toy me faut gesir,
 (Chose qui plus me tourmente
 Que quelque mal que ie sente)
 Et que la longue douleur
 Ma fait changer de couleur,
 Et que ma face dorée
 Est toute decoulouree,
 Et que l'ennui ou ie suis
 M'atitre dix mille ennuis,
 Et que fais tu ma chere ame?
 Mon œillet, mon lis, mon bême,
 Mon cœur, mon bien, mon desir.
 Mon tout, mon heur, mon plaisir,
 Mon ris, ma santé, ma vie,
 Mon but, mon souhait, ma vie,
 Pendant que ie suis ici,

Et que fais-tu mon souci ?
Pendant que la facherie
Mon foible esprit seigneurie,
Et tyrannise mon cœur,
Pendant que ma fievre augmente,
Et que la douleur tourmente
Mon pauvre corps nuit & iour,
Et que fais tu mon amour ?
Pendant qu'une ardante flamme
Me cuit iusqu'au fond de l'Ame,
Brûlant ma chair & mes os,
Et que fais tu mon repos ?
Pendant que la mort cruelle
Me veut mettre en la nasselle,
Qui passe au profond manoir,
Et que fais-tu mon espoir ?
Quand tu ois quelque-fois dire
Combien est grand mon martire,
Au moins pour l'amour de moi
En as tu pas quelque émoi ?
As tu pas peur que ie meure,
Quand le messager t'assure
En tel point laissé mauoir
Qu'il n'attend plus me reuoir ?
Quoi ? le recit de la dure
Dure douleur que i'endure,
Et le seur, trop seur, rapport
De ma pres-que-seure mort,

Et l'amour que ie te porte,
 Plus que nulle autre amour forte,
 Et mille vers de haut pris
 Que i'ai pour toi entrepris,
 Cela n'émeut il quelque heure
 Ton cœur tant que l'œil en pleure?
 Si fait vraiment, & ie croi
 Qu'encor te souuient de moi:
 Vraiment, si ie ne m'abuse,
 Il te souuient de Peruse,
 Et tu souhaittes d'auoir
 Le moiën de le reuoir.

O que tu t'es souhaitee
 Pres de moi mainte nuitee!
 O que tu vois maintes nuicts
 En songeant tous mes ennuis!
 Souuent tu me vois par songe;
 Lors plus mon mal me ronge.
 Tu me vois dans vn hostel
 Plein de presage mortel,
 Immobil comme vne souche
 Languissant dedans ma couche.
 Tu ois mes tristes sanglots,
 Tu vois mes yeux demi-clos,
 Plus enfoncés en ma tête
 Que ceus d'une vieille bête.
 Tu vois ma belle couleur
 Contr'échangeée en paleur.

Tu vois ma langue alteree
Seiche, & à demi tiree,
Témoigner la grand chaleur
Qui me brûle dans le cœur
Tu vois bien commé à grand peine
Je puis auoir mon alaine,
Tant la fieure qui me cuit
En bas estat ma reduit.
Tu ne vois en mon visage
Rien plus qu'une morte image,
Tu ne vois autour de moi
Rien plus qu'un mortel émoi-
Tu vois ma dolante mere
Pleurer de douleur amere,
Tu vois mes fidelles sœurs
Toutes baignantes en pleurs :
Dont l'une blessée en l'ame
Au pié de mon liét se pâme:
Et tu vois mon pere aussi,
Qui plain d'extrême souci
Se détourne de la voye
Que pleurer on ne le voye.
Tu vois l'esprit qui me faut,
Tu vois la mort qui m'assaut,
Tu me vois, mon esperance,
Aiant perdu cognoissance
Des autres, mais à ta vois
Tu vois que ie te cognois:

Tu vois bien que ie begaie
 Quand parler à toi i'essayé,
 Et que ma langue ne peut
 Te dire ce qu'elle veut.

Tu mets ta main dans la mienne
 Qui voulant serrer la tienne,
 Ne la peut serrer plus fort
 Que feroit la main d'un mort.

Ainsi tu me vois par songe
 Lors que plus mō mal me ronge:
 Ainsi tu vois maintes nuits,
 En songeant, tous mes ennuis.
 Puis en sursaut éueillée,
 De larmes tout emouillée,
 Piteusement vers les Cieux
 Tu tens les mains & les yeus.

Lors tu fais mainte requeste
 Pour acôiser la tempête,
 Qui veût mon foible bateau
 Engoufrer au fond de l'eau:
 Lors tu pries que ton songe
 Soit conuerti en mensonge,
 Et lors comblee d'émoi
 Tu dis tels propos de moi.

Hâ, Peruse, c'est dommage
 Qu'auant le tiers de ton âge
 Le cruel déstin des Cieux
 Te veille siller les yeux:

Et vraiment les Muses mêmes
Les Muses que tant tu aimes,
Et Apollon œil-ardant
Iperdront, en te perdant.

Et moi pauvre mal-heureuse,
(Dis tu lors toute pleureuse)
Iperdrai par ton trépas,
Plus que ie ne feroi pas
Si le trait de la mort blême
Me venoit perdre moi-même.

Ie veu, ie veu, mon souci,
Si tu meurs mourir aussi.

Ha, Peruse, si ta vie
Nous est vne fois rauie,
Dorenauant sans danger
Le blasonneur mensonger,
Des honorant mainte femme,
Lâchera son vers infame,
Ne craignant plus que le tien,
Le tien meilleur que le sien,
Le tien qui oncq n'aima blâmes
Le tien reuangeur des dames,
Découure à tout l'vniuers
La fauseté de son vers

Ah, pauvre abusé Peruse !
Ah, bon Dieu, que ie m'abuse !
Pendant que i'écri ceci,
Plein d'un amoureux souci,

A M O U R E T E.

Que sai-ie si ma maistresse
 A quelque autre fait caresse ?
 Pendant que ie fai ces vers ,
 Que sai-ie si ses yeus vers
 Mile traits amoureux dardent
 Dans les yeus qui la regardent ?
 Que sai-ie si elle a faiçt
 Quelque ami qui mieus lui plait
 Qui l'entretient, qui la baise ,
 Qui la baise & la rebaise ,
 Qui l'œillade, qui lui rit,
 Et qui rait son esprit ?
 Pendant qu'ici ie me flate,
 Et moi-même ie me grate ,
 Me forgeât moi même vn bien
 Duquel peut estre il n'est rien ?
 Sai-ie pas bien le courage
 Des femmes estre volage ?
 Sai-ie pas que le fort vent
 Nébranle pas si souuent
 La feuille par lui poussee ,
 Que l'amour fait leur pensee ?
 Sai-ie pas bien qu'en amours
 Le change leur plaist tou-iours ,
 Et quelles tâchent de faire
 Qu'à plusieurs puissent complaire ?
 Et du iour au lendemain
 Ont nouueaus amants en main ?

Qui na leu l'amour volage
De la Gréque au beau visage ?
Qui n'a leu ? mais i'ai grand tort :
Mais ie me trompe bien fort.
Bon Dieu ! quest-ce que ie pense ?
O ! que grande est mon offence .
Vraiment, mon desir, vraiment
Iai failli trop lourdement .
Mais quoi ? ma chere mignonne,
Veus tu pas qu'on me pardonne ,
Sans prendre égart à mes dits ?
Bien : Voila, ie m'en dédis ,
Bien, bien : Voila ie confesse
Ma langue estre manteresse .
Que veus tu plus qui soit fait
Pour reparer mon forfait ?
Vraiment, mon cœur ie m'assleure
Que tu es loialle & seure ,
Que tu aimes constamment ,
Que tu fuis le changement ,
Que ton vertueux courage
N'est inconstant ne volage :
Mais qui aime de bon cœur
Ila tou-iours quelque peur .
Ie sen dans ma fantasie
Ne sai quelle ialousie ,
Qui me fait douter du cas
Duquel ie ne doute pas .

J'ai peur que ta belle face,
 J'ai peur que ta sainte grace,
 J'ai peur que tes plaisans yeux,
 Qui peuvent forcer les Dieux,
 Et ta minete riante,
 Et ta langue bien-disante,
 Ne contraignent maint amant
 De te servir en t'aimant.
 Tou-iours les Graces, les belles,
 Tirent amour apres elles.
 Puis, Amour & grand beauté
 Vivent en communauté.
 Et que fai-ie si l'absence
 Cause point vne oubliance?

Je crain tout : mais, ô mon cœur,
 J'ai encor plus grande peur
 De ce mignon qui se vante
 Qu'il est toute ton attente,
 De ce mignon qui se dit
 Avoir vers toi tel crédit,
 De ce Mignon qui se farde,
 Et d'un tel œil se regarde
 Que fait l'oiseau glorieux
 De l'Emperiere des Cieux.

J'ai veu, j'ai veu maintes mines,
 J'ai veu maints amoureux signes,
 J'ai veu maints ris gracieux,
 Et maint destour de tes yeux,

Temoin

Témoin d'une amour non fainte,
 Et voila d'où vient ma crainte.
 Les Rois, & les Amoureux
 Ne veulent compagnons qu'eux.
 Chacun veut l'entiere Amie,
 Nul n'en veut auoir demie :
 Une Amour qui se départ
 Jamais de bon cœur ne part.
 Sois moi donc entiere amie,
 Ne me sois donc point demie :
 Et moi ton entier ami
 Je ne te serai demi.
 Pren mon cœur ie le te donne:
 Mais pren le tout, ma mignonne,
 Et me donne ainsi le tien
 Qu'autre que moi n'i ait rien.

FIN.

O D E

A F. BOISSOT SON VOE-
fin & ami.

LE tout puissant, quoi qu'il tarde,
 Sa peau de Chèvre regarde,
 Et plus y va lentement,
 Plus il punit aigrement:
 L'en fais ore experience,
 Je sai à combien de mains

*Le Ciel vengeant nostre offence,
Jette les maus aus humains.*

*L'on de argentine ne couure
Tant de Truites dans ta Touvre,
Tant de dous mourans oiseaux
Ne blanchissent sur ses eaus,
Il n'i a dans ta Braconne
Tant de diuers animaux,
Que le Ciel vengeur me donne
A l'enui de maus sur maus.*

*L'yuer si dru ne sacage
Les forests de leur fueillage,
Si dru en May les prez verds
Ne sont d'herbes reconuers,
Si dru la gresle n'outrage
Le dos du vieil Apennin,
Que le Ciel enflé de rage
Vomit sur moi son venin.*

*La fieure plus fort me brûle
Que la chemise d'Hercule:
Et le mont Sicilien
N'eut onc feu pareil au mien.
Ah, Boissot, ah, que ie souffre!
Que ie souffre iours & nuits
Je suis plongé dans le goufre
De malheurtés & d'ennuis.*

*Tou-iours l'Aigle rauissante
Promethee ne tourmente:*

Le feu qui bruste mes os
Me tourmente sans repos :
Le Ciel contre moi s'obstine,
Des hommes ie n'ai qu'émoy,
Il semble que la machine
Ait conjuré contre moi.

Bien que le mal qui me presse
Tormante mon corps sans cesse,
Si mes esprits estoient sains
On n'orroit pourtant mes plaints:
Mais, mon Boissot, une angoisse,
Obstinee à me facher,
Me trouble, me ront, me froisse,
L'esprit, les os, & la chair.

Quelque part que ie me tourne
Tuyssé avec moi sejourne:
Tou-iours mes tristes esprits
Sont d'une fraïeur épris.
Si ie suis en la campagne
Toi une mortelle voix,
Le même son m'accompagne
Si ie suis dedans les bois.

En quelque lieu que ie soïe
Il n'entre iamaïs ioye,
Si ie vois dans un hostel
C'est un presage mortel.
Si des hommes ie m'absente,
Cherchant les lieux éloignés,

Par le Hibou qui lamente
Mes malheurs sont témoignés.

Si pres des fleuves i' arrive,
Soudain l'eau, laissant sa rive,
Et fuyant devant mon mal,
Se cache dans son Canal.

L'Oiseau sur la seiche épine
Sans dire mot est perché,
Et le lieu ou ie chemine
Seiche comme il est touché.

Si quelque ami d'aventure,
Plain de pitié, s'avanture
De me venir conforter,
Il sent ses sens transporter
Par une tristesse extrême:
Il sent un ennui, un soin,
Et le pauvre, a lui-même
De bon confort grand besoin.

Bref, ie ne suis que tristesse,
Qu'ennui, qu'émoi, que détresse
Et en tout moi n'i a point
D'ëionissance un seul point.
Encor le mal que j'endure,
Me traitant à la rigueur,
Croist tou-jours, & plus il dure
Plus il aquier de vigueur.

Quand les étoiles font place
Au clair Soleil qui les chasse,

Mon mal auéque le iour
Recommance encor son tour.
Tant plus le Soleil s'eleue,
Tant plus les traits sont ardans,
Tant plus le mal qui me greue
Me cuit dehors & dedans.

Au soir quand Phebus rebaigne
Son char dans la Mer d'espaigue,
Embrunissant le beau iour,
Il dort dans son vieil seiour:
Mon mal durant la Nuiét brune
Obstiné me poingt tou-iours,
Et encor avec la Lune
Il recommence son cours.

En ce monde n'i a chose
Qui quelque-fois ne repose:
Le iour vient apres la nuit,
Le serain l'orage suit,
Mais le mal qui me trançonne,
Mais le brasier qui me cuit,
Iamais repos ne me donne,
Mais de pis en pis me nuit.

Or donc puis que la Fortune
De plus en plus m'importune,
Puis que ie suis odieux
Et aus hommes & aus Dieux,
En quelque lieu solitaire,
Plaisant à mon desplaisir,

Loin fûant du populaire,
 Je veux un Antre choisir.

Je veux que dedans c'est Antre
 Jamais le clair Phebus n'entre,
 Et que la sœur de ce Dieu
 N'entre jamais en ce lieu :
 Affin que l'obscur assure
 Le des-espoir qui me nuit,
 Je veux que dans ma demeure
 Soit une eternelle nuit.

Mon Antre sera semblable
 A la caverne effroïable,
 Ou sa queue horrible étent
 Echidne demi Serpent :
 Ou à celle qui enferme
 Les Titans audacieus,
 Autant bas dessous la terre
 Que la terre est sous les Cieux.

Mon Antre ainsi sous la terre
 Sera tout cerné de pierre,
 Telles que les pierres sont
 Que Niobe & Cérés font.
 Pour baigner ma fâcherie,
 Deux ruisseaux il i aura,
 L'un le ruisseau d'Aegerie,
 De Biblis l'autre sera.

Je veux qu'en l'Antre on ne voie
 Signe de paix ne de joie.

Et que sus l'Antre & auprès
N'i ait arbre que Ciprés :
Que la contree soit plene
Dennuis, de morts, de tombeaux,
Et qu'aucun Oiseau n'i vienne
Que Hibous, & que Corbeaux.
Je veux qu'en l'Antre se face
Vne semblable creuace
A celle ou Curce Romain
Contre soi fut inhumain.
Mile pestes, mile rages,
Mile infernaux feus ardans,
Mile malheurs, mile outrages,
Seront enclos la dedans,
D'une furieuse alleure,
D'un d'espoir assésuré,
Ien'élancerai mainte heure
Dans ce trou desesperé :
La creuace refusante
L'horrible horreur de mon corps,
De son aléne puante
Me repoussera dehors.
Pour éteindre un peu la flame.
Qui me brusle iusqu'à l'ame,
Je veux auoir un estang,
Non pas d'eau, mais plein de sang.
Duquel la source bouillante,
Quand i'i chercherai confort.

D'une flamme plus brûlante
Me rebrûlera plus fort.

Quand ceste chaleur ardante
Sera plus fort violente,
J'irai nu dans cest étang
Baigner l'ardeur de mon flanc:
Maints Grifons à ma venue
Roderont là sans repos,
Et fondans sur ma chair nue
La perceront iusques aus os.

Puis sanglanté dos & ventre,
Je rentrerai dans mon Antre,
Et la mon corps secherai
D'un grand feu que ie ferai:
Ainsi que le sang de Nessé
Brûloit qui l'auoit touché,
Ainsi brûlera sans cesse
Ce sang du feu aproché.

Dans mon Antre solitaire
Je veus qu'aucun feu néclaire,
Iamais le feu n'i luira:
Tant plus la flamme alumee
Brûlera dans mon manoir,
Plus i aura de fumee,
Et plus il i fera noir.

Et afin que ie trebûche
Dans mon Antre ainsi obscur,
Il i aura mainte bûche,

Maint estoc, maint caillon dur,
Souuant ma teste outragee
De son sang tainte sera,
Sous la voute mi-mangee,
D'ou maint roc se froissera.

La voute sera relante
D'une liqueur fort puante,
Et traſſee d'un amas
De mille écumeurs limas:
Dans le roc ni aura fante
Ou le Crapaut n'ait son nic,
Ou la Couleuvre ſiſlante,
Ou le Vipere, ou l'Aspic.

Ici prit fin son eſtre & son Antre
non acheuez.

QUELQUES TOMBEAUX
Sur la mort de l'Auteur.

*Tombier tu penses donc remerchant ceste pierre,
Grauer tout un Peruze avecque ton ciseau?
Di moi, comment l'auroit un si petit tombeau?
Tout un Peruze auoir ne peut toute la Terre.*

R. Mais. P.

EPITAPHE DE I. DE LA
Peruse, par P. de Ronfard,
Vandomois.

T*u dois bien à ce coup, chétive Tragedie,
Laisser tes graues jens,
Laisser ta scene vuide, & contre toi hardie
Te tordre les cheueus:
Et de la même voix dont tu aigris les Princes
Tombés en déconfort,
Tu dois bien annoncer aus estranges Prouinces
Que la Peruse est mort.
Cours donc écheuelee, & di que la Peruse
Est mort, & qu'aujourd'hui
Le second ornement de la Tragique Muse
Est mort auéque lui.
Mais non pas mort ainsi qu'il faisoit en sa scene,
Après mille debats,
Les Princes & les Rois mourir d'une mort vene,
Qui morts ne mouroient pas.*

Car un dormir de fer lui fille la paupiere
D'un eternel sommeil,
Et plus il ne verra la plaisante lumiere
De nostre beau Soleil.
Helas cruel Pluton ! puis que ta sale obscure
Reçoit de tout quartier.
Tout ce qui est au monde, & que de la Nature
Tu es seul heritier,
Et qu'on ne peut frauder le dernier truage
De ton port odieux,
Indevoir, pour le moins, lui prester d'avantage
L'usufruit de nos Cieux.
Tu n'eusses rien perdu, car apres quelque annee.
Selon l'humaine loi,
Comme ell' fait aujourdhui, la fiere destinee
L'eust emmené chez toi.
Or adieu donc, ami : aus ombres dans la sale
De ce cruel Pluton
Tu joue la Tragedie, ou du pauvre Tantale,
Ou du pauvre Ixion :
Et tu as ici haut laissé ta scene vuide
De chantres & de chœurs.
Laquelle autant sur toi que dessus Eurypide
En dueil verse de pleurs :
Et prie que toujours la Vigne & le Lierre
D'un refaisé rameau,
Rampe pour ta couronne au plus haut de la pierre
Qui te sert de Tombeau.

T O M B E A V.
D E L' A M I E D E I. D E L A
Peruse. G. Bouchet aux
Poëtes.

Pourquoy menex vous tel dweil
Au cercueil
De Peruse, ô docte bande ?
Bien est il vrai, que la Mort
Ha fait tort
A sa moitié la moins grande :
Mais l'autre meilleure encor
Demeure or
Dans le cœur d'une Nymphete :
Lors que morte elle sera
Il faudra
Que tout Peruse on regrette .

A V T O M B E A V D E L A P E R U S E
L E P A S.

Quel Dieu gist en ce lieu ?
LE PR. Nul Dieu ne gist ici,
Peruse apres sa mort bâti se l'est ainsi .
PA. Pourquoi sont ces preaus & ces fleurs colorees
Et ces belles forests de beaux citrons dorees ?
PR. Les Muses en ces bois semerent ces couleurs,
Affin que l'ombre apres se pleint en telles fleurs.
P. Mais d'ou vient ce ruisseau qui parmi la verdure
Quasi Peruse nomme au bruit de son murmure ?

LA PR. De l'onde Cheualine en ce lieu verdelet
Memoire fait couler vn si beau ruisselet .

PA. Qui mist en ceste tombe & dans ceste prerie
Vne pareille odeur que celle d'Asirie ?

PR. Les Graces l'ont cuillie aus monts Asiriens ,
Et parmi les parfums des bois Arabiens.

PA. Mais qui fait qu'en ce lieu toute chose verdisse
Et que sous la froideur la verueur ne fanisse ?

PR. Vn poëte gentil, ami, rend verdissans
Ces rameaus tortillez, autrement fanissans.

PA. O vraiment à bon droit les Muses & Me-
moire,

Les Graces & l'ami ornent de gloire.

O Poëtes gentils, pour l'affolement dous

Du folâtres Daimons, qui volent entre nous,

Nous aimons sa belle Ame, & nous aimons ensem-
ble

SE D'une amour que la Mort iamais ne desassemble.

I. VAVQ. DE LA FRENEE.



O D E.
PAR P. MARIN BLONDEL
LODVOIS.

Ar quelle sacrilege audace,
O Demorgonnienne race,
Par quel forçant arrest des Dieux,
Filles de la Nuit la plus noire,
Avez si tost enuoïé boire
Pereuse au fleuve Stigieus ?
Quelle pitié ! que le Poëte,
Des saints Dieux le divin Profette,
Ne puisse éviter le trépas !
Qu'il faille en la maison obscure
Par les forçans droits de Nature.
Quelquefois s'éberger la bas !
Le Poete, à qui rien ne dénie
Les Muses, à qui d'en haut tiennent
Tous les Astres serenement:
Et toi la mort aux noires ailes,
Hidense, de tes mains bourelles
Change cest heur en un tourment !
Ainsi d'un chacun tu te moqué,
Née de ce tenebreux Orque,
Que quatre fleuves vont l'échans :
En trahison nous viens surprendre
Des nostre ieunesse plus tendre
Aboutant au milieu noz ans.

Mais bien que par ta sale envie
De Peruse as étaint la vie,
Fais-tu pourtant qu'il soit mort?
Lui qui pouvoit à la memoire
Des autres consacrer la gloire,
Ne peut il pas vaincre la Mort?
Bien tu as cest avantage
Qu'il n'a peu affiner l'outrage
Que brave il avoit commence.
Mais mon Scevole prent l'affaire
En main, qui ha voulu parfaire
Ce qu'il n'avoit bien pourpencé
Ainsi sa vaine renommée
Jamais ne sera talonnée
Par aucune eternelle nuit.
Puis qu'ores mon divin Scevole
Fait par l'honneur de sa parole
Que ia de-ia l'oubli le fuit.
Qui com' le frutueux Automne
Aus bons menagers abandonne
Ce qu'il ha de bon & de beau,
Leur donnant son revenu large,
Souffrant que le couteau décharge
Le cep du raisiné fardéu:
Ainsi de sa noble richesse
Mon sainte Marthe suit largesse
Par le monde: aus doctes esprits,
Monstrant les rares excellances

Qu'il ha de toutes les sciences,
Dont il emperle ses écrits.

Soit que d'une plume hardie
Dessus l'enflee Tragedie,
Recourrant les faits Medéans,

Il face veoir parmi la France
Qu'il ha pour faire resistance
Al'effort des ans tournoians.

Ou soit que plus gai il s'amuse
Mignoter la champestre Muse
Que de Doris par maints dangers
Ha ramené, pour qu'on lui donne
Celle bien heureuse couronne

Qu'il gaigne sur tous les Bergers
Qui chantent aus riués fleuries
Du Clair, qui baigne les prairies
Poiteuines : Et qu'il aura,

Maugré l'enuieus à lui moindre,
Que si au combat se vient ioindre,
De sa voix foudroie sera.

Soit qu'une entreprise Chrétienne,
D'une inuention toute sienne,
La face voler dans les Cieux :

Soit que sur sa lire Latine,
Montre de la muse diuine
Tant de beaux vers ingenieux,

Mais quel Soleil ? qu'elle Nuit noire
Pourra iamaïs borner sa gloire ?

Ne pour.

Ne pourront pas tant de beaux vers
Epiniatrer à l'iniure,
Que le Temps à tout fait procure,
Plus de deus fois cent mil' iuers ?
Tant que sa premiere halaine
Phebus sur la terre Indiene
Assouflera son feu premier
Sur ces Cheueus, venant grand erre
Pour nous aiourner nôtre terre
D'un flambeau à ce contumier,
Il viura: Car comme l'Aurore,
Quand au matin ce rond decore,
Estaint les petis feus denhaut,
Tirant apres soy la lumiere
Du sein de la plus grand riuere
Ouititan se plonge tout chant,
Ainsi la noble gentillesse
De la tant diuine ieunesse
Demon Sceuole, se fait voir
En la Terre, ou le Clain tournoie
Tout courbe, enserpantant la voie,
Par les éclairs de son sauoir,
Or va dunque tost, va ma Muse
En quelque part que soit Peruse,
Valui faire entendre ceci:
Et que si la Muse Tragique
L'a fauori, que la Comique
Neme dédaigne point aussi.

Encor ie veux que tu lui die,
 Que pour iouer sa Tragedie
 Il dresse vn échaffaut la bas,
 Pour effacer les ennuis sombres
 Qu'ont peu auoir les pauvres ombres
 Depuis le iour de leur trespas.
 Que de bref, aumoins si la vie
 Ne me faut, quelque Comedie
 Là? bas ie lui enuoieray :
 Et qu'encores paraventure,
 Si l'ennui qui me tient me dure,
 Moi-mêmes ie lui porterai.
 Ce pendant que la noble terre,
 Que le braue Romain par guerre
 Conquesta donc elle ha le nom,
 Me detient, diras à Peruse,
 En l'honneur que i'ai à sa Muse,
 Pour ici planter son renom,
 Que ie veux avec les Naiades
 Aupres de noz Leucocrenades
 Dresser vn trionfant tombeau,
 Et pour vn annuel office,
 D'un Bouc lui faire sacrifice
 Arosé d'un bon vin nouveau.
 L'eau se dérochant pres la Tombe,
 Je ferai en sorte qu'elle tombe
 Si bien ruiselant par neuf fois,
 Entour du tombeau, qu'aus prairies

Après sur les herbes fleuries
Sépandra des champs Loudunois.

F I N.

N. L. R. DE LA BOICIERE.

Peruse discourant en sa Tragique histoire,
Or aspre, ore piteux, Medee & sa fureur,
Iason & sa pitié, se traçoit un honneur
Qui déia l'enferroit au sein de la memoire:
Mais son œuvre entrepris, & sans fruit & sans
gloire

Demourroit imparfait, si ton docte labeur.
Cher mignon des neuf Sœurs, d'une vive couleur
N'eut embelli l'obscur de sa trassure noire.

Qu'as tu donc fait, Sceuoie, achemant cest ouvrage?
Que Peruse reuit, reuagé de l'outrage
Qu'il receut de la Mort: assuré, malgré elle,
Qu'il reuiura par toi heureux & immortel,
Toi par un même fait rans ton loz eternal:
Ainsi donc de vous deus soit la vie immortelle.

Mort ou merci.

M ij

CH. TOVTAIN.

Comme saigneuse encor ma plume ie tirois
 De la pariure mort du coronal Atride:
 Et de la serue avec Sibile Priamide
 Par la diuine ardeur leur meurtriers i'épeurois,
 Pour tirer de l'oubli du vainqueur des Anglois
 Le tragique dépit sus sa femme homicide.
 Des larmes de laquelle est encore humide
 Le Mans, son monastere, & la Pleureuse-croix:
 Je voy sus le Tombeau du fameux la Peruse,
 Implorer, amortiue, vne Tragique Muse
 Le vent d'un Sainte marthe à son vol aspiré:
 Sons toi, mieus m'eût valu enterrant, ce dit elle,
 Au cercueil de ses os son Cothurne esperé,
 Viure plus que par moi par mon bruit immortelle.

HISTOIRE
DV PRINCE DE
ALBANIE, INFORTVNE
d'Amour: Contenant en soy la
parfaicte amitié de deux
vrais amans.

*Traduict d'Espagnol en François,
Par le S. P. P.*



A PARIS,
Par Nicolas Bonfons Libraire, demeurant
rue saint Iacques, à l'enseigne
de la Charité.

1573.

HISTOIRE DV
PITOYABLE
HISTOIRE DV PRINCE
d'Albanie, infortuné en ses amours,
Jointe la parfaicte amitié de
deux Amans.



Nciennement la Grece fut
gouvernee par vn Roy fort
sçauant aux lettres, lequel auoit
vne fille tât fort dotée de beau
té, que plusieurs grands Sei-
gneurs, Princes & Roys, prindrent volonté
s'acheminer en la court de ce Roy: ou, en-
tre les autres vint le Prince d'Albanie, qui
pour la beauté de la Princesse, & desirant
estre imprimé en sa bonne grace, feist dres-
ser ioutes & tournois: & s'y maintint en
forte que l'infante eut connoissance de sa
peine. Puis s'affectionna tellement en luy,
que la couleur de son visage feist connoistre
le bon vouloir qu'elle portoit au Prince de
Albanie. Ce qui ne peût estre celé au Roy,
qui visitât ses liures, conneut l'affection de
ces deux amans: & craignant que sa fille
fust deceuë par le Prince d'Albanie, tempo-
risa iusques à ce que Diana eust le regne &
gouuernement du milieu de la Zone qui luy
apartient: Puis ayant fait ses adiurations,

signes & caracteres, entra en la chambre de l'infante sa fille, & après l'auoir saisie & mise entre les bras, la porta en vn chasteau assis sur le bord de la mer, ioignant le mont Tarsin, & enchanta l'enceinte, en sorte que lon n'y pouuoit entrer pour voir la Princesse. Laquelle fut delaissee en ceste forteresse du Roy son pere, qui se redit auât que le iour eust monstré sa clarté en la cité principale de son royaume, sans que personne eut connoissance de son entreprise. Et sur l'heure que l'infante estoit coustumiere se mettre hors du liét, les dames entrèrent en sa chambre, pour la voir & acouter. Mais quand elles apperceurent que la Princesse n'estoit en sa chambre, commencerent à se plaindre fort hautement, si que leur cry fut entendu par ceux du Palais: lesquels ayâs eu connoissance de leur dueil, firent entendre au Roy la perte de sa fille. Lequel dissimulant & faignant ignorer en quel lieu elle auoit esté conduite, feit depescher courriers pour aduertir les villes & chasteaux de frontiere du pays de Grece, & faignoit qu'un Geant, grand magicien eust derobé sa fille, pour venger la honte qu'il auoit receüe aux ioutes, lesquelles furent incontinent rompues, & le palais couuert de drap

noir, en signe de tristesse : laquelle assailli
tellement le Prince d'Albanie, que sans di
re mor à personne viuante, abandonna la
court. Et estât arriué au Royaume d'Alba
nie, trouua son pere mort : Parquoy com
māda faire dueil à ceux de sa court, à fin d
n'estre exemps, comme luy de tristesse. Cō
tinuant laquelle, vn Gentilhomme qui l'a
uoit nourry, fasché de le voir ainsi triste, &
croyant que son dueil fust à cause du Roy
d'Albanie son pere, se ietta à ses pieds, & le
pria luy vouloir faire entēdre l'occasion de
sa peine, luy faisant promesse d'en porter la
moitié. Le Prince, qui portoit amitié au
vieil cheualier lequel l'auoit eleué, se decou
urit totalement à luy, mais pour estre expe
rimenté aux assauts qu'amour fait sentir à
ses subiets, ne luy fait aucune remontrance
ains luy persuada s'en aller au Royaume
d'Otes, ou il trouueroit la sage Aethelasia
laquelle ne faudroit à luy declarer ce qu'il
desiroit. Le Prince d'Albanie trouuāt bon
son conseil, se mit en chemin, acompagné
tant seulement d'vn sien écuyer, & de son
ancien gouuerneur: avec lesquels il ne tar
da beaucoup à se rendre au lieu, ou la sage
faisoit residence. Et apres que le Prince luy
eut fait entendre l'ocasion de son arriuee,

elle luy feit vne telle responce: Prince plein de valeur, l'esperoir de voir l'infante que cherchez vous est totalement osté: car son esprit a prins plaisir abandonner ce monde miserable. L'amoureux passionné, receut au cœur affliction tant grande (entendât parler la sage en ceste façõ) qu'il demeura presque hors du sentiment. Et sans importuner la magicienne d'auantage, feit retour en son Royaume d'Albanie, ou il maintint sa vie en dueil & tristesse, à cause de la responce de la sage Aethelasia: laquelle sceut par art magique ou l'infante estoit. Au moyen dequoy se mist en chemin pour aller au chateau ou ceste princesse auoit esté reduitte, Et estant asseuree par signes, oracles & planettes, de la complexion du Prince, qu'elle auoit entremains: Luy feit voir en dormant le portrait de la gracieuse infante: la beauté de laquelle luy captiua le cœur, en sorte qu'il le fist cueiller en sursaut. Et sans pouoir prendre aucun repos, attendit la plaisante Aurore, pensant recevoir aucun allègement à son arriuee. Mais il se trouua bien tort éloigné de ce qu'il auoit eu en pensee: Car entendât le chant des oyseaux, ambassadeurs du clair Phœbus, sa peine & tormēt commencerent à l'affliger doublement. Et

fut molesté l'espace d'aucuns iours, en telle façon que ne pouuant plus endurer, fut contraint cōmuniquer le tout à la sage qui l'auoit en reputation telle, comme si elle eust esté sa mere. Laquelle feit deuoir le consoler, & luy promit de le conduire au lieu ou ceste belle princesse faisoit residence, souz condition qu'il ne feroit entree en sa chambre qu'une fois le iour. Le Prince entendāt ce que la sage luy promettoit, se mist à genoux: & luy baisant les mains, promit & iura n'aller au contraire de son commandement. La sage voyant que ce ieune Prince auoit deliberé d'aller en lieu tant solitaire, & y demeurer, luy dit qu'elle luy donneroit Agariage son cousin, pour le seruir. De quoy le prince la mercia biē fort, & la pria vouloir donner ordre à son depart. Ce que elle feit. Car leur auoir dōné deux anneaux enchantez, commença ses adiurations, en sorte que le Prince & son Ecuyer se trouuerent au chateau de Plaisir, ou estoit l'infante. Puis les auoir acolez par grande amitié, prenāt congé d'eux, leur dit que la vertu de leur deux anneaux les feroit entrer au chateau ou la Princesse estoit, encōre qu'il fust enchanté. Le Prince & son Ecuyer resterent merueilleusement affigez, ayans perdu la

sage Magicienne. Toutesfois le Prince affectionné enuers l'infante, luy feit mettre en oubly Aethelasia: & quand l'heure qu'il deuoit entrer au chateau fut arriuee, le prince souhaitant au possible voir sa dame, se lança promptement en la chambre ou elle estoit richement vetue, accordant vne harpe, avec laquelle rédoit vn son tant fort armonieux, que ce bon chevalier en demeura merueilleusement perturbé. Si est ce qu'il ne delaisa à faire ce que le deuoir commandoit. Et s'estre mis à genoux deuant elle, jetant fouspirs abondamment, se print à dire: Madame, si le portrait de ta beauté a eu pouuoir de tirer à soy tous mes sentimens, Maintenant la veüe de ta presence a meurtri mon cœur, & comme blessé par Cupido, qui n'a aucune foy, me vien presenter à ta grandeur, afin que mes piteuses plaintes te soyent entendues par toy qui n'as aucune seconde en beauté. L'infante amoureuse du Prince, feit peu de cas de son parler, & sans faire aucune responce luy commanda s'oter de sa presence: Si est ce que Cupido ne delaisa à la naurer: en sorte que elle eut plaisir d'auoir veu la beauté de ce jeune Prince, lequel connoissant le terme que la sage magicienne luy auoit ordonné,

& s'arrestāt sur la cruelle responce que l'infante luy auoit faicte (comme desesperē) fortit, & se plaignāt à l'encontre d'amour, se print à dire: Il me fust beaucoup plus profitable, auoir esté suffoqué & estaint, que me voir reduit en peine, sans aucune esperance de ioye & plaisir. Helas, Madame, ie ne me plains aucunement de toy: ains de moy, à cause que mon peu de valeur aincit ta grande beauté à me respondre tāt fort rudement. O bien heureux Macias, qui donas le nom d'Amour à Cupido, puis t'oublas de l'appeller trompeur. Certainemēt fils de Venus, tu n'as regardé en mon endroit à ce que maints autres promettent au commencement pour faire viure les personnes en espoir, au lieu duquel, Seigneur, tu m'as acompagné de douleur & soucy, sans auoir respect que ie suis né pour faire chose qui te soit agreable. Tu sçauois bien, traître, lors que decochas ta seconde fleche sur moy, que la premiere estoit suffisante pour me priuer de vie. Pour raison dequoy ie trouue mauuais, & suis indigné contre toy, qui m'as fait voir la beauté de ma Dame alors qu'elle estoit acompagnée de colere & cruauté. Aucuns faucement te nomment Piteux: mais quant à moy ie te repu-

te desloyal, aveugle & trompeur, pere de
cruauté, rayons de douleur, seméce de poi-
son, fucille de cedre, & rameau d'épine.
Noms conformes à ta deloyauté, & qui te
sont beaucoup plus propres que ne sont
ceux avec lesquels te pensent faire hōneur
les personnes qui volontairement s'aco-
sent de toy, te nomment Piteux & debon-
naire, Seigneur des Seigneurs, & Roy des
Roys. Mais voulant aller au contraire de
leur volonté, ie t'appelle plus desloyal des
aveugles, portant sur ton corps vne teste
autant cōtragieuse & pleine de poison, que
estoit le chef de Medure. Certainement ie
ne sçay quel titre te donner: T'asseyant ne
te pouuoir assez recompenser selon ton
merite, pour me venger de toy, ou est en-
close la boutique de toute passion, de la-
quelle sortēt les medecines empoisonnees
qu'es en coustume donner pour souuerain
remede à ceux qui te demandent repos.
O menteur & sans foy, dy moy pour quelle
ocasion tu as autresfois tant mal recōpen-
sé Philirides, qui ne commit onques deloy-
auté, seruant l'espace de neuf ans sa deesse
Yphedra, laquelle à ta persuasion s'arracha
les yeux, puis les enuoya presenter à son a-
mant, qui disoit ne receuoir autre passion

fors pour le gracieux regard de ses yeux.
 Que me diras tu de Philes & du malheur
 que tu luy procuras à cause de sa dame.
 N'as tu pas vſé d'un ſemblable traitement
 enuers le iouuenceau Iphis, qui ſe trouua
 eſtendu ioignant la porte de ſ'amie Ana-
 xarete? Dy moy encore quel payement tu
 as donné à la tant renommee & miſerable
 Didon! O cruel & ſouuerain Dieu de la
 cruauté, regarde que ſeit à ta faueur le Roy
 Thereus ton ſemblable en malice; Et ſi tu
 n'es content, penſes au malheur qu'à ton
 ocaſion fut perpetré par la femme Progne,
 qui preferant l'amitié qu'elle portoit à Phi-
 lomena ſa ſœur (à toute autre choſe) ſeit
 manger ſon fils Itis à ſon mary. Voy que
 Theſeus ſeit pour Fromena à ſa perſuaſion.
 Et regardé ſemblablement la recompenſe
 qu'eut Phedra: laquelle fut transformee
 en pierre pour l'amitié qu'elle portoit à ſon
 bien aimé Hypolite. Je ne te veux, de loyal
 Amour, conuaincre d'auantage par exem-
 ples pour ne vouloir ahontir celuy qui a eu
 pouuoir ſur les plus renommez de l'uni-
 uers, Certainement i'apperçoy maintenant
 que me ſuis oublie grandement: Car tant
 plus ie me travaille à te faire honte, plus
 ie te voy ietter bois en mes cruelles four-

naïses, embrasées totalement du feu d'Amour qui par sa vapeur fait distiller & mettre hors de mes petits yeux la douceur laquelle (estant mort comme ie suis) me rend la vie : De laquelle doiuent perpetuellement iouyr ceux qui sont dignes contempler la diuine face de madame. Contre la rigueur de laquelle, n'ay aucun pouuoir me douloir & plaindre, encore que soys molesté, sans aucune occasion. Le mal qui procede à cause de mon amitié, est tât fort contraire à l'esperance que ie pretens, que l'industrie par moy cherchée prend tel auantage sur moy, que ma plume rendra temoignage de l'affliction desesperee que ie souffre à present : desespoir qui s'est logé en mon cœur pour me faire amender la faute qu'ay commise prenant la hardiesse me presenter deuant les yeux de ma Dame, laquelle a vsé de rigueur, sans me vouloir donner aucun allegement, qu'elle veut reseruer à quelque autre plus heureux que moy, qui scéleray ma peine avec ma foy : laquelle est la principale arme qui reside le plus en mon cœur, pour me soutenir cōtre l'assaut que m'a liuré celle que ie merite par sus tous, le sans per locates le prime, & le plus estimé entre les amans. Ha, ha,

ha, peu fortuné de moy, qui ne puis mettre
 fin à ma complainte, & mesmement me
 trauaille d'outrager celuy qui peut reme-
 dier à ma peine & acroitre ma gloire. Ha
 peu fortuné Cheualier, qui voyant le mal
 qui te suit, n'as pouuoir de cesser ta plain-
 te, laquelle toutesfois est fondee en raison,
 puis que ce cruel Seigneur Amour m'a re-
 compensé, estant à sa suite, d'un tel paye-
 ment qu'il feit autrefois à Myrrha, laquel-
 le éprise de l'amitié de son pere, trouua les
 lags tenduz, qui dōnerent fin à sa vie. O pi-
 teuse Venus, nourrice de ceste peu heureu-
 se Myrrha, en pensant remedier à sa passio
 pour luy sauuer la vie, as esté ocaſion la fai-
 re tomber en perpetuelle mort : & mesme-
 ment la faisant coucher avec son pere, qui
 ayant eu connoissance du fait ne cessa pro-
 chasser sa fille iusques à ce qu'elle fut con-
 uertie en arbre, de telle connoissance qu'il
 ne cesse plorer sa faute. O infidelle fils de
 Cytheree! il me semble que la cruauté tien
 ne mōtree sur Pelopea & son pere Thiestes,
 te deuoit contenter, sans prendre plaisir
 me molester beaucoup plus grieuement,
 que n'as encore fait personne viuante. O
 Pandion! le tourment qu'as souffert, ne se
 peut aprocher aucunemēt du mien. O Dio-
 medes

medes ! O Agamemnon ! votre passion
n'est semblable à la mienne. Car encore q
lon vous aye osté voz femmes, & puis a-
pres la vie à leur ocasion : Si n'avez vous
puissance vous egaller â moy, qui en viuât
meurs deux mille fois le iour, & voy oter
deuant mes yeux volontairement ma Da-
me, qui est le Phoenix de toute grace & be-
auté. O Egiola & Clitemnestra, la cruauté
qu'avez vîce contre voz marys, ne peut e-
stre aucunement parangonnee à celle de
ma Dame: ioint aussi qu'avez quelque rai-
son, veu que voz marys demeurèrent long
temps sans vous venir voir: mais ma Dame
voulant porter nom de cruelle, vîse enuers
moy de rigueur: au moyen dequoy ie ne
puis viure en repos. Et encore que ie me
vueille consoler avec l'infortuné Apollon,
affigé à cause de sa bien aimée Daphné, il
n'est en ma puissance d'appaiser ma lan-
gueur, pource que ma douleur est beau-
cop plus mortelle que la sienne: Car il luy
estoit permis voir sa dame de loing sans la
pouuoir attaindre, & moy qui en suis apro-
ché, suis arriué au lieu ou ie ne faudray à
me ruiner & perdre. Si Apollon auoit es-
poir iouyr de ses amours, estant arriué au-
pres de sa Dame. I'ay opinion cōtraire à la

sienne, & par experience preuoy que m'estre
 rendu aupres de madame seray chassé plus
 rigoureusement que ne fut Fereon de sa
 sœur Astocasie. I'apperçoy bien que tant
 plus ie continue ma plainte, plus s'aug-
 mente la gloire de ma peine: & mesmemẽt
 souffrant ennuy par celle qui excède par
 trop la beauté renommee de la damoiselle
 par qui fut autrefois en peine le souverain
 Poëte Aleman, premier inuenteur des chi-
 sons amoureuses. O Amour! puis que tu as
 eu agreable me prendre en tes laqs, ie te
 supplie me vouloir rendre en liberté, puis
 tourne decocher ta fleche enuainmee con-
 tre moy, Ie voy bien que n'as le cœur d'oser
 satisfaire à mon vouloir, craignant que
 celuy qui a connoissance de ta malice face
 refus se tourner rendre à ta mercy. Il me
 semble que ceste opinion ne te doit retar-
 der: Car n'as logé & mis en lieu que ie de-
 sire peiner & erruailier pour auoir meilleu-
 re ocaſion me plaindre de celle contre qui
 ie me plains. O desloyal tu me veux trait-
 ter ainsi qu'as voulu faire autrefois le grand
 Demosthenes frequentant Thais, lequel à
 la fin te recompensa en cette façon, vsant
 d'un tel langage enuers Iupiter. O souverain
 Dieu! ie n'achete si cheremẽt un repentir.

Regarde desloyal Cupidon, comme Thais.
faisant cas de la beauté qui l'accompagnoit,
se mit en pris pour estre vendue: certaine-
ment pour donner allegemēt à mon cœur,
ie suis cōtent acheter ta fureur, afin d'estre
retenu seruiteur de ma dame, & le pris que
ie te veux offrir comme parfait amant, est
mon cœur, acompaigné de la vie que veux
exposer pour te faire seruice: encor' ie te
presente mes yeux, pour arouser ton desir:
ma bouche pour chanter tes loüanges: mon
estomach, pour loger tes ardentes fornai-
ses, ma pensèe, afin que plus subtilement ta
gloire sente le mal que seussent ceux qui te
seruent avec loyauté: ma memoire pour ne
mettre en oubly les trauaux qui suivent tes
soldatz: & veux laisser en liberté mon en-
tendement, pour auoir cōmodité de pou-
voir sentir la cruauté, de laquelle ma dame
vse enuers moy contre le deuoir. Ha infi-
delle tu te monstres ingrat enuers moy,
qui suis fait semblable à la Salemandre, me
nourrissant du feu qui procede de mon af-
fection, & y suis tellement acoutumé, que
peu me sert d'imiter la coutume du Ca-
malcon: Car tant plus le frais entre & passe
par mes entrailles, tant plus ma peine se
trouue embrasée. Ie loue grandement far-

pophtegme & dict d'un sçauant Philoso-
 phe disant, que malaisement l'homme
 peut retirer & mettre hors d'une coutume
 en laquelle il sera exercité, encore qu'il
 soit trouué maintesfois en danger. Certai-
 nement cette science ha esté écrite pour me
 donner exemple: & me faire voir que sui-
 reduit dans vn labirinthe embrasé & cou-
 uert de flammes, sans penser & auoir re-
 cours ou remede, voulant chercher lequel
 suis reduitte en telle extremité, que prenā
 plaisir d'ainsi finer ma vie, & pensant a ma
 Dame, me prens à dire. O claire lumiere
 de mes yeux, ie vous prie vouloir prendre
 pitié de moy, & ne trouuer mauvais si i'ay
 prins la hardiesse d'entrer en vostre cham-
 bre, sans pēser n'auoir aucun respect à vo-
 stre grande beauté. Regardez ma Dame
 que le createur de l'vniuers ha agreable la
 repentence de celuy qui l'ha offensé. I'ay
 opinion q̄ la rigueur que i'ay veue en vous,
 soit procedée de Cupido pour exercer son
 ancienne coutume, & en molester celuy qui
 ha esté reduit en captiuité, prenant contē-
 tement avec laquelle, & voulant donner
 quelque alegement à mes facheux ennuyz.
 Ie veux chāter ce qu'autrefois ha esté écrit
 par vn amoureux, atteint des saiettes d'a-

iour, disant:

*En vous ie contemple & adore.
Tout l'esper de ma foy,
Iuſqz mon bien, ma Dame encore,
De ce iour que voulu enclorre
Tant mon amour en toy:
I bien que ie ne ſçay ny ſcauray
Comme eſt ma liberté
Iour-ce que touſiours ie ſeray
Prins de voſtre beauté.*

HA! captif ſans aucun eſpoir de remede:
Ie ne treuve plus grande conſolation
qu'à me plaindre de celuy qui eſt cauſe de
ma douleur. Quelle excuſe, ô cruel amour,
ne pourras tu donner pour te purger de ce
qu'à ta perſuaſion feit la peruerſe Sylla, fil-
le du Roy Niſus? qui eſtant aſſiege du Roy
Minos, de Crere: monta vn iour ſur le cou-
peau d'une haute tour: & apperceuant la
beauté de ce Roy, fut tellemēt eguilonnée
que n'ayant pouuoir reſiſter contre toy:
coucha la teſte à ſon pere, & la preſenta au
Roy Minos: Duquel elle fut mepriſée, fai-
ſant bien connoiſtre à ceux qui te connoiſ-
ſent, qu'on ne doit fonder aſſurance ſur
tes vaines promeſſes. O renommee Lu-

creffe ! tu auois iuste occasion te plaindre,
 lors que ta bouche proferoit : O superbe
 Tarquin prince tresexcellēt : Je te prie vou-
 loir regarder qu'amour l'ascif (te prometāt
 vne gloire qui ne merite estre ainsi appel-
 lée) ne te face sentir deux mille douleurs.
 Certainement ta parolle sagement profe-
 rée, te fait estimer la premiere qu'on doit
 mettre au rang des Dames chastes & pu-
 diques. O amour ! ton mal-heur est si grād
 & pernicieux, que ceux qui te suiuent ne le
 peuuent eloigner de toy, à qui ie prie vou-
 loir continuer contre moy ta rigueur acou-
 tumée, & maintenir ma Dame en sa façon
 de faire, afin que puisse chanter ce qu'a fait
 autrefois Macias le tresrenommé Amou-
 reux, disant :

D'amour i'ay eu la couronne amoureuse

Afin que fut plus mon nom renommé,

Plus fort alors mon mal s'est animé

Quand me plaisoit sa peine doloireuse.

IE suis cōtent pour mieux meriter, deſtre
 recompensé de mes trauaux, prendre cō-
 tentemēt de mes ennuiz, la perte deſquelz
 n'est aucunement par moy eſperée, & n'ay
 autre remede, fors m'appeler (comme en-
 core maintenant ie me nomme) le Sepul-

chre ou est enclose la mine de passion : & dans lequel est enleuely le parfait seruice du plus loyal amant qui à onques esté, ne sera : voulant bien prendre cette auantage, veu que ceux, lesquelz sont enuie, & les autres qui m'ont precedé, n'ont obserué la moitié des loix, qu'un parfait Amant doit garder ! Si est ce que ma Déesse & Dame, n'en fait estime quelconque : ains m'a en contennement & mepris, à la persuation de toy faux desloyal Cupidon, à qui ie demande pourquoy vne Dame receuant seruice d'un Gentil homme honneste, se reiouyst & prend plaisir de le tormenter sur le point qu'elle le doibt recompenfer. Plusieurs Amans blesez, par foy disent, qu'ayans euez fauorisez de la bouche, le dernier point leur est octroyé, encore que plusieurs dames soient cōtraires à leur opinion. O roy sans aucune fidelité, puis que tu prens plaisir à me molester, ie ne delaisserray à te faire entendre ce que plusieurs mettent en auant : disant, que par faute d'entendre, & connoistre la complexion de leurs Dames, ilz ne les sçauent seruir à leur volonté. Ie ne me veux appeller parfait en amitié, ne presumer d'auoir l'entendement meilleur que ceux qui de tes fleches ont esté attains :

mais ie me veux bien asseurer, & nommè
 le plus blessé de tous les humains & armé
 de cette raison. Ie dy qu'ay fort bien enté-
 du ma Dame, & conneu qu'elle veut don-
 ner fin à ma vie, afin que mon cœur qui est
 sien soit sacrifié, & qu'elle se puisse vanter
 d'auoir occis celuy à qui elle pouuoit don-
 ner la vie, qu'elle ne m'a voulu laisser pour
 estre tenue & appelée autant cruelle com-
 me ha esté Medée, qui embrasa Créon & sa
 fille Clauca: Et occist ses enfans apres que
 elle eut esté chassée par Iason, que ie veux
 abandonner pour vous asseurer: ô ma roy-
 ne & princesse, que vostre beauté ha meur-
 dri mes sentimens, ha oté la parolle à mon
 desir: Au moyen dequoy, ie suis affligé dou-
 blement, & tant plus ie m'estudie eloigner
 l'amitié, tant plus fort ie me trouue enfer-
 mé en cruelle prison etonné au possible,
 quand ie pense en toy, ô, cruel Amour qui
 donnes esperance de repos à ceux qui sont
 par toy blesez: Mais ma Dame me paist &
 nourrist de trauaux, tourmens, & ennuy.
 Et se met en deuoir de me faire mourir, a-
 fin que ie viue en repos: Au moyen dequoy
 ma Dame se doit appeller Amour parfaitte:
 tout ainsi que ie la nomme maintenant.
 Dy moy infidelle trompeur, qu'has en pen-

ſcē faire de moy, qui t'ay ſuiuy & acompa-
gné ſi long temps. Tu me feras reponce
qu'as intention cloigner de moy le tour-
ment qui me fait compagnie: Ce que ie ne
croiray, à cauſe qu'has enduré que i'ay été
meprisé de ma Dame, pour recompence de
lennuy qu'ay enduré portāt les armes, ſouz
ta charge & conduite. O Dame de mon
cœur, pourquoy veux tu viure avec moy,
ainſi que ſeit Cadmus avec Biblis ſa ſœur,
meſpriſant laquelle, abandonna le Palais
de ſon pere pour ſe cloigner d'elle, qui vou-
lant faire preuue de ſa fermetté tout ainſi
que i'ay fait & veux continuer, ſuiuir ſon
frere, iuſques a ce que les dieux regretans
ſon dueil, la conuertirent en fontaine, ou
les parſaitz Amans prennent plaisir ſe bai-
gner & lauer. Il me ſemble (mā Dame) que
ayant prins l'auantage de m'egaller à elle,
& qu'apres toy vois diſant mes paſſiōs, que
ne faudray à deuenir fontaine, & transfor-
mé en cette façon appelleray ma Dame: &
 faiſant compagnie à Biblis luy feray entē-
dre la cruauté grande, de laquelle vſe en-
uers moy ma Déeſſe & Dame, qui à pou-
voir vaincre le dieu des Amoureux. L'heu-
re en laquelle luy étoit permis entrer au
chateau pour voir ſa Dame, n'eut pluſtoſt

sonné, qu'il ne faillit prendre son chemin
 en la chambre de l'infante & connoissant
 aux souspirs amoureux, qu'elle faisoit, que
 sa presence l'auoit aucunement emue: Se
 meit à genoux, & luy baïsa ses blanches &
 delicates mains. Puis voyant au visage de
 la princesse, qu'elle n'auoit agreable la re-
 merité, se leua tout incontinent, & accom-
 pagné de regret indicible, sortit, vsant d'un
 tel langage: O deloyal Amour, qui pour
 me deceuoir has endure les mains précieu-
 ses de ma dame, ettre par moy baïsées, pour
 me rendre bien plus affligé perdant cette
 faueur. Si ne laisseray ie pour toy à me van-
 ter, que ma peine a esté suffisante d'allumer
 le feu qui me red embrasé, & ne sera etaine
 iusques à ce que tu m'auras cōduit en plus
 grande perplexité. Attendât laquelle, pour
 plus donner lustre à ma peine receue, ie
 diray.

Mon sort soit dit à un chacun,

Declare mon grand detrimēt

À l'egal de mon dur tourment

Endurant sans espoir aucun.

PVis m'estimeray par dessus tout autre,
 pour autāt que si aucuns aiment & ont
 aimé l'espoir que tu leur ha offert & pre-

lente, les ha affectionnez: Toutesfois ie ne
me puis louer de toy: Car tant plus ie fay
mō deuoir de seruir ma Dame, tant moins
d'esperance tu me presentes, pour me dō-
ner moyen d'ataindre au point où i'aspire
pour ma felicité, non pas pour la suffisance
de mes merites: ains pour autant que suis
totalement à elle. Au seruice de laquelle,
veux consommer ma tendre ieunesse, sans
en esperer autre fruit, que de me pouoir
vanter sur la fin de mes iours, que ie meurs
pour la plus gracieuse & vertueuse Dame
qui soit encor' né. Et tandis que cete vo-
lontaire peine m'accompagnera, continue-
ray ma plainte contre Amour, vsant d'un
tel langage.

O moy par trop desfortuné!

De dire suis contraint

Que Cupidon, l'aveugle né

De son dard par trop empené

M'ha rudement atteint.

CE pendant que viuray en cette façon,
comme cōuoiteux de loüange & gloi-
re, confesseray auoir esté par toy atteint, à
cause de la premiere & plus excellente Da-
me, que peintre tant ancien soit il, ait sceu
si bien peindre, pour auoir artifice la ren-

dre agreable. Et croy certainement, & as-
 seure pour verité, que le grand Appelles
 n'ha onques tire figure, excédant en beau-
 té celle qui est imprimée en mon cœur: le-
 quel ne se peut louer de ta cruauté, veu que
 il treuve vne fin fort contraire aux promes-
 ses, qui par toy me furent faictes au com-
 mençement. Je n'ay ocasion, toutefois, me
 plaindre de celuy qui m'a donné cœur de
 me nommer amy de celle, qui par ses ver-
 tuz merite estre seruie de tous les mortels:
 Certainement Amphion premier inuen-
 teur de Musique, eust eu raison se doulour,
 & regretter son infortune, s'il eust veu ma
 Dame: Car il eust aperçeu vne extrémité
 contraire à la sienne qui estoit bastir & co-
 struire avec la douceur de sa Musique, les
 murs excédans la hauteur de ceux de The-
 bes: l'amitié desquelz luy fait proferer, ain-
 si qu'il sortoit d'auoir forgé sa mort. Mais
 tout ce que ie metz en auant, ne peut au-
 cunement interesser ma Dame, qui avec la
 douceur de sa face, ha fondé en mon triste
 cœur vn mur de foy, de plus longue duree
 que ceux de Thebes. Et apres qu'elle ha
 eu donné fin à l'edifice, aucun s'est auancé,
 disant qu'elle auoit formé ma mort & sa
 gloire: Et fait estandre vn retz, avec lequel

PRINCE D'ALBA.

mon cœur seroit prins & detenu en prison,
tant qu'il plairoit à celle qui a eu pouuoir
captiuer mon cueur. Je ne me puis tenir de
donner loüange au grand Tubal, excellât
Musicien, s'estudiant à decorer en toute
perfection melia sa dame, assurant qu'elle
excedoit en beauté toutes les femmes de la
terre. Dequoy, Amour, tu ne dois estre re-
duit en admiration, Car ie croy & assure
que Tubal entendoit parler de ma Dame
l'infante: Laquelle surpasse (non tant seu-
lement en beauté) celles de nostre temps.
Ains excède les femmes qui naitront ius-
ques au dernier iour, Pour raison dequoy
ie reçois contentement indicible, souffrant
à cause de sa rare beauté. Et sans estre etô-
né, & n'induisant aucun à l'estre, veux chan-
ter au son de mes douleurs la plainte de
mon cœur douloureux: disant en cette
façon.

Jamais Amour ne me veut consentir

Esperance de telle sorte,

Parquoy mon cœur ha peu sentir

Vostre douleur plus vaine Et forte

Qu'aux autres il n'a fait sentir.

Vis qu'il est ainsi, que ie souffre volon-
tairement comme vous le voyez, aucun

ne se doit emerueiller si mon visage mōstre estre chargé d'une telle couleur, qui doit accompagner ceux, lesquels sont passionnez, a cause de celle, à qui par gayeté de cœur veulent faire service: ioint aussi que chose ne se peut egaler à mon mal & gloire, y estant preuoqué par celle, qui par sa hauteur me rend indigne de la meriter, & me fais acroire (tant ie suis hors d'esperoir) que celui qui la doit auoir en mariage, n'est encore né. Qu'elle consolation doit donc prédre vne personne, de tant peu de merite que moy: & mesmement en l'endroit de ma dame: le ne trouue plus grand remede pour moy, que me consoler avec plusieurs exemples que i'ay leu: & veu que personnes de grand authorité, ont voulu abaisser leur estat, & eforcez d'Amour, ont obey à maintes personnes: lesquelles n'estoient de leur qualité. Toutesfois, me voulant armer d'eux, on me dira qu'ilz estoient mortelz, ou au contraire ma Dame qui est accompagnée de beauté, de sçauoir & grace, doit estre estimée & venerée en telle façon, que le dieu d'Amour n'est suffisant de s'egaler à elle, les reluisans yeux de laquelle, excédans l'aspect & regard du Basilic: causant mortelle maladie aux humains, me redent

indigne de chanter la loüanges, que le bles-
sez par Cupidon, doinent, pour celebrer le
nom de la Dame du pauvre Luzindaro, qui
ne s'osant nommer pour n'estre à soy: ains
de sa Dame, ose s'estimer le plus heureux
de l'uniuers receuant gloire, mourir pour la
seulle sans per en sa beauté. Continuant de
louër sa Dame, entendit chanter si douce-
ment que le feu qui estoit enclos en son
cœur, commença à croistre, & l'incita en-
trer en vn verger. Mais ainsi qu'il se pro-
menoit contenant ses yeux, qui s'estoient
arrestez sur la diuersité des fleurs, roses, &
cypres, qui paroïssoient dans ce iardin: A-
perçut sa Dame en vne Galerie, accor-
dant sa douce voix, au son d'une trompe
qu'elle tenoit en sa main, dequoy il demeu-
raui, en sorte q sans se mouuoir aucune-
ment pour mieux l'ecouter, s'endormit au son
d'une si grande melodie. La Dame aperce-
vant le parfait amant ainsi acoutré, donna
fin à son chant, puis se retira. Et quand le
Prince se fut eueillé, voyant que la Dame
auoit abandonné la gallerie, demeura tol-
lement affligé qu'il sortit du verger sans
vouloir aucunement entrer plus en sa
chambre tant il estoit desesperé. Mais sen-
tant approcher l'heure en laquelle luy estoit

permis aller voir sa Dame, commença à re-
 prendre cœur. Et s'estre rendu au lieu ou
 elle s'estoit retirée, la trouua au mesme e-
 tat qu'il auoit acoutumé. Et se mettant en
 deuoir pour la mettre en propos entendit
 fort grand bruit parmy le chateau, puis a-
 perceut entrer vn grand feu par les fene-
 stres de la chambre, qui s'estre mis au mi-
 lieu de ses deux amans, sortit incontinent
 par la mesme fenestre, dequoy le Prince &
 l'infante furent aucunement perturbez. Et
 estant reduitz en ceste frayeur aperceurent
 au lieu ou le feu s'estoit posé, vn parchemin
 auquel estoit pendant vn scel de fin or. La
 gracieuse Dame fut la premiere qui le sai-
 sit: & l'auoir ouuert, trouua dedans que s^r
 pere estoit mort, dequoy son cœur reçut af-
 fliction tant grande que ses reluy sans yeux
 cōmenferēt à larmoyer. Le Prince la voy-
 ant ainsi lamenter, luy dist que la grande
 sage Actelasia sa mere auoit enuoyé cette
 lettre. La Princesse soupirant, le pria se vo-
 loir retirer: Et qu'il ne print dorenauant
 la hardiesse de se montrer à elle, s'il auoit
 desir de garder sa vie. Et apres qu'elle eut
 donné fin à son langage, sortit de la cham-
 bre. Et entra dans vne autre abandonnant
 le triste amoureux qui acompagné de re-

gret & douleur, se print à dire: Ma dame, ie
 supplie Dieu me vouloir conduire, en sorte
 que ma presence ne vous puisse causer en-
 nuy. Puis en plorant print vne Viole, au son
 de laquelle se print à chäter en cette façon.

*Puis-que raison consent,
 Le mal qui me tourmente,
 Souffre mon cœur pourtant
 Puis-que mon mal etend
 Sus mon ame sa tante:
 Raison est qu'en luy soit
 Le bien de ma douleur,
 Bien si grand qu'il cessoit,
 De mon mal la rigueur.
 Quand plus fort il croissoit.*

JE me pouvoy tenir & reputer le plus heu-
 reux entre les amans puis que ma Dame
 auoit entendu ma complainte: si le cruel
 amour, duquel ie me plains, ne m'eust en-
 core assailly. Et pour me donner le bond,
 permet qu'on feist entendre à ma Dame au-
 cunes nouuelles: par le moyen desquelles
 mon bié fust obscurcy, & ma peine doublée.
 Car ma Dame me laissant en la captiuité,
 en laquelle sa beauté m'auoit reduit com-
 mença à faire couler le long de ces iougs.

larmes representans, perles orientales excedans en blâcheur la clarté du Soleil. Au moyen dequoy mon entendement aperceuant ma seule Déesse se douloir, fut reduit hors de sentiment. Mais quâd ie me fus reconnu, ie trouuay qu'elle se plaignoit contre quelcun. Mais faisant mon deuoir pour eouter si ie pourroy connoistre d'ou luy procedoit si grand tristesse, trouuay qu'elle m'auoit abandonné. Parquoy voulant sçauoir qui l'auoit incitée, Ie trouuay qu'Amour ialoux, d'un si grâd bien l'auoit prouoquée à ce faire, pour ne me laisser iour de sa presence. O peruers & deloyal! ie souhaitteray au possible q̄ ce que i'ay dit contre toy me peust profiter: Viença, dy moy qui est celuy qui t'ha aussi mauuaiselement traité que moy? Certainement ie croy que n'en sçauois monstrier vn: Car iamais tien subiet par toy blessé comme vassal, n'ha eu l'ocasion d'ainsi te irriter comme i'ay fait, pour autant que le subiet de luy ne se pouuoit calibrer au merite du mien. Mais pourquoy me trouuillay ie d'entrer en dispute avec toy, puis-que suis auerti que ta fureur ne peut estre asubiettie à ma raison.

Ioint aussi que suis assuré n'estre suffisant pour ce faire: Toutesfois ie pren con-

tentement, te faisant connoître, que mon
vouloir est, etriuer contre tes œuvres, tant
fort éloignées de raison. O douceur de ma
pensée, tu reconnois mal la peine que i'en-
dure en mon cœur, qui ne souhaite autre
bien, que porter vne partie de ton afflictio.
Certainement, ma Dame, vous deuries te-
nir, & ensuiure la nature du Lyon : lequel
donne vne partie de ce qu'il prent. Et fai-
sant ainsi, votre beauté feroit departie à ce-
luy qui en desire la ioyssance, & accompa-
gné de bõne volonté, la demande. Je vous
asseure, ma Déesse auoir plus de crainte de
vostre colere, procedant à l'ocasion de vo-
tre peine, que ie n'ay du Roy qui ha domi-
nation sur ceux qui habitent au fons du
dernier Centre, ou la claire lumiere ha en-
tré, pour chasser les obscures tenebres. Et
tout ainsi que Palimur ou Caron disent,
que toutes choses mettent ce roy en crain-
te, doutant à cette heure tremblement de
terre, & soudainement apres tremble, que
la clarté du Soleil face entrée en son Roy-
aume. En semblable perplexité: ma Dame
ie suis par toy conduit & ay peur que ta fu-
reur entre dans mon estomac pour deloger
le penser hautain qui s'y est enfermé. O
amour ie ne crains de toy autre chose, fors

HISTOIRE DV

qu'etre par toy priué de vie, laquelle ie tiē.
dray pour bien employée, si elle me veut a-
bandonner, pour donner plaisir & conten-
tement à la Déesse de beauté, pour l'hon-
neur de laquelle, ie feray à celuy qui se vou-
dra interroguer de ma peine, vne telle re-
ponce.

*Je n'atens point remission,
Rien ne me peut apporter aise,
Car tant peu ta perfection
Dessus ma grande passion
Que de soy-mesme elle s'apaise:
Je doy bien souffrir telle peine
Encore que mil' erreurs m'apporte,
Car la recompense est trop pleine
Remettant passion tant forte
En moy de si petite sorte.*

O Amants, ie vous prie vouloir croire,
que mon langage est fondé en raison.
Et vous assurez que ce que ie dy procede
du merite de celle, à qui ie suis tant fort af-
fectionné, que personne n'ha pouuoir de
se parangonner à moy, & encore moins e-
galer à ma gloire, Car ie sens en moy tor-
ment & ioye, deux choses grandement ex-
tremes. Ha fauteur de foy Cupidō, tu m'ha

voulu priuer & bannir de la veuë de ma
 mieux aimée, & plus que fauorite Dame,
 pour te monstrier totalement ennemy con-
 tre moy, qui me retireray au mont Tarsin
 ou ie me plaindray de ce qu'a ton ocaſion
 le repos ſ'eſt de moy abſenté. Et ce faiſant
 ie preſteray obeiſſance au commandemēt
 de ma Dame, & voulut accomplir mon de-
 ſir, & ſa volonté : Formeray ma plainte en
 cette maniere:

*Si à mes plus hautains cris
 Vous faittes la ſourde oreille,
 En outre ce, ſi ne puis
 De ma plainte non-pareille
 T'emouuoir (comme has apriſ)
 Amour qui eſt enchanteur,
 Deſeu ſe pourra bien voir,
 Et ſeray, pour me douloir,
 Aux laqs d'Amour le trompeur
 Loing de vous, en ſon pouuoir.*

PASSANT mes ennuis (ma dame) en la for-
 te que ie vous dy, i'auray ocaſion plus
 grande de faire plainte contre Amour, &
 votre beauté laquelle ne fut ſi toſt par moy
 aperçeuë que ie fus abandonné de repos.
 Que di ie: iamais ce peruers Cupidon n'ha

vsé enuers moy de l'honnesteté, Avec laquelle il est encoutume caresser ses autres subietz : Car communement voyant deux captif, il en blesse vn, & lance sa fleche dorée contre l'autre, pour luy donner aucune recompence : Avec laquelle il puisse plus facilement porter sa passion. Mais encore que ma Dame ait esté atainte de saiette dorée : Si ne laisse elle à tormenter mō cœur : En sorte qu'accompagné d'incredulité, ie prendray l'auantage de parler contre l'aveugle amy de Siches.

*Amour croire ie ne puis
Que d'une mesme saiette
Tu as peu rendre snbiette
Celle à qui prisonnier suis
Indigne, mais il te haïtte:
Elle qui, comme par droit,
Tient mon ame à sa mercy,
Luy otera tout soucy:
(Quand l'ocasion viendrait)
A mon triste cœur aussi.*

S'il est ainsi, bien-heureux me pourray appeller, ayant aquis la grace d'estre receu par ma Dame: Mais craignant les bastonnades que fortune m'a fait autrefois

sentir, ie ne pense paruenir à si grande felicité. Ce bon cheualier n'eust plus-tot donné fin à sa complainte qu'il tomba pâmé entre les bras de Gariage son ecuyer: leq^l se print à plaindre fort hautemēt. Et apres qu'il eut soupiré l'infortune succedée à son maistre quelque espace de temps: Ce parfait amoureux commença à se resentir, & faisant sortir du creux de son estomac, soupirs en abondance les larmes à l'entour de ses yeux, acompagné de son Ecuyer sortit du Chateau. Et s'estre rendu sur le bord de l'eau, qui passoit à l'entour de cette enchantée maison, se meit dans vne Barque, cachée & couuerte de certains rameaux ou en soupirant commença à se plaindre disant ainsi: O Amour, qui t'ha prouoqué à deployer ta fureur contre moy, me priuant non tant seulement de ma Dame: ains me reduisât en telle extremité, que ie ne cherche aucun remede pour garder ma vie, voyant la Mer indignée contre moy. O serpens maritimes, & vous furieux poissons sortez sortez hardiment pour vous rassasier de celuy que le cruel amour ha voulu priuer d'heureuse fortune. A peine sa complainte eut esté acheuée, qu'un bruit s'eleuant fort grand sur la mer, que les furieu-

Les vagues sembloient cōmuniquer avec le Ciel: tant fort les vens contrarians les vns aux autres, rendoient enflée la furieuse & braue mer. De laquelle sortit vn furieux Dauphin, qui ayant saisi le peu fortuné Amoureux fait retour dans l'eau faisant si grand bruit, qu'avec l'aide de maintes autres qui le suiuoient, la Barque & l'ecuyer furent mis en terre. Et eut ce bon seruiteur cōmodité d'aller faire scauoir la perte du prince à sa dame q̄ ie veux abandonner pour faire retour au Dauphin: leq̄l tenāt saisi le ferme amoureux, se print à monter, en sorte q̄ tout à vn cop, l'Amant se trouua dans vn riche palais, décoré de maintes histoires fort antiques, tenāt acolée au lieu du Dauphin vne fort belle Dame: & l'auoir reconneüe, à voix basse & tremblante, commença à luy dire. O Actelasia dame du sçauoir? qui t'ha incitée me faire quitter le chemin, de moy tant souhaitté? Je te prie souffrir qu'aille chercher celle qui entendra mes cōplaintes, encore que ie n'aye occasion me douloir d'elle. Ce dit, tomba sans aucun sentiment entre les bras de la sage tant renommée: laquelle eu pitié de luy. Et n'ayant mis en obly le bon vouloir que autrefois auoit porté à Brutalant, assurée

de la facherie que reçoit celui de qui on ne reconnoit l'amitié: meit hors de sa manche vne fiole pleine d'eau fort odoriferaute, & en auoir mis dans sa bouche quelque quantité, arrousa la face du loyal amant qui reuint à soy sans pouuoir dire vn seul mot. Au moyen dequoy la sage Actelasia le feit sortir hors du Palais: Et passant par vne porte qui sembloit estre de Cristal, par vn degré qui paroissoit laspe naturel, monterent en vne tour ou chantoient plusieurs oyseaux, & au milieu d'icelle trouuerēt vn echafaut, sur lequel aperçeumes le corps & la face d'vn hōme: La figure duquel nous sembla plus qu'humaine: Car regardant en bas monstrant semblable seuerité en la face que fait Cupidon, estoit vetu d'vne robe ceinte: sur laquelle paroissoient fleches, arc & la trouffe: & à l'entour vn rouleau incarnat, sur lequel estoit escrit le nom de Cupidon. La robe estoit de couleur grise: faisant demontrance du cōtētement qui l'acōpagnoit. Vn peu plus haut vimes vne autre figure, vetu d'vne robe de toile d'or rouge: Sur laquelle aperçeumes en lettres Grecques, le nom de repos, qui ha pouuoir se faire obeïr à Cupidon. Quand la sage eut rendu l'Amant en ce lieu, elle ne tarda à

forrir sans y laisser aucune aparéce de porte
 ne autre singularité, fors les deux portraits
 de Cupidõ & le Repos, L'amoureux loyal,
 se voyant abandonné de la sage qui l'auoit
 nourry, conneut fort bien qu'il estoit dans
 le Chateau du mont Tarsin. Apres qu'il eut
 eu connoissance des portraits qui se presen-
 toient deuant ses yeux, acompagné d'as-
 seurance fort grãde s'aprocha de Repos:&
 formant sa complainte contre Cupidon, se
 print à dire. Je me puis nōmer le plus heu-
 reux & riche de tous les humains, puis-que
 sans auoir enduré grand trauail, ay trouué
 ce que tāt i'auoy désiré. Parquoy seigneur,
 donne moy congé & tu entendras ma pas-
 sion, & par mesme moyen la plainte q̃ veux
 faire contre celuy qui est à tes piez comme
 ne pouuant aller au contraire de ton com-
 mendemēt. L'amoureux prince, n'eut plus-
 tost donné fin à son langage, que voix fort
 douloureuses furent entenduzs dessouz la
 place ou estoit posé Cupidon: contre qui
 Repos fait signe au Prince former sa com-
 plainte, ce qu'il fait:& en soupirant cōmen-
 ça à parler en cette maniere: Seigneur ie
 me cōplains en premier lieu de ce fauueur
 de foy amour: Enuers qui ie me suis mon-
 tré si loyal & obeïssant qu'il ne s'est trou-

personne en son seruice & en la maison
ayant pouuoir s'egaler à moy qui ay satis-
fait à la première Loy quant a ce point, qui
est l'une des cinq qu'il ha ordonnees : les-
quelles i'ay toutes acomplies, encore que
comme viuant n'ait peu passer la troisieme,
excepté le grand Macias, qui eut l'heur de
paruenir a la quatrieme. Et pour cette
raison ce desloyal Amour me souffrit ay-
mer la plus belle Dame qui ait encore esté
formée par nature. Et me feit si heureux
qu'auoy licence & congé, me trouuer en
leu ou m'estoit permis contempler sa di-
uine beauté. Mais pour cette faueur ie ne
deusse me plaindre contre luy m'ayant
oté ce qu'il m'auoit donné, que ie supplie
vostre grandeur me vouloir faire rendre.
Secondement ie dy, qu'il est tenu obseruer,
accomplir, & garder l'ordonnance par luy in-
stituée & faite: & requiers vostre excellen-
ce, vouloir entendre qu'il ha fait publier
en la court plusieurs loix & editz: Entre les-
quelz il met par article, que celuy qui ay-
mera fermement sera fauorisé de sa dame:
Mais il ha contreuenue à cette ordonnance
ce q' luy feray confesser par sa propre bou-
che. Car il scait bien que i'ay aimé parfai-
tement ma Dame, comme ie proueray par

Patience & Esperance. Lesquelles assure-
ront par serment, ce que ie dy estre verita-
ble. Pour raison dequoy, en recompence de
mes traualx, ie demande qu'il soit tenu acō-
plir l'ordonnance qu'il ha faite publier, ven-
qu'a sa persuation, ma Dame m'ha totale-
ment commandé que i'eusse à sortir de sa
chambre, sans plus me trouuer deuant sa
face. Finablement puissant seigneur, ie me
plaïs d'un Edit, publié par le cōmandement
de ce fauteur de foy, & trōpeur: Lequel or-
donna q̄ tout vray amant employast sa vie
en tristesse & ennuy, pour complaire à sa
Dame, chose certainement par laquelle ie
suis contre luy animé d'auantage: Car vou-
lant obeïr à ses loix, & desirant paruenir
en grace enuers ma Dame commençay à
sourir, à larmoyer & me douloir, Et
tant plus que ie continuoïs mon dueil, plus
mon cœur receuoit de ioye & plaisir: Pour
auec lequel viure ie vous prie (seigneur)
commander pour le repos de moy, que par
tous les Royaumes & Cours, subiettes à
ce petit folatre dieu Cupidon, plein de le-
gereté & inconstance, soit obserué & gar-
dé, ce que par son commandement ha esté
publié, & que luy mesme y soit tenu pour
seruir d'exēple à la posterité. Ayant acheué

complainte, l'aretta montrant en la couleur de son visage la peine ou son cœur moroit. Apres q̄ repos eut fort bien ecouté le maïdoyé du Prince, l'ayāt fait assoit, lui dit & assleura q̄ iustice luy seroit faite. Et faisant appeller Chasteté & Esperance ses familiers & compaignes, leur donna charge d'aller querir promptemēt da Dame: pour laquelle ce vertueux Cheualier viuoit en peine. Les deux vertueuses sœurs voulant obeir à repos, se mirent en chemin pour se aller rendre au Chateau, ou residoit l'instante laquelle estoit merueilleusement triste à cause de la perte de son bon amy. Car la condition des femmes est d'estre piteuses, & ne faire semblant d'aimer ceux à qui elles portent bonne volonté, chose certainement qui auint à cette Princeesse, apres q̄ l'Ecuier luy eut fait entendre l'infortune succedée au Prince son maitre: Regrettant lequel, cette ieune Princeesse commença à soupïrer. Et faisāt sortir de ses yeux plus luisans qu'Ecarboucle, larmes se print à dire: O trompeur amour qui prens plaisir à faire mal! i'aperçoy bien q̄ tu has corōpu en moy la chasteté, qui est le don, lequel toutes femmes doiuent plus estimer & te commander: O mon seigneur & amy, ie te

prie ne trouuer mauuaise ma rude repon-
 ce: & croire que la mort de mon pere & la
 crainte d'ahontir mon lignage, m'ont ren-
 du ainsi superbe enuers toy, que ie veux
 retenir & retiens pour loyal amy: Te fai-
 sant entendre, que suis du nombre de ceux
 qui se sont plains contre la Déesse fortu-
 ne: De laquelle ie me plains a present, veu
 qu'elle m'auoit maintenu long tēps en re-
 pos, iouissant de la presēce de mō seigneur.
 Mais enuieuse de mon heur & felicité, me
 prouoqua, en sorte que prins la hardiesse
 deffendre ma presence à celuy par qui ie fi-
 neray ma vie: L'aperçoy biē que le sage ha
 parlé veritablement, quand il ha dit q̄ for-
 tune estoit la plus grande ennemye de rai-
 son & cōstance. Certainemēt elle est si for-
 te, q̄ rempart aucun ne peut empecher que
 son deffain soit acompli: cōme la perte de
 mon amy me fait connoitre maintenant.
 O deloyalle & traitresse fortune, les anciē
 exposans ton nom ont escrit à la verité di-
 sans q̄ tu es vne chose prōpte (entre toutes
 les autres) non pensée qui nous viennent
 à succeder: Ont dit & iuge ta force estre
 grāde en prosperité & aduersité, car iouis-
 sans de ta faueur, sommes conduis à la fin
 desirée: & estans en ta mal' grace sōmes affli-

repon-gez. Si est ce que leur opinion est q̃ tu rens
ere & la temps & hors de peine ceux qui te sont
ont ren- plus agreables. I'ay opinion q̃ le sage pro-
ie veur terent tant vertueusen setence, auoit eu
Te fai- connoissance de mon infortune: Car cette
de ceux Deesse à puissance hauger ceux qui sont re-
e fortu- putez mortz. Et au contraire conuertir les
nt, veu superbes triumphes en obseques & dou-
os en re- loureuses plaintes. Pour raison dequoy on
igneu- dit communement, que la fortune est plus
ité, me- tost gouuernante de notre vie que le sça-
ardiesse- uoir. Certainement, mon seigneur & amy,
ui ie- tu has esté par semblable mal heur ataint:
sage ha- Car etant reduit en ce Chateau, ou pour
it q̃ for- mon amitié tu viuois en triomphe & pro-
e de rai- sperité, cette traitresse fortune (cōme seule)
t si for- auoquée, notée, pensée, louée, reprise, hō-
ner que- norée, outragée, réputée, auégle, vagabō-
ette de- de, inconstante, incertaine, variable & fa-
tenant, vorisant les indignes, t'ha fait payement
ancie- tout au contraire du seruice qu'auoy par
rité di- toy reçu, dequoy ie suis tellement fachée,
toutes- qu'apres ta mort ie ne souhaitte plus à
ennent- uire. Et me semble que raison m'induit
ce estre- à ce faire, pour me rendre conforme à la
iouiss- renommee infante Tisbee qui se priua de
à la fin- vie, regrettant la perte de son amy Pira-
es affli- mus. Et le semblable feirent plusieurs au-

tres, auxquelles n'est aucunement redeuable mon seigneur duquel i'ay esté autant parfaitement aimée, qu'elles de leurs amys. Acheué qu'elle eut sa complainte, print son chemin en la chambre de son amy, & auoir fait leuer son Ecuyer, sortirēt hors du Chateau aisément: Car les enchantemens perdirent leur force, aussi tost q̃ le pere de l'infante eut rendu l'esprit, l'Ecuyer mourut à la dame la Barque ou son maistre faisoit sa plainte alors que le Dauphin le saisit. La Dame entendant le discours de l'Ecuyer se ietta promptement dans le vaisseau, qui ne tarda estre assailli par Æolus, & poussé promptement par ses ministres en haute Mer. Ce qu'aperceuant l'Ecuyer espouuēté au possible, & soupirant fort hautement, commença à dire: l'ay fait pauvre garde de ce que mon seigneur m'auoit tant recommandé. Tu me fais bien connoître Amour ta grande puissance. O renommée Damoselle qui as esté enfermée si long temps tu n'has eu crainte d'abandonner ce plaisant Chateau, & exposer ta vie à la merci de la braue & furieuse mer, pour suiure ton amy. Certainement Marcus Attilius, Scipion Marcel, le Roy Perçeus. Clodius, ne le fa-meus Marcus Pōpilius, qui se sōt traouailler

laidés

laisser perpetuelle memoire d'eux à la posterité. Ne se peuuent parangonner à toy: Car leurs faits procedoient pour la defence de leurs terres: & pour se faire estimer aux armes, Ou au contraire (Dame tresrenommee) ce que tu as fait a esté pour ne te montrer ingrate enuers ton cher amy (le plus loyal qui soit encore né) attendant la liberté duquel, acompagné de regret indicible, veux aller garder la place, ou ses deux loyaux Amans ont fait scieur plusieurs années: Ce dit, feit retour au chateau, & auoir fermé la porte, s'alla rendre en la chambre de la gracieuse infante. Laquelle estant sur la mer, apperçeut venir droit à elle vn grand feu: duquel commencerent à sortir tonnerres & eclairs: & voyant que la flamme commençoit fort à s'approcher, perturbée au possible, ioignant les mains contre le ciel, se print à dire. Je te supplie souuerain Dieu me vouloir faire entendre si mon offence a merité que mon corps soit consommé par feu. O traistre fortune, ne pense point que la mort me redra frayeur: Car tu aperceuras, & cōnoistras en moy encore plus de cœur & assurance que n'as apperceu autrefois en Marcus Attilius Regulus, estat prisonnier des Cart-

ginois, en Ceraues, estant à la mercy de
 septante tirans de Lacedemone, en Carin-
 deno, estant reduit au vouloir du Roy Da-
 rius, ne Anthéodore prisonnier de Lissima-
 cus. Si les dessus nommez ont mesprisé la
 mort pour agrandir leur renommée, pen-
 ses tu souverain Jupiter, qu'Atropos la
 cruelle me sceust empescher satisfaire au
 deuoir d'amitié, auquel ie suis obligée en-
 uers mon Seigneur? Vlant d'un tel langa-
 ge, se print à ramer pour s'aller rendre au-
 pres du feu, qui ne tarda s'approcher d'elle,
 acompagné d'un tonnerre tant fort epou-
 uentable, que la Dame surprinse de frayeur
 tomba du haut de soy. Et ce pendant la
 flamme fut estaincte, sans qu'on aperceust
 en ce lieu que la barque ou estoit la Dame,
 laquelle ne fut plus tost leuee, qu'elle se
 trouua dans vn verger, ceint & enuironné
 de fleurs odoriferantes, ou elle entendit
 chanter si doucement, qu'Amour qui ne
 cessoit d'embraser son cœur d'auantage,
 l'incita regarder à ietter la veüe d'un costé
 & d'autre. Et ainsi que ceste princesse visi-
 toit ce plaisant verger, elle veid sortir deux
 damoiselles richement equipées: acompa-
 gnée de plusieurs & diuers instrumens. La
 premiere portoit vne robe de velours vert

& sur les decopures des manches estoient
posez plusieurs cœurs d'or emaillez de vert.
Et sur la pointe & extremité d'une gaulle
qu'elle portoit en la main paroissoit vn ro-
leau (lequel estoit de parchemin) le nom
d'Esperance. L'autre dame estoit vetue de
veloux blanc, sur lequel se montroient plu-
sieurs rameaux de palme en broderie. Et en
sa main portoit vne palme si grande qu'elle
luy couuroit tout le chef: Et sur icelle on
lisoit le nom de Chasteté. Esperance qui e-
toit plus legere que sa compagne, gagna
le deuant. Et s'estre rendue aupres de la
Princesse, dist: Excellente & vertueuse da-
me, nous Chasteté & Esperance, message-
res du souuerain Repos, auons prins la har-
dieffe par son commandement nous venir
presenter à toy. Et te sommer prendre ton
chemin au lieu ou il fait residence, afin que
Cupidon qui te fait appeller en iugement,
soit par ta responce condamné à reparer
l'offence par luy commise contre le renom-
mé & vaillant Cheualier Prince d'Æthio-
pie. Tandis qu'Esperance & Chasteté par-
loient, la sage Actelasia arriua, accompa-
gnee de plusieurs Damoiselles: & aperce-
uant que la Dame du Prince ne disoit mot,
se mit au deuant d'elle, vsant d'un tel lan-

gage: Je vous declare, Esperance, que dans vne heure l'infante se rendra en la court de Repos votre seigneur. Esperance luy dist que Chasteté & elle estoient en volonté l'accompagner: Au moyen dequoy la princesse fut acostee & mise au milieu de ces deux vertus. Et suyaie des autres Damoiselles, qui faisoient deuoir iouer & sonner de plusieurs & diuers instrumens, sortirent du verger, & monterent en vn Palais: les murailles duquel sembloient estre couuertes d'or. En vn lieu fort eminent & hautes-toit assis & figuré le Dieu Bachus: A l'entour de sa chaire sortoient grappes d'or merueilleusemēt belles & plaisantes à voir. Deux belles Damoiselles estans ioignans le siege de Bachus, voians entrer la troupe, commencerent à chanter si armonieusement, que les autres Nymphes & Deesses eussent quitté toute la richesse de l'auare Midas, pour ouyr triomphe tant excellent. La sage voyant que l'infante estoit rauie, luy mit en la main vne chandelle de cire rouge: Puis commanda à ses Damoiselles qu'elles eussent à depouiller l'infante. A quoy elles obeirent incontinent, & apres sa fille de chambre aporta autres acoutremens. Premièrement la sage feit vetir à

l'infante vne chemise ouuree d'or, & toute
semee de perles, parmy lesquelles estoient
posez Diamans en quantité. Apres la vas-
quine de veloux noir luy fut baillee, & la
cotte de veloux blanc, passémentee en lieu
de bord, de maintes Iacintes & Emerau-
des. La robe estoit de veloux incarnat,
brodee de Saphirs, ceintz & enuironnez de
grosses perles: Sur le deuant de cet acou-
tremēt estoit figuré la face d'un cheualier
merueilleusement triste: ayant à l'entour
arbrisseaux de fin or, ainsi qu'on souloit
decorer les antiques Deesses. Parmy les
taillades des manches sortoit la chemise,
& ce qui se montroit hors d'une chacune
decoupure, estoit lié avec passément d'ar-
gent. Un carcan de grand pris luy fut mis
au col. Et la ceinture qu'on luy donna e-
stoit de la mesme façon, acompagnée de
chapelets riches au possible: car c'estoient
fins Diamans taillez en forme de clochet-
tes. Ses blons cheveux furent couverts d'une
coiffe d'or, enrichie d'orfeurerie. Fina-
lement on mit sur le front de cette Prin-
cesse vne Tapaze de grande valeur: Puis la
sage luy ota la bougie de la main. Au moie
de quoy cette Damoiselle qui estoit retour-
née en sa premiere connoissance, commē-

ça à hauffer la veue: Puis tomba sur le bord
d'un ruisseau. La vertu duquel estoit assez
suffisante pour sustenter & alimenter un
corps priué de vie. Mais elle fut remise en
son entier tout incontinent. Puis six da-
moiselles qui marchotent deuant elle, ne
tarderent de la rendre en la salle, ou le sou-
uerain Repos estoit assis: auquel Esperan-
ce se print à dire en cette sorte: Puissant &
souverain Seigneur nous te presentons la
sans per en beauté infante, afin que l'infir-
melle Cupidon & elle soient contrains re-
parer le tort par eux fait au peu fortuné
Prince d'Albanie. Repos desirant ouyr les
parties, commanda que la compagnie fust
assise. Puis enuoya querir le parfait Amant
lequel n'eut si tost apperceu la dame, qu'il
se mit à genoux, luy disant. O souveraine
princesse de beauté, ie suis grandement re-
deuable à celle qui t'a conduit en ce lieu,
ou i'ay pouuoir donner contentement &
plaisir à mes yeux, auant mourir. O Dieu
des Amants, si iusques à present ay vscé de cō-
plainte contre ta puissance & grādeur, rai-
son m'incite maintenant à te demander par-
don, puis qu'à ton ocasion i'ay la iouyssan-
ce du plus grand bien qui m'eust sceu au-
oir. O cœur d'Amant loyal, q̄ n'abandonnes

tu la forteresse en laquelle tu es enclos, sans
recevoir aucune lumiere. Je te prie vouloir
sortir pour avec Repos iouir de celle qui
en beauté, ne peut estre secondee par fem-
me viuante: Car Heleine, Policene, Theo-
dore, Lucretse, Hipermetra, Ariana, Estrat-
tonica, ne celle autāt renommee en beauté
cōme en cruauté Athalanta, semblablemēt
la cruelle Sylla, ne se peuuent aucunement
egaler à ta singuliere beauté. O diuine plus
que humaine Dame, Je te supplie auoir pi-
tié de moy, sans attendre la cruelle sentēce
de ta fureur, & le peu de faueur que le de-
loyal Cupidon est en coustume d'vser en-
uers moy. Ce dit, cheut aux piez de sa Da-
me, qui l'ayant conneu, tomba semblable-
ment aupres de luy, faisant couler larmes
le long de ses ioues, en sorte qu'elles force-
rent le parfait Amant à faire le semblable:
Mais ce pendant qu'il s'amusoit à souspi-
rer, la Dame commença à dire: O Amour
qui es cause de me faire decouurir le ducil
que ie souffre pour celuy qui maintient ma
vie en tourment, & apres qu'elle se fut mi-
se sus piez, iettant les yeux contre le souue-
rain repos, dist: O excellent & puissant sei-
gneur, puis que par toy i'ay esté conduite
en ce lieu, fais moy iouir du contentement

qu'on fait ceux qui autresfois ont comparu deuant ton excellence, & donné fin à la peine qu'as ordonné à Cupidon, à la requeste de monseigneur: T'assurant que ie luy pardonne, & promets que le Prince fera le semblable: Lequel pâmé, s'eucilla en sursaut, montrant en son visage la douleur qui estoit logee au profond de son cœur: Et voulant parler à l'encontre d'Amour, la Dame luy feit entendre ce qu'elle auoit promis en son nom. Au moyen dequoy le parfait Amant n'entreprint de passer plus outre: ains voulant captiuier le cœur de sa dame, se print à luy dire: Ma desse, ie pardonne à votre faueur à Cupidon: Et supplie au souuerain Repos, le vouloir remettre en la mesme puissance qu'il souloit estre. Repos voulant complaire à ce ieune prince, apointa tout incontinēt sa requeste, souz condition que l'infante ne feroit refus de luy octroyer vn don: à quoy elle s'accorda. Et tandis les instrumens commencerēt à sonner: Et durant leur armonie fut apperceu en vn coin de la salle, vn char triomphant, ceint & environné de fleurs, deuant lequel marchoient maintes Dames & Damoiselles, toutes attaintes sur le coté fenestre par saiettes dorees, & dans le chariot gisoient

Cheualiers bleſſez en la meſme façon. Repos voyant le char arretté au deuant de ſon Troſne avec voix haute, ſe print à dire : Ie te commãde Cupidon leuer & ſortir promptement, pour eſtre recompensé du bien qu'as fait à ces deux amans à ma requeſte. A la voix de Repos, Cupidon ſe leua promptement, & acôpagné de Plaiſir indicible, vint dans vn chariot portant l'arc doré. Et la riche trouſſe, dans laquelle eſtoient deux ſaiettes, fort propres. Quand ce puiſſant Dieu des Amans ſe fut rendu ioignant le ſiege de Repos, toutes les Dames & Cheualiers, ſe mirent en leur deuoir les ſaluer, avec reuerence fort grande: Mais ſans faire ſemblant aucun de l'honneur qu'on luy preſentoit, commença à montrer ſon arc furieux: puis auoir poſé vne de ſes fleches dorees ſur la corde, decocha impetueuſement contre la belle Infante: Laquelle ne fut eſté atteinte, que le parfait Amant Prince fut traitté en la meſme façon: Si qu'ils furent tellement embraſez, qu'auoir prins en la main l'vn l'autre, s'allerent mettre a genoux aux piez de Repos, ſupplians (veu qu'il les auoit aſſemblez en ce lieu) vouloir auoir pitié de leur langueur, & trouver moyen que leurs cœurs vinſſent à iouir

du plaisir, par eux si longuement souhaité. Repos montrant semblant de ioye, fist responce, que son plaisir estoit satisfaire à leur volonté. Et iettant l'œil sur l'infante, luy pria s'aquitter du don accordé. Apres que ceste vertueuse Princesse l'eut asseuré d'obeir à son ordonnance, Repos luy commanda accepter pour mary le Prince d'Æthiopie. Puis ne tarda de les espouser avec grande solemnité. Car les instrumens commencerēt à sonner dans ceste salle si hautement, que ceux qui parloient en ce lieu ne se pouuoient aucunement entendre. Apres que la ceremonie eut esté acheuee, la grãd Sage saisit par les mains les deux parfaits Amans, & acompagnee de ses damoiselles sortirent de la salle, laquelle disparut incōtinent, sans faire grand bruit à l'entour: Car c'estoit le lieu, ou la sage Magicienne tenoit ses liures. Apres que ceste noble compagnie fut sortie, les damoiselles firēt dresser tables, & couvrir pour soupper. En la salle du Dieu Bachus fut le seruice continué avec grande magnificence, & aussi tost qu'on les eut desseruis, la Sage fit faire vn lit de fleurs, ou les deux Amans à la lumiere de deux torches donnerēt la carriere aux travaux soufferts, & cueillirent la iouiss.

sance par eux si long temps desirée. Sur le point du iour, Actelasia ne faillit les venir trouuer dans le lit, ou elle commença à leur dire. Vous auez desia veu, Princes tresexcellens, ce qui vous est succédé, & encore q par mon sçauoir, auez esté assemblez en cette place, ie vous prie ne vous asseurer pẽser iouir longuement du plaisir ou estes à present. Car quand la blanche colombe aura perdu sa force, le grand Phœnix cõmencera à se nourrir & iustanter de sa cendre, iusques à ce qu'il se soit tourné rendre en la compagnie de la blãche colombe, laquelle le sera attendãt. Ie vous declare que ce que ie vous pronostique maintenãt auindra: Parquoy connoissant qu'il nous est impossible tousiours demeurer en vn mesme estat & que voz Royaumes sont possédez par estrangers, ie suis en volonté (pour obuier q votre vie ne soit acompagnée de batailles, diuorces & querelles, vous cõduire au chateau de Plair, ou la belle princesse Infante a demeuré enchantee si longuement, acompagnée quelque tẽps du Pince d'Albanie, à qui ie fay entendre qu'il est mon parent, fils d'une belle Damoiselle & du Roy d'Æthiopie, pour l'honneur duquel ie fay nourry le plus honorablemẽt qu'il m'a esté pos-

sible. Et ay fondé amitié si grande en luy, que i'en veux auoir sollicitude, aussi grande comme de mon fils. Quand la Sage eut donné fin à son langage, les deux Amans desirans faire honneur l'un à l'autre, se tindrent quelque espace de temps sans faire aucune réponce à la Sage: Mais à la fin, l'Amoureux loyal se print à Dire: Ma Dame, l'honneur que i'ay receu par votre moyen, ne se peut celer: car vous estes cause que i'ay en mon pouuoir ma Dame, qui estoit le seul bien ou mon cœur aspiroit: & suis tres-aïse ettre sorty du Roy d'Æthiopie, pour n'ettre iugé indigne seruiteur de ma Dame: au vouloir de laquelle (quant aux Royaumes qui nous apartiennent) ie me veux totalement conformer, L'infante respondit(veu que leurs Royaumes etoyēt tombez en mains'etranges) qu'elle deliberoit viure en la compagnie de son seigneur au chateau de Plaisir, ou leurs cœurs auoyent eté premierement naurez, par le grād Dieu Cupidon. La Sage Actelasia trouuāt bon son auis, feit donner ordre que aucune chose ne leur manquast, qui feut commode & necessaire à leur voyage. Et ce pendant que la compagnie disnoit, elle

fit equiper fort richement douze haque-
nees : la plus belle desquelles fut reseruee,
pour la gracieuse infante. Apres que le par-
fait amant eut fait harnacher vn genet de
Espagne pour luy , tous ensemble, sorti-
rent en campagne : ou luy print volonte
donner carriere à son detrier. Le maniant
avec tant bonne grace , qu'un chacun pre-
noit plaisir de le voir. Le Prince n'eut pas
plus tost arrete son detrier, qu'il s'ala ren-
dre ioignant sa Dame, sans l'abandonner,
iufques à ce qu'ilz se furent renduz sur le
bord de la Mer: ou deux nauires les atten-
doient, couuertes de fleurs, dans lesquelles
s'embarquerent, avec grand bruit d'instru-
mens, & cōmencerent à faire voile, prenāt
la cote plus droite pour se rendre au cha-
teau de plaisir. Mais ilz n'eurent longue-
ment nauigé, q̄ les vens gouuernez par la
sage Actelasia, commencerēt à les tormen-
ter: en sorte que les deux amans, tenans
leurs corps perdu, commēcerent à prier
Dieu vouloir auoir leurs ames en recom-
mandation. La crainte n'estoit si facheuse
au Cheualier qu'a l'infante qu'elle estoit
entre les bras de son amy, sans aucun senti-
ment. Or ainsi que la tormente les rendoit
perturbez, ilz apperceurent aprocher vne

grosse nef: laquelle se print à canonner cōtre leurs Nauires. Ce qu'aperceuant les damoiselles de la sage, qui estoient en vn vaisseau à part, ne tarderent à singler, & s'estre mises deuant la Nef ou estoient les deux Amans, commencerent à receuoir les bouletz, & en vn instant saillirent armées dans vn Esquif, ataché à la grosse Nef: puis commencerent à charger furieusement vingt cheualiers que ceux de la nef y auoient fait descendre. L'excellent cheualier, fut reduit en admiration, aperceuant tant brauement combattre ses Damoiselles contre les cheualiers, & regardant à l'entour de soy, ne aperçut la sage: Ains trouua au lieu d'elle vn fort bel harnois, duq̃l ne fut paresseux s'armer, & auoir consolé sa Dame, s'allaietter au lieu ou les cheualiers cōbatoient, les chargeans si rudement qu'il les forçarent rentrer dans la Nef ou il les suiuit: mais ainsi qu'il vouloit passer outre vn grand cheualier armé, d'vnes armes Indienes, semées, de petis Pans d'argent, luy donna vne atainte si grande qu'il lui feit mettre les genoux en terre: sur laquelle il ne séjourna longuement. Ains auoir repris son escu qui estoit tombé, se ioignit au grand cheualier, & combatit fort longuement

avec luy, sans pouuoir empirer ses armes.
Et voyant que les fiennes estoient teintes
du sang des playes que le grand Cheualier
luy auoit faittes: embrasé d'ire, saisit son e-
pée avec les deux mains, pour en donner
au cheualier: lequel voyant venir le coup,
ota son armet: Au moyen dequoy le Che-
ualier s'arretta, pour autant que c'estoit la
Sage qui pour faire connoitre la proësse de
celuy qu'elle auoit nourry à sa Dame, s'e-
toit deguisée, & les armes au poing, auoit
brusquemēt assailly le Prince d'Æthiopie.
Lequel ayant parfaite connoissance de la
Magicienne, craignant l'auoir irrité, se iet-
ta à ses piez, luy disant: Je vous supplie, ma
Dame, vouloir cesset à nous redre frayeur.
J'ay voulu experimenter (repondit la sage)
votre valeur, puis l'auoir saisi par la main,
allèrent trouuer l'infante, qui aperceuant
le harnois de son amy, couuert de sang, tō-
bapamée entre ses bras, le cheualier reçeut
aucunement passion tant grande, pour sa
mieux aimée en peine qu'il ne tarda à luy
tenir compagnie. Ce que voyant, la Sage
commanda à ses damoiselles les porter dās
la nef: leur donnant vne liqueur, pour iet-
ter sur leurs faces, ayant telle vertu q̄ prom-
ptement les deux amans, commencerent

à se resentir & connoistre. Et tandis la Sage s'approcha du bord de la nef, lisant vn petit liure, & tenāt allumee vne bougie de cire rouge: laquelle n'eut plus tost ietté en vn des vaisseaux ou les Cheualiers armez estoient venuz, que luy les autres commencerent à bruler. Et apres qu'ils eurent esté consummez, vn tonnerre fu tentendu tantepouantable, que les deux Amans tressaillās de frayeur, s'eueillerent, & se trouuerēt ioingnant le port du chateau de Plaisir, accompagnz de la Sage & de ses Damoiselles, avec lesquelles prindrent terre, & s'acheminerent au chateau. A l'entree duquel trouuerent douze escaliers d'albastre tant blācs qu'ils rendoient esblouiz ceux qui s'arrestoient longuement pour les regarder. Les portes estoiet decorees de maintes figures antiques, & entre le chapiteau & frise d'icelles paroissoit la vie & histoire de ces deux Amans, qui furent ebahis quād ils aperceurent la court: car ils virent qu'elle estoit enuironnee de deux cens piliers de laspe, merueilleusement beaux. Et au milieu d'icelle estoit posee vne fontaine; l'eau de laquelle sortoit par douze canals, loignāt la fontaine quantité d'oiseaux branchez sus deux Cypres faisoient deuoir de iargonner, en

forte

forte que leur musique estoit agreable au possible aux deux Amans: lesquels prenans plaisir à contempler chose tant rare & singuliere, aperceurēt sortir en fort riche equipage: L'ecuyer Gariage qui se mit à genoux pour baiser les mains des deux loyaux Amans. Dequoy ils receurent contentement fort grand, acompagnez duquel entrerent au Palais, ou voyans les tables ordonnees & couuertes, s'assirēt. Et apres leur dessert, entrerent dix Damoiselles, d'entre lesquelles, quatre qui portoient instrumens armonieux, se prindrent à sonner: & les six à baler, si propremēt & avec telle grace que les deux Amans pleins de loyauté ne se pouvoient assez contēter de les regarder. Vous auertissant qu'ils se maintindrent en cette reiouissance iusqu'au souper: Apres lequel les mesmes Damoiselles feirent retour au bal. Et quand la sage connut que l'heure pour s'aller coucher aprochoit, prenant les deux parfaits Amans par la main, les accompagna en leur chābre, ou ses deux sans per en loyauté passerent la nuit. Et apres que le clair Phebus eut atthelē son char, & mōtē sur ses indomptez cheuaux, le lendemain au matin pour dōner aux humains la commoditē de voir sa face. La sage Actelasia

Q

entra en leur chābre : & les trouuans prests à sortir, commença à les embrasser fort humblement, leur declarant que son vouloir estoit de se retirer en son chateau (qui estoit sur le mont Tarsin) chose certainemēt qui leur fut bien peu agreable: mais pour la crainte de la rendre offensée, n'oserent faire aucun semblāt: ains la prierent humblement les venir visiter quelquefois, & enchāter leur chateau, en sorte que personne ne eust puissance d'y entrer pour les offencer. A quoy la Sage ne fait refus, & le tourna en la mesme force qu'auoit fait le pere de la princesse alors qu'il la rendit dedās, craignant que le Prince fils du Roy d'Albanie (à qui elle portoit amitié) n'entreprint sans aucun respect d'ebranler le pudique & chaste vouloir de la Princesse sa fille. Apres que la Sage Acthelasia (dame du mont Tarsin) eut satisfait au vouloir de ces deux Princes amoureux, elle pria Gariage se mettre en equipage pour l'acōpagner, ce qu'il ne voulut acorder sans le congé de son Seigneur & de sa Dame: lesquels luy commanderent s'en aller avec sa Dame Actelasia: laquelle fit monter Gariage sur le cheual du Prince, & auoit enchanté toutes ces Damoiselles, afin qu'elles demeurassent en ce lieu,

pour seruir l'infante: Tira hors du sain vne petite table d'arain, sur laquelle mit en écrit, *Au temps que les deux Cygnes viendront à mourir, leur nid sera consumé par la Sage Actelasia, sans iamais plus tourner paroistre.* Apres que ces lettres ecrites en langue Tuscanne, eurent esté acheuees, elle posa ce petit tableau au plus haut de la Tour, afin qu'on eust la commodité de les voir. Puis tourna accoler le Prince & l'infante: à leur veüe mōta en Pair & disparut en sorte qu'onques puis ne fut veüe par les deux Amans, qui se trouuans seuls (comme tousiours auoient souhaitté) demurerent au plaisir, ou la sage) preuoiait que leur vie ne seroit longue) les auoit voulu laisser. Sur le point que Fortune inconstante auoit logé ces deux Amans au plus haut de sa roë, les trois Deesses infernales, les cœurs desquelles excède le vent en vitesse, commencerent à se facher. Et receuās ennuy de filer, conclurent couper le fil, par lequel la vie étoit gardee à la sans per en beauté l'infante. Sur le chef de laquelle fut aperceüe vn iour qu'elle se reiquiſsoit avec son amy dans vn verger, vne Aigle noire, criant fort hautement, dequoy la Princesse fut reduite en grande frayeur. Ce qui ne fut beaucoup agreable au Prince son amy: le-

quel faist vn arc Turquois, & tira vne fleche contre l'Aigle, qui ne laissa à continuer son cry douloureux, dōnant indice de grande passion: Au moyē dequoy il print sa Dame entre ses bras, & avec elle sortit du verger: Puis l'auoir rendue au chateau tāt fort afoiblie, qu'elle n'auoit aucune puissance. L'Aigle, s'en alla laissant ces deux Amans en grande tristesse: laquelle leur fait compagnie toute la iournee, sur la fin de laquelle la gracieuse infante, ne se trouuant en la disposition qu'elle auoit acoustumē, se fist mettre dans son lit, ou elle commença à se plaindre en ceste façō: O peruerse Fortune, ie m'etonne voyant executer ta furie & malice contre ceux qu'as fauorisē quelq̄ tēps. Et mesmemēt les voyans reduits en plaisir & contentemēt: vsant d'vn tel langage, arrosoit sa plaisante face de larmes. Et regardant son parfait amy qui avec œil de pitié la cōtemploit, se print à l'appeller, puis luy faissant son gracieux visage avec ses blanches & delicates mains, dist: Ha Seigneur & amy, i'ay grand regret vous laisser en ce lieu solitaire, ou ma langue comence à perdre sa force, & mes cinq sens à se troubler, à cause de la passion que mon cœur endure, pensant à la separation qui sera faite de

nous deux. Le prince & elle se tindrēt acolez
l'espace de deux grandes heures, non sans
verser quātité de larmes, qui ne peurēt gar-
der l'infante, voyant le Prince trister de iet-
ter soupirs & sanglots: apres lesquels incre-
pant la mort, vīa d'vn tel propos. O cruelle
Atropos pleine de trahison, i'aperçoy bien
& connoy seuremēt, que tu me veux priuer
de tout le repos, plaisir, contentement & cō-
solation qui me souloīēt acompagner. Ha
Amour si tous ceux qui te suivent auoient
totalement connoissance de toy, ie croy q̄
ils mettroient peine ne s'assuiettir à tes
loix, si rigoreuses & differentes au promes-
ses que tu es en coutume presenter au com-
mencement à ceux qui te font hōmage, cō-
me à leur seigneur souuerain. O qu'à bon
droit lon peut dire veritablement q̄ ie n'ay
sans, loy, ne diligēce pour fuyr ceste tienne
sentence pronōcee, lors que les miserables
mortels se viennēt renger & assuiettir souz
ta puissance. Ce dit, tourna rentrer en sa
cholere, & continuant son exclamation
contre la mort, luy dit: O cruelle traitresse,
redoutee & crainte de tous les humains, ie
aperçoy bien que personne viuante ne peut
fuyr ton ordonnance & rigoreuse loy: souz
laquelle toute creature est cōtraite de mou

rir vne fois: Dequoy ie n'ay regret fors que
 en mourāt ie pers ma gloire & mon plaisir:
 & le repos de mon seigneur & fauorit amy
 viennent à mourir: O miroër de mes relui-
 sans yeux, ie crains plus votre peine & tra-
 uail, que ie ne fay ma prōpte fin: laquelle ie
 sens aprocher, sans receuoir autre cōsola-
 tion, fors penser au dit du Sage, disant que
 la mort nous est necessaire, pour raison de-
 quoy il la me faut souffrir avec constāce &
 fermeté. Or voyāt qu'il m'est impossible e-
 uiter le coup de son dard rigoureux & mor-
 tel, le vous prie mon Seigneur & amy estre
 constāt & vous consoler, car encore q̄ mon
 corps meure, mon ame sera touiours enue-
 loppée de votre amitié: comme imprimée &
 grauee en votre cœur. Acheuē qu'elle eut
 son propos, cōmença à perdre cōnoissance,
 ce que voyāt son parfait amy, il ne différa
 la mettre entre ses bras, & aprochāt sa face
 de la siēne, dist. O heureuse fin par laquelle
 toute perfectiō de beauté absentera le mō-
 de, & me laissera sans aucun cōfort & apuy.
 O souuerains Dieux ! pourquoy vous etes
 vous bādez contre moy pour me faire sou-
 frir? Helas, ma Dame, parlez à moy, auant
 qu'abādonner ce val plain de tristesse & a-
 mertume. Tournez vers moy voz resplādis-
 sans yeux: & parlez à celuy, le cœur duquel

se souloit mirer en votre beauté. Ce dit, tō-
ba pâmé sur le lit de sa dame: Puis s'etre re-
senti, & reconneu du tout, aperceut qu'en
pleurant l'infante le regardoit, & luy disoit
avec voix basse & foible: Je vous prie mon
seigneur & amy, vser de magnanimité acou-
tume, sans vous consumer en tristesse. Car
il vous conuient montrer icy votre force: &
pource que l'esprit abandonnera mon corps
dans deux heures, il vous plaira auoir sou-
uenance de moy, qui vous donne charge fai-
re mettre mō corps en lieu ou il puisse sen-
tir aucun repos. Ce q̄ ne deuez refuser, veu
qu'auiez receu plaisir & contentement avec
luy en ce val de misere. O souuerain Iupi-
ter, ô Apolidon, ô Iactuā, venez tous trois
en ma compagnie, & laissez consolé aucu-
nement votre seruant. Finissant son orai-
son, tōba entre les bras de son mieux aimé.
Et ioignant sa bouche à la sienne, iettāt vn
grād soupir, rēdit l'esprit, & le corps demeu-
ra sur les bras du peu fortuné cheualier, qui
la voyāt totalement etainte, commença à
faire tōber quātité de larmes sur la pâle fa-
ce de sa belle dame. Regrettāt laquelle, cō-
mença dire: O Amour, i'ay fort grāde oca-
sion de me plaindre de toy, qui sans auoir
respect à ma fidelité, m'as oté ce q̄ i'aimoy

le plus en ceste vie miserable. Ha! ha! ma Dame! vous aurez raison de former complainte à l'encontre de moy, voyant q̄ ie tarde par trop de vous suivre: ie vous prie, ma Dame & parfaite amie, me vouloir pardonner, & croire que biē tost i'iray voir vostre gloire excellente. Et afin qu'aioustiez foy à ce que i'ay en pensee, vous supplie vouloir attendre, que le sacrifice q̄ ie veux presenter de votre corps à la deesse Venus soit acōply. Et puis apres i'acompliray promptemēt ce que le deuoir de notre grāde & parfaite amitié me cōmande vser enueis vous. Apres que ce loyal & vertueux Amant eut donné fin à sa cōplainte, cōme hōme éloigné de toute gloire, mit le corps de sa Dame sur le cheuet du lit, & se couurit avec un drap d'or: puis s'achemina au verger: dans lequel il auoit aperceu l'Aigle, ou il trouua grand nōbre d'oiseaux, qui avec leurs becs rompoiēt toutes les fleurs des arbres, & les faisoient tomber en terre: chose certainement qui le rendit aucunemēt consolé. Et pronostiquant que son dessein pourroit estre acōply, s'amusa quelq̄ tēps à cueillir les fleurs. Puis les auoir assemblees souz les arbres, aperçeut q̄ les oyseaux les prindrēt, & les emporterēt par la porte du verger: dans lequel se tourna montrer à luy l'Aigle qui

auoit annoncé la mort de sa dame, pësant
en laquelle dist: O maudite messagere qui
m'ha predit ma future ruine: Me serois tu
tant fauorable de m'apporter nouuelles que
mon esprit, abandonnant ce corps, peust al-
ler trouuer celle, säs laquelle, ie ne puis au-
cunement viure en repos? Continuant son
exclamatiõ, aperçeut q̃ le royal oyseau fõ-
dit assez pres de luy, & säs faire sejour, tour-
na möter en Pair, criät fort hautemët, signi-
fiant la tristesse: laq̃lle acõpaignoit ce peu
fortuné Amät, qui print volõte s'aprocher
du lieu, ou l'Aigle s'estoit laissë fondre. Et
estre rëdu decourrit vne gräd' flambe de
feu, laq̃lle il print à cause qu'elle estoit posë
däs vn vase: Puis acõpagné de ioye indici-
ble, sortit du verger & print son chemin en
la chäbre de sa dame, parmi laq̃lle aperçeut
les fleurs q̃ les oyseaux auoiët abatus: de-
quoy il reçeut merueilleusement gräd plai-
sir. Et pësant que son repos seroit plus grät
apres qu'il auroit fait le sacrifice: print le
corps de sa dame entre ses bras, puis l'auoir
ietté au milieu des roses & fleurs on entë-
dit parmy le Palais, plaintes fort grandes:
lesquelles furent continuées assez longue-
mõt. Mais pour autät q̃ l'infortuné amou-
reux n'aperçeut personne, il mit le vase em-
brasë au milieu des fleurs: leq̃l auoit telle

propriété q̃ les flâmes cōmencerēt à sortir,
 aussi hautes comme si elles eussent procedé
 d'un gros monceau de bois biē sec, & eurent
 telle force qu'en biē peu de tēps le corps de
 la Princesse fut totalemēt cōsommé & re-
 duit en cendre: Laquelle fut cueillie par le
 Prince & mise dās vn grād coffre d'or. Fai-
 sant promesse ne s'alimēter & nourrir d'au-
 tre chose iusques à la mort. Attendant la-
 quelle, il se maintiendrait, donnant repos
 à son cœur affligé, avec la precieuse relique
 qui estoit demeurée du corps de sa Dame.
 Quād l'heure qu'il deuoit manger eut son-
 né: on fit courir pour luy, tout ainsi qu'on
 auoit acoutumé: mais il ne voulut toucher
 aucune chose: ains ouurit sō coffre, & avec
 vne cueilliere de fin diamāt, prit de la pou-
 dre, faite des cēdre du corps de l'infante sa
 Dame: & auant q̃ la mettre en sa bouche,
 se print à dire. O reliquaire ou gist tout mō
 biē & felicité, dōne moy licēce prédre sub-
 stance tant precieuse, à fin de pouuoir durer
 aucun tēps, & porter plus aisēmēt la passiō
 grande, qui me fait cōpagnie: Ce disant, le
 parfait Amant mit les genoux en terre au
 deuāt du coffre, & soupirāt, mit en sa bou-
 che sa p̃cieuse poudre: Puis ferma le coffre,
 & faisāt desseruir veid entrer six Damoisel-
 les, acoutrees de noir: Lesquelles portant

Harpes en leurs mains, s'approcherent du
royal Amant, qui estoit assis sur le lit de sa
dame à Pétour duquel, cōmencerent à chā-
ter & sonner, rendans armonie si fort grā-
de, qu'elles endormirent l'Amoureux affli-
gé. Et ne cesserent de le maintenir en cest
estat, iusques à ce qu'on tourna dresser les
tables pour le faire soupper. Mais quand il
vint à tourner ouurir le coffre doré, iettās
sanglotz, & faisant sortir de son estomach
sopirs abondāment, se print à dire: Le voy
approcher la fin de mō bien, sans esloigner
ma ioye: & aperçoy dōner fin à ma gloire.
O souueraine Dame, la force me defaut à
q' i'aille iouir du lieu excellēt, ou à pre-
ndre faictes residence. Ainsi que ce foible A-
moureux prenoit la poudre acoutumé, les
Damoiselles tournerent entrer sur la mes-
me heure qu'elles estoient en coutume de
venir tous les iours. Puis cōmencerent vne
chanson, tant fort piteuse, q' le Prince de-
meura sans aucun sentimēt, iusques à l'au-
ant laq'lle fit demontrance d'un si triste pre-
sage qu'un chacun eust cogneu ce qu'il de-
uoit succeder ceste iournée. Quand l'heure
qu'on deuoit faire māger le Prince Æthio-
pien, fut venuë. Les Damoiselles cesserēt à
sonner de leurs harpes: Au moyen dequoy
le parfait Amoureux reuint à soy, tant foi-

ble qu'a peine pouuoit-il parler. Et regardant le tresor, ou tout son biē estoit enfermé: aperçeuant le peu de poudre qui demerroit, reçeut aussi grande passion & tristesse q̄ fit le Roy Priam, quād il aperçeut la cité de Troye embrasée, & fut reduit en telle affliction, qu'il se laissa tōber du haut de son Tādis q̄ la terre soutenoit son corps, tourmēté, tōnoires & eclairs, commencerent à se faire entēdre: faisant si grand bruit, que ce bō cheualier cōmēça d'ouurir ses yeux, & perturbé à cause du furieux assaut de la mort: ayant les leures vertes, & la face blême, cōmença à soupirer, & en larmoyant se print à dire: O biē heureux & fortuné, puis que tu vois approcher le tēps qu'il te sera permis iouir du plaisir, ou à present est reduitte ta Dame: Si est ce q̄ ie ne cesseray jamais à me plaindre cōtre le deloyal amour & croiray fermemēt ce q̄ le renōmé Macias pronōça vn peu deuant sa mort, disant que Cupidon luy auoit mal recompensé le tēps qu'il auoit employé à le seruir si lōguemēt, & en reçeut facherie tant grande qu'il en mourut: Cōme moy qui me voyāt priué de ma Dame, à la persuation du trōpeur & deloyal Amour, enuieux de ma gloire & felicité: Dy & assure qu'eusse esté heureux, n'auoir iamais aimé ne eu cōnoissance des

poires & afflictions qu'amour fait sentir à
ceux qui volontairement prennent plaisir
à se rēdre entre les bras de volupté, laq̃lle
na par trop suui accōpagné. Ha, ha, par-
Amâr! qui te fait ainsi oublier de par-
faucement contre ta Dame, disant t'a-
oir esté grandement profitable, si par cas
ortuit tu ne luy eusses onques porté bon-
voloir: Pardonne moy mō souuerain biē:
la forte passiō ou ie suis reduit pour me
oir de vo' esloigné, ha esté cause me faire
ber en si grand oubly: Mais desirāt (ma
ame) vous faire connoître que n'ay autre
qu'a regretter la perte q̃ i'ay faite de
votre beauté, & que i'aspire m'aprocher de
vous, pour auoir iouissance de la gloire &
licité, ou etes reduite, ie veux acheuer le
este de voz precieuses reliques, & par mes-
me moyē dōner fin à ma vie. Ce dit, print
oute la poudre qui estoit demeuré dans le
ofre. Et ainsi qu'il la pouffoit dans sō go-
ter, rendit l'esprit, soupirant tant fort hau-
ement qu'un cœur de pierre eust esté emeu
de pitié. Si par cas fortuit il se fust rencon-
tré en ce lieu: ou firent entrée fort piōpte-
& ment par les fenestres plusieurs noirs oy-
seaux, qui faisans grand dueil, & portās en
leurs becs, fioles embrasées, les laisserent
ber en la sale, & parmy le Chateau: Puis

fortirent par le Donjon, crians fort haurement, & declarans la pitoyable fin, à laq̃lle le plus loyal des amoureux, auoit esté conduit par les trois seurs fatales. Et apres q̃ l'ame eut abandonné ce mōde miserable, le corps de ce parfait Amāt fut cōsommé, en sorte qu'il ne parut autre chose en ce lieu, fors q̃ vn Perrō d'albastre, decoré de maintes couleurs fort plaisantes à voir. Et à Perrō on aperceuoit, cōtre Amour maintes lettres, qui recitoiēt le peu d'estime qu'on doit faire de ceux qui suiuent les fauces brisées de ce petit auengle Cupidon. Soubs le chapiteau du Perrō d'albastre, fut aperceue vne table de cuiure, sur laq̃lle estoient graues aucunes lettres, latines, qui disoient. *Icy gist le sans per et fortuné amant, Prince d'Ethiopie: lequel auant sa mort prononça les vers cy dessouz escritz, ainsi que que Macias les à chantez.*

*Le sens vaincu est de son doux amer
Mais il ne plaist tousiours de mesme sorte,
S'ainsi qu'à moy, à vous vn mal aporte,
Fuyez Amants à cet Amour aimer.*

*Fuyez peril ou tristesse est posée
Prenez plaisir, ennuy abandonnez,
Vōtre seruice à vn autre adonnez
Bref hors d'Amour mettez votre pensée:
Car s'il rendoit iustement compassee
Sa courte ioye, à son cruel tourment.*

Qui ne pourroit se plaindre aucun Amant,
Nul (non aimé) n'auroit l'ame offensée.

Pres q̃ ce nouveau spectacle se fut mon-
tré six Damoiselles douées de beauté
régulière, ne tarderēt à se venir rendre au
Perron : Et ayās leurs blons cheveux
par & etanduz sur leurs epaules, cōmen-
cent à chanter tant fort doucement que
personne humaine eust été pūoquée
faire dueil, entēdant leur Musique: laq̃lle
posoit la sentēce des vers dans lesquelz
toient recitees les peines des deux Amāts
les propheties de la gran' sage Actelasia.
La principale des six damoiselles, qui exce-
dait les autres en beauté, monta sur vn de-
gré qui estoit ioignant le Perron, puis com-
mēça à crier fort hautement : & à sa voix
trouuerent maintes personnes, ausquelles
elle cōmēça à dire: Vous avez aperceu (par-
tirez Amants) la fin de ceux q̃ vous avez en
grande estime, pour auoir eu la iouissance
de leur amitié, laissant à part, laq̃lle ie vous
declare estre icy enuoyée, par celuy qui à
pouuoir vous cōmander, afin de vous amō-
rter qu'à la faueur de ces deux Amans,
vous priez dieu vouloir auoir pitié de leurs
ames, afin qu'elles puissent auoir la iouissā-
ce du souverain Ciel, leq̃l leur estoit apre-
senté en recōpense de leur loyauté. Vous vou

sans redre cōformes à laq̃lle, aimez ferme-
 ment & tenez foy & loyauté, afin qu'apres
 le depart de ce ce mōde, vous puissiez iouir
 de la gloire qui vous est apprettée au troi-
 sieme ou sied le puissant Cupidō, mō seigneur,
 à qui ie vous recōmande, afin qu'il aye pi-
 rié de vous autres & de moy, qui par luy ay
 esté attainte & blessée outre mesure. Ce dit,
 les autres cinq damoiselles cōmencerent à
 sonner de leurs instrumens, & au chant de
 leur Musique, les personnes qui estoient as-
 semblees à Pentour du Perron, tōberent en
 terre sans aucū sentimēt. Et quād la sixies-
 me Damoiselle les eut appellees par trois
 fois, leurs corps disparurent, en sorte q̃ de-
 puis ilz ne fūient veuz en ce lieu, ou les da-
 mes qui estoient demeurees donnerēt sepul-
 ture au corps affligé, & no^r laisserēt exēple
 afin de perdre volonté de suiure la vanité
 d'Amour, & nous etudier, & prendre peine
 à contēpler & pēser au tōrmēt qu'a souffert
 celuy, qui pour no^r oter de perpetuelle ser-
 uitude & captiuité, ha voulu etandre son
 corps sur l'arbre de la Croix. Le fardeau de
 laquelle il nous faut porter si no^r voulons
 paruenir au lieu de repos. La porte duquel
 sera ouuerte à ceux qui s'eloigneront de
 cette pestilence & voluptueuse amitié plei-
 ne de poison.



DIVERSES POESIES DE
 Claude Binet Beauuaisin, dediées à tres-
 excellent Seigneur René de Voier, Vi-
 conte de Paulmy & de la Roche Ianes
 Cheualier de l'ordre du Roy, & Gentil-
 homme ordinaire de sa chambre.

S O N E T.

*Le Ciel d'un vifte cours tourne & vire sans cesse
 Son cerne spacieux, & le luisant Soleil
 N'arreste en vn endroit la clarté de son œil:
 Et la lune encor moins salentit en paresse.*

*Neptune dans ses eaus vn long repos ne laisse
 Ains d'un flot & reslot agite meint escueil,
 Blanchit meint port d'escume, Et rend son dos pareil
 Aux grāds mōtz & tātost au vallon qui sabaisse.*

PAULMY (le nom duquel i'ose bien renommer
 Autant comme le ciel, le soleil, & la mer,
 Brauement eleué, reluisant, & sans rine.)

*Je ressemble à ces trois & prens en reposant
 Celabeur d'Apellon, dont ie vous say present.
 N'estant moins en loisir que lors faut que i'y vine.*

R

In tenui labor est, at tenuis non gloria, si quem
Numina leua sinunt, auditq; vocatus Apollo.

VIRGIL.

ODE TRIONFALE SVR
l'arriuée d'Elisabeth d'Autri-
che Royne de France.

France cesse de pleurer,
Cesse France de naurer
Ton pauvre cœur de complaints,
Au lieu de tant de sanglots
Ne parle que de repos
De dieux & de nopces saintes.
Car à toy la paix revient
Car en toy la paix retient
Son eternelle demeure,
Et la cruelle Enyon
Laisant la douce union
Par son depart nous assure.
Ton Roy sent dedans son cœur
Vn ie ne sçay quel bon-heur
Qu'amour doucement luy iette,
Amour le meilleur des dieux
Lie d'un nœus bien-heureux
L'oliuier à sa sagette.
On voit ia le puissant Rhin
Leuant son chef azurin
Pour saluer la deesse,
Et ceste belle Cypris
Dont Charles est tout épris
Des dieux la rare promesse.

Et la voyant qu'elle sort
 Et perd de venue son port
 De ton bon heur se lamente,
 Iette donc autant de fleurs
 Comme ses riuës de pleurs
 Ce fleuve emplit & augmente.

Et vous qui vos cœurs geinez
 Nymphes qui accompagnez
 Le dueil du Rhin vostre pere,
 Sur la greue de voz eaux,
 Follatrans en mille saus
 Chassez vos pleurs en arriere.

Elisabeth vostre sœur
 Princesse de vostre cœur
 Vous induit-elle à ce faire?
 Non, car son maintien ioyeux
 Et le ris de ses beaux yeüx
 Temoignent bien le contraire.

Sus donq son depart vers vous
 Ore se monstre plus dours
 Estant d'un CHARLES receue,
 Et toy France monstre toy
 Preste à l'honneur de ton roy
 En bien-heurant sa venue.

L'hiver s'en vaïse bien loing
 Auecq la glace qui poingt,
 Et la saison printanniere
 Accompaigne ceste fleur,

Qui par sa douce senteur
Chasse la discorde fiere.

Ainsi puisse tu printemps
N'estre borné par les ans,
Et en faire vne partie,
Mais connu seul, entre nous
Puisse-tu faire ton cours
Et l'hiver dans la scythie.

Toy Zephir vent doucelet
Allonge ton doux soufflet
Dans la Françoisse contrée,
Chasse les vens rigoureux
Dedans les antres plus creux
De la froide Hyperborée.

Ainsi en toute saison
Deliuré de la prison
De ton gardien *Æole*,
Puisse-tu Zephire doux
Baiser ta flore à tous couds
Voguant sur la rive molle.

Toy *phébus* plein de vigueur,
Perce auant ceste rigueur
De l'hiver, à ma priere,
Abaisant vn peu ton œil
Abaisant ton teint vermeil
De l'Olimpicque carriere.

Ainsi tes rayons diuers
Nete soient iamais couuers

DIVERSES

D'une eclipse obscurcissante,
 Ainsi l'une & l'autre part
 Suiette à ton sain regard
 Toujours te reuere Et chante.

A MONSIEVR GILBERT
 Ian de Bellenaue, Abbé
 du Val.

SONET.

D'un rien le plus souuèt d'un rien mō Bellenaue
 Nous faisons un discours, qui fait deuenir grand
 Ce peu que nous chantons, Et cōme l'heur nous prēd
 D'un rien le plus souuent surgit un œuure graue.

Au contraire il auient qu'une chose bien brane
 Nous arreste tout court, Et tant muetx nous rend
 Qu'il semble qu'Apollon qui le mestier aprend,
 Quand nous chätōns les grāds tiēt nostre muse esclauē.

Or sans aller plus loing or' que i'aye trouuē
 Toutes vertus en vous, cela i'ay eprouuē,
 Craignant de si grand' eau la trop naufragense ire:

Si espere-ie un iour sans crainte d'abismer
 De vostre lox puissant passer la large mer,
 Prenant de vostre nom une belle nauire.

A MONSIEVR ANNE DE
Brosses filz aîné de Monsei-
gneur de Poissy.

SONET.

Par deux diuers moiens l'homme icy s'eternise.
Et noble va passant en richesse Et/ grandeur
Le pauvre simple peuple, auquel une langueur
Fait que trainant tout bas son estat luy suffise.
L'un est l'antique race Et/ braue vaillantise,
Et l'autre un cher sçauoir, qui à grande vigueur
Soit qu'ilz soient ieins tous deux, soit qu'un prin-
ce vainqueur
Nous robe en un instant la richesse Et/ franchise.
Ainsi vous mariez (ô noble liaison,)
Comme le fit Achille Et/ le braue Iason
Vostre noblesse armée aux noblesses lettrées.
Bien-heureux donq celuy encor qu'il fut destruit,
Qui porte un autre bien auquel le sort ne nuit
Et qu'on peut sans garder aux estranges contrées.

R iij

DIVERSES
VOEV D'VN BERGER A LA
Deesse Venus.

*Venus qui prins origine
Sur le dos de la marine
Reçoy en gré ce mien don,
Reçoy ces deux colombelles
Et ces chastes tourterelles
Le deduit de Madelon.*

*Fay que ie passe ma vie
Auecq elle sans enuie,
Fay que nous puissions nous deux
Iouir de noz amourrettes,
Amourrettes tant doucettes,
Doucettes aux amoureux.*

AV SEIGNEVR DES MA-
sures Tournisien sur son *Æneide*.
SONET.

*Que ne laissois tu la mon gentil des Masures
He que ne laissois tu gesir au port Latin
La louenge d'*Ænée*, & le courroux mutin
De Imon qui pensoit brider ses aduentures?
Sans vouloir a ton dam dépitant ses iniures
L'enleuer hors de la, & pousser son destin
Iusques au lieu ou seine en son flot argentin
En deux egalles pars sillonne ses eaux pures,*

Car Iunon enuiant ton discours fortuné,
 Ne t'eust d'un long exil de France detourné,
 Terendant vagabond, comme elle feit Aenee.
 Combien, pour dire vray, face ce qu'ell pourra,
 Que le meilleur de toy iamais n'exilera,
 Lors qu'on oirra parler de Troye ruinee.

Q V A T R A I N
 A Ian.

C'est ta coutume, Ian, de ne priser le Poëte
 Sinon qu'apres sa mort, mais dea ie ne souhette
 Par toy, soit tost ou tard, grand' louange acquerir,
 Pourquoy? deuant ta mort il me faudroit mourir.

D E L' H E V R E T M A L H E V R
 du Royaume de Babylone.

Semyramis au courage de masle,
 A gouuerné le Royaume puissant
 (Son mari mort) de son petit enfant,
 Mais par apres un ord Sardanapale
 Mol quenoiller, d'un cœur tout feminin,
 En vit (horreur) la miserable fin.

Au Seigneur de Belle forest
 S O N E T.

Quand il me faut louer quelque chose petite,
 Comme un arbre, un oiseau, ou quelque belle fleur,

DIVERSES

*J'en vien aucunesfois assez à mon honneur,
Combien que grand honneur ma Muse ne merite:*

*Mais lors qu'un grand suiet ou matiere d'élite
Se presente à mes yeux, hélas! ie n'ay tel heur
De bien la louer, Et me faillant le cœur,
Ma plume tout à coup en bas se precipite.*

*Ainsi voulât montrer cōbien grande est la gloire
D'un grand Belle-forest, tous mes sens sont couars,
Sentans ceste grandeur, dont pleine est son histoire:*

*Et en laquelle autant que sont de vers fueillars
Dans quelque forest grande, autant cōme est notoire
Y sont de mots succez en tous endroits épars.*

VOEV D'VN MARINIER
ou pefcheur, au Dieu Neptune.

P*ere heritier du flot marin,
Ie te presente de fin lin
Ces rets, & ma robe mouillee:
Ie t'apen aussi ce tableau,
Temoignant que sans toy dans l'eau
Ma frefle vie fust allée.*

*Maintesfois aus coups de mes bras,
Geinant l'aviron par compas,
Ay sillonné la mer Egee,
Mais ore tout vieil & forclus
Tu vois bien que ie n'en puis plus,
Ma peine soit donc allégée.*

Seulement aux bors moins hantez,
 Dans les pans seurement plantez,
 J'arrestteray l'eau vagabonde,
 Afin que la sans me bouger
 J'obeisse au plumet leger
 Qui trahit ton peuple sous l'onde.
 Fay donc que le goulu poisson
 Dedans le trompeur hameçon
 Avec abondance se rende,
 Mon don ne monte qu'à bien peu,
 Mais aussi de toy, puissant Dieu,
 Petite chose ie demande.

CHANT FORESTIER, OV
 le chasseur. Au Scig. Amadis Iamin.

[A la fresche forest à son ombre m'appelle,
 Ia la lande écartee, & le ruisseau qui cele
 Son surgeon aux bergers, & meisme aus dieux cornus
 M'appelle à son iargon: Et or les monts chenus
 Fureter il me faut, & poursuiure la queste
 De quelque beau grand cerf à la rameuse teste.
 Toy mon docte Iamin que connoissent les bois
 Mieux que les prompts limiers ne font la chere vois
 De leur vierge maistresse, entre dedans la plaine
 Là les dains bocageux à la fuite soudaine
 Et le tondre cheurneil, qui à sauter est prompt,
 De rocher en rocher s'elengant d'un jeul bond.

Nous chasserons nous deux : Et puis si tu desires
 Y prendre le repos, seurement les Zephires
 T'enuoiront le sommeil couché sur un gazon,
 Ou bien souvent Phebus laisse en ceste saison
 Sa lyre & son carquois, son carquois ou sa lyre,
 Selon comme chanter ou que chasser desire.

La chaleur estoit grande, & tous les animaux
 S'estoient ia retirez à la frecheur des eaux,
 Tirans par les poulmons à longues halenees
 La freschette douceur compagne des vallees,
 Quand Perrot le chasseur, ains cet autre Apollon,
 Qui éclaire à la France, Et luy sert de guidon,
 Et des Nymphes Perrot le mignon & le chantre,
 Panthelant de grand chaud s'écoula dans un antre,
 Proche du bord sacré ou le Loir Vandomois
 De sa creuse ceinture accolle un prochain bois.

L'antre estoit tout couuert de la frisure douce
 Et du verd-iaunissant d'une tendrette mousse,
 Qu'on voit s'entrelasser en cent mille façons
 De la trace baueuse aux moites limaçons,
 Qui semble proprement servir d'une liasse,
 D'argent pur & luisant, ainsi qu'on l'entrelasse
 Aux voutes d'un palais, quand quel que roy puisât
 Fait lambrisser le tout de laurier verdissant.

Or parmy cet argent & la tapisserie
 Qui vergaie à l'entour cette grotte chérie
 Sur tous de ce chasseur, s'écouloient mollement
 Mille petits surgeons de larmettes d'argent,

Qui surpassent pourtant ceste grace argentine
Que laisse le lin: as ou, tardif, il chemine,
Ainsi comme le lait surmonte la blancheur
D'un tetin blanchissant, que l'espoux ravisseur
Favorisé d'Hymen, souz les loix de nature,
A coloré par tout de plus blanche teinture.
Perrot qui contemploit ces choses à loisir
Pour la chaleur extreme, humoit en grand plaisir
Ceste moite douceur, qui luy mit en memoire
Le feu duquel il brule, & la glace contraire
Qui gele le dedans de sa froide prison
(Seul seiour de son cœur) ignorant la raison.
Car ainsi qu'en brossant la buissonniere forte
Il s'echauffe au sanglier, son cœur en mesme sorte
Se pisme au feu d'amour, qu'il ne peut pas flechir,
S'il ne recourt au froid (qui le peut rafraichir).
De sa dure maitresse, ainsi comme cet antre
Luy remet la sueur qui couloit sur son ventre
A flots entresuins. Mais, las! ce malheureux
En vain fait ces discours dedans cet antre creux,
Car sa mignonne, hélas! l'heur de son esperance,
Luy rompt tous ses desseins par sa subite absence.
Et luy plus obstiné qu'il n'estoit parauant,
S'essaie d'amollir, le racontant au vent,
L'effort de sa misere, & rompant le silence,
Pousse ces griefs propos de telle vehemence.
Forests (dit-il) forests, qui sans voz rameaux vers
Courrans l'ombrage doux, tenez, aussi couuerts

Mille plaisirs nouveaux : & vous ombres doucettes
 Qui tant me soulagez, parmy les herbes moites
 De la prochaine nuit, & vous coulantes eaux,
 Et toy Aure mignarde amie des ruisseaux.

Contez moy ie vous pry' contez moy à l'ennuy
 Ou se peut retirer la cause de ma vie,
 Ma mignonne perdue, & en quelle autre part
 Exilee elle fait sa demeure à l'écart.

Helas ! depuis deux iours ne sçay quel malencontre
 L'a ravi de mes yeux, ainsi comme ie montre
 Ma force sur un cerf, qui à courir fort prompt,
 Trainant moy Et mes chiens tantost dessus un mont,
 Tantost au fond d'un val, si loing ne se fornoye
 Qu'il ne soit demeuré : mais las ! pour ceste proie
 Que tant heureusement deux iours ay poursuiuy,
 I'en ay perdu une autre, une par qui ie vy,
 Vne qui n'estoit pas quelque cerf au pié-viste
 (Car d'elle ie le suis) mais bien estoit mon giste.

C'est ma chaste maitresse, à laquelle i'auois
 Voüe tous les plaisirs de la chasse & des bois,
 C'est celle qui guidoit mes piez à la pourchasse
 Quand courant ie pensoy aux beautez de sa face

C'est celle qui apres que i'auoy tout le iour
 A la chasse ahané, me chassant à son tour.
 Le cœur, le sang, l'esprit, & la force de l'ame,
 Epandoit dessus moy un sucre, un miel, un basme,
 De baisers amoureux, & bien autant mignars
 Que ceux q' Venus dōne à son puissant Dieu mari,

Retournant tout bouillant des assants de la guerre,
Encor couuert de sang & de poudreuse terre.

Elle estoit ma Diane, Et son graue maintien
Et son chaste parler luy conuenoit fort bien,
Estant son Apollon, qui au son de la lyre
Et du cornet retors faisoit les forests bruire.

Bref c'estoit ma compagne, & qui le plus souuent
Laissoit flotter, courante, à l'aleine du vent
L'or de ses beaux cheveux, secondant la poursuite
Demes limiers hardis que le sanglier euite.

Ha que j'estois heureux par trois & quatre fois
Et plus heureux encor que les Dieux de ces bois,
Iouissant pleinement avec l'heur de sa grace
Du travail attraiant de la plaisante chasse,
Mais trois ou quatre fois suis ore malheureux
De perdre en la perdant l'usufruit de tous deux,
N'estoit l'esperoir que j'ay de la reuoir encore,
Quelque part qu'elle soit, deusse-je entre le More
La reconnoitre blanche, & parmy les desers
De la chaude Cyrene, apres mille baisers,
Mourir enveloppé dans les monceaux d'arene,
Deuveloppé pourtant de ma plus griesue peine,
Quand mourant deuant elle echaudé de ses pleurs
Le mourroy pour le moins frâc de plus grâs malheurs

Forests dites moy donc, de rechef ie vous prie,
Dites moy quel endroit recelle ma partie,
Et si onques en toy j'ay prins aucun plaisir,
Dy le moy mon doux Loir, qui marches à loisir

*Vous astres tout-voyans, Et vous hautes montaignes,
Et vous dittes le moy Nymphettes ses compagnes,
Qui tant de fois auez souz le serain nival
Ensemble folasté aux cadances d'un bal.*

*Mais non, mignone, nō, ie ne veux mettre en peine
Tant de choses pour vne, à toy seule i'ameine
Ma plainte & mon discours : m'amie dy moy donc
Ou tu fais ta demeure & un seiour si long,
Ne me laisse languir tout ainsi que la lampe
Qui meurt, si l'huile gras sa meche ne detrampe.
Sans toy vraiment ie meur, Et ce peut-on biē voir
A mes mornes esprits cassez de leur deuoir,
Mes yeux sont terrassez, Et mon visage palle
Me fait sembler au mort que sans sang on deualle
Dans le sepulchre noir: reuiens donc avec moy,
Et par ainsi bannis mon languissant emoy.
Reuiens encor un coup, Ou si quelque Satyre
Aux vilains piez fourchuz par force te retire
Dans le secret des bois, pour le moins ie te pry'
Fay le moy assauoir par un douloureux cry,
Et ie iure la foy que ie t'ay departie
Qu'il sentira par moy la peine de Marsye,
Luy depouillant la peau, & le laissant tout vis
Payé de son salaire Et de son cœur lascif,
Infame à tout iamais, & le moien de rire
Aus Nymphes de ces lieux qu'il tachoit á seduire,
Et de surplus encor, ainsi qu'Hercule fit
Ace Faune abusé d'un plus mignard habit*

Qu'il

Qu'il auoit echangé avec sa chaste Iôle,
leluy rompray les os de l'une & l'autre épaule.
Mais i'ay beau tracasser les landes & les bois,
I'en'oy courant en vain, ie n'oy rien de ta vois,
Ie voy donc bien, hélas, qu'ore tu n'as plus cure
De moy, ny de mon bien, par ton absence dure:
Tu ne veux plus aimer, mais, las! quelle rigueur
En moment si petit t'a gelé tout le cœur?
En ce val deux bergers vantent leurs deux amies,
Et sont seuls argumens de leurs deux chalemies,
Tous deux durant le chauld, au soir & au matin
Ne font rien que l'amour, l'un prise sa Catin,
Et l'autre sa Margot, Et la mesme campagne
Voyd leurs yeux au matin, que la rosée baigne:
Moy, soit qu'au poinct du iour le renaissant soleil
Darde ses traictz nouveaux, ou qu'épris de sommeil
Les cache au moite sein de Thetis azuree,
Et mesme qui plus est durant la nuit serree,
Iete cherche sans fin par les champs vagabond,
Criant de val en val, criant de mont en mont:
Cassandre si tu as quelque soing de ma vie,
Vien voir encor un coup mon ame assuiettie
Aus piés de ta beauté, Et ie te pry' vien voir
Celuy qui n'a manqué à faire son deuoir.
Lors coupât mō propos d'un sanglot plei de larmes
Ie laisse choir pasmé mes filets & mes armes,
Puis songeant au plaisir qu'à la chasse auons pris
Poursuiuant en ce poinct ie repren mes esprits:

DIVERSES

Ne veux tu plus venir espier les tanières
 Des renars cauteleux, & les biches legeres
 Debusquer de leur giste, aiant la trompe au poing,
 Et moy halant les chiens qui sont un peu plus loing
 Ne veux tu desormais affronter aux bocages
 Ou les loups affamez, ou les sangliers sauvages,
 Qu'autresfois ie t'ay veu brusquement assaillir
 De ton dard acéré, faisant le sang iaillir,
 Avec le sang la mort, sans en rien que ta peine
 Se trouuast d'un seul poinct imbecilement vaine.

S'il est ainsi le loup, le sanglier escumeux,
 L'once au poil moucheté, & les ours cauerneux,
 Seront d'oresnauant l'horreur de ceste plaine,
 Laisât pourrir mō dard, mō dard qui fut d'un chêne
 Rond & léger sur tous, que les pauvres bergers
 Regretteront cent fois preuoians les dangers.

S'il est ainsi c'est fait de l'exercice honneste
 Que i'ay tousiours chery de suivre mainte beste,
 Adieu mes chiens adieu, adieu vertes forests,
 Adieu mon dard poinctu, or adieu donc mes rets:
 Car pour qui desormais seroient toutes mes prises?
 Pour qui seroient les peaus des feres plus exquisés?
 Pour une autre: ha nenny, plus tost viurōt en paix
 Les dains avec les chiens, sans crainte des abban.
 Ces chênes eleuez à la verte courtine
 Plustost auront le chef ou ils ont la racine,
 Auant que dans mon cœur se puisse retirer
 Autre amour que le tien qui me fait sousspirer

Sans cesse iour & nuict, & d'autant que i'y pense,
Me fait sortir des gons de toute patience.

Hé tu sçauois si bien predire la saison
Qu'il faisoit bon quester. Le chasseur Orion
Estoit connu de toy: le sud & la venue
Des Hyades au ciel t'estoit si bien connue,
Et plus sçauante encor si tu connoissois bien
Les angoisses d'amour que pour toy ie soutien
Aux creux de mon cœur chaste. Or ce qui plus me fâ-
C'est lors que t'en allas estant à la pourchasse. (che
Iene te peu baiser & dire un long adieu.

Que ne t'ont denié les Nymphes de ce lieu,
Quand mesme ces rochers s'y firent bien entendre,
Aussi bien que mon Loir, disans, Adieu Cassandre,
Adieu Cassandre adieu, aussi pour n'auoir peu
Atoller ton beau sein, & ne m'estre repen
Tout mon soul de tes yeux, senlet icy ie crie,
Vien Cassandre reuien, reuien icy m'amie.
Vien voir les beaux lauriers, Et le myrthe tesmoingt
Que i'ay mon cœur au tien amoureuxment iomgt.
Vien voir les deux limiers qui ont bonne narine,
Et qui sentent à coup ou est la sauuagine,
Tales auras tous deux, vien moy oster les chiens
Et avecque les chiens oste moy les liens,
Que te voyant absente, amour comme au forcere
A depuis redoublé de plus grande misere.

Et en criant bien haut ie pense que ma voix
Est onye par tout de l'image des bois.

Le disant l'un à l'autre, ainsi ma vois plaintive
 Qui de mon Loir depart viendra iusqu'à la rive
 De ton Loire fameux tousiours s'entresuiuant
 D'Echon en autre Echon, ma plainte de devant,
 Que si tu y peus estre il se peut aussi faire
 Que ton cœur endurcy, que ton cœur solitaire,
 Voudra bien s'amollir, voudra bien se changer,
 Voiant fait à ma poste un si prompt messenger.

Ace propos Perrot mit fin à son langage,
 Faisant mesme amollir tellement le courage
 De ces chiens furieux que dessus leur museau
 On eust veu s'écouler de larmes un ruisseau,
 Le Loir en eut pitié, les rochers & les chesnes
 Paisibles n'ont ouy le discours de ses peines.
 Or aiant attaché son arc & son carquois,
 Son dard & ses filets au fond d'un prochain bois,
 Y grava d'un poinçon trempé dedans ses larmes
 Ne pouuant plus parler seulement quatre Carmes.

Cassandre, icy Perrot de sa chere dépoüille
 Laisa seul heritier ce chéne aus bras leués,
 Témoignant tout ainsi qu'il l'abandonne
 au roüille,

Qu'ainsi, rögé son cœur, absente, luy auez.

GAYETE DV PRINTEMPS,
A ses amis, les inuitant aus champs.

Nous auons veu la saison rigoureuse
Long temps par trop dans ta ceinture creuse
Eslauer tes poissons,
Seine au beau port, & ton plaisant riuage
Assez long temps au lieu d'un vert herbage,
A blanchi de glaçons.

Si bien qu'alors sur ton eschine large
Tu resistois à la plus forte charge,
Sous le ioug du grand froid.
Quand peu apres les pieces de ton marbre
Vont abbattant mainte maison & arbre,
Sur ton onde qui croit.

Ainsi long temps les plaisirs de ta riué,
Auec l'honneur de ton herbe plus vine
Nous laissent leur desir,
Que pleust à Dieu pendant que ce temps dure,
Qu'il m'eust permis, tant ie hay la froidure,
Vn Loiroi deuenir.

Or c'en est fait, les neiges écoulees
Ne rendent plus les campagnes enflees,
Et l'air serain & doux
Va rauissant tes herbes & les plantes,
Poussé du vent qui à secousses lentes
Les ébranle à tous coups.

Dedans les bois quand l'Aurore vermeille

Ouvre les yeux à tout ce qui sommeille
 Que de plaisir on voit,
 Dicux quel plaisir quand la neuve languette
 De Philomele, ou bien de l'alouette
 Loin des villes on oit.

Allons donc prendre en quelque lieu tranquille
 Ce grand plaisir qui n'est point dans la ville,
 Aux troubles empeschans,
 La ville n'est que la cage de l'homme,
 Qui n'est point propre à nous tout ainsi comme
 Elle est propre aux marchans.

Allons amis, allons docte de Piennes.
 Cher nourrisson des sœurs Pieriennes,
 Allons mon cher Landri:
 Vous mon Gaiette & vous aussi de Lorms
 Il n'est pas temps qu'à ceste heure lon dorme,
 Allons donc ie vous pry'.

Voiez, voiez, là bas ceste arondelle,
 Qui parle encor' de sa vieille querelle,
 Quoy ne sentez vous pas
 Sur vous (amis) ceste fraischeur rousine,
 Ce don du ciel, ceste manne diuine
 Glisser à petits pas ?

Le ciel nous rit en sa couleur plus gaie,
 Et le poisson qui sautellant s'esgaie
 Sur les paisibles eaux,
 Témoinne assez, combien nous devons prendre
 De passetemps sans plus long temps attendre

Aux mois qui sont plus chaus.

La droictement ou lon voit Marne Et Seine

De leur amour donner preuve certaine,

Nous prendrons noz ébats:

Or follatrans dedans les isles moites,

Orelisans à l'ombre les bons poètes,

Le temps ne perdrons pas,

Mais dessus tout i'ay remarqué les places

Au fond de l'eau ou les verueux & nasses

Enferment le poisson.

Je les prendray, puis de façon accorte

Nous poursuivrons la pesche d'autre sorte

Auecque l'ameçon.

Chacun aura en sa baniere torse

Quatre ameçons eschez de bonne amorce,

Et le plomb mis au bout:

Un peu plus haut le Liege qui tout porte

Fera le guet si le poisson l'emporte,

Pour l'enleuer debout,

Nous surprendrons le gardon qui ia monte,

Et l'able aussi à mordre par trop prompte

Au ver qui le trahit,

Après auoir, aidez d'une plommee,

laugé le fond, car mainte herbe semee

Contre terre nous nuit.

Le barbillon qui dans le gravois hante,

Et le munier charge par trop pesante,

A un tendre sion,

DIVERSES

Ne fuyront point les crochets de noz lignes,
 Affriandez de viandes benignes,
 O gaye trahison!

Après cela nous irons voir la vigne,
 Q'abbaient ia d'une rampante eschine
 Les limas d'environ.

Nous ingerons au bel œil qui bourgeoonne
 L'heureux succés qu'apportera l'Automne
 Au pauvre vigneron.

Ce n'est point tout, dans la forest espaisse
 Nous trouuerons maint arbre qui s'abaisse
 Dessus un ruisselet,

Ou en ce temps rien n'est qui n'y fleurisse,
 Le thim, la rose, & la fleur de Narcisse,
 A qui son ombre plaist.

Le Rossignol a la gorge alteree,
 Par trop chanter, sur le bord se recree
 Pour sa soif étancher,

Quand aus bergers errans parmy la plaine
 Il n'est permis que de ceste fontaine
 Ils puissent approcher.

Les deitez qui l'ont en sauue-garde
 N'y veulent voir qu'une troupe gaillarde
 D'enfans des Dieux issus:

Nous irons donc, & sans qu'on nous refuse
 Nous dormirons à l'auen de la Muse
 Sur les gais bors moussus.

Puis au réueil de loing nous oirrons dire

A un berger le feu qui le martiré,
D'un bourdon entonné:

Ce temps pendant qu'en la troupe lascive
Des boucs barbus l'un contre l'autre estriue
D'amour épointonné.

Incontinent la table sera mise
Dans un rocher, ou le ruisseau deuise
D'un cours un peu soudain.

Pour le tapis nous aurons l'herbe verte,
Qui rend la grotte entierement couverte
D'une prodigue main.

Nous cueillerons d'une main blanche & nette
De part en part l'amoureuse rocquette,
Et sur tout nous prendrons
Pour attremper ceste salade crue,
Ioins au cerfueil de la froide laiçtue
Les plus ieunes tendrons.

Nous les lau'rons au surgeon qui deuaille,
Nous les noirons d'un huile prouengalle,
De vinaigre & de sel:
Mangeans cela en la faim que l'eau donne
Nous quitterions la viande qu'épointonne
Les citoiens du ciel.

De noz, poissons frirons une partis
Au beurre noir, l'autre sera rostie
Avec la sauce à point.
Puis apprestons des œufs en toute sorte,
Ioins le bon vin que la Gascongne apporte,

Pour chasser le dur soingt.

La craime pure aurons dans la ionchee,
Passant la neige encore non touchee
Du matineux chasseur:

Avec le sucre & la fraise rougette,
Nous sentirons une douceur aigrete.
Et une grand' frescheur.

Là ne craindrons qu'une fieure tremblante,
Ou qu'en la teste une pesanteur lente
Ebloüisse noz sens,
Car Apollon Et sa sœur forestiere,
Qui de ces lieux ont la tutelle entiere,
Les gardent innocens,

Aucun venin ne fait là sa demeure,
L'araigne là n'estend point sa fileure,
Et le limas qui vit
Dans le relant ou d'un bois ou d'un antre,
Et le serpent qui rampe sur son ventre
Loing de ces lieux s'enfuit.

Voila comment hors de soing & d'ennui
Je voudrois voir passer toute ma vie
Tousiours sous un printemps,
" Mais les saisons inconstantes se suivent,
" Comme icy bas les hommes qui y vivent
" Se changent inconstans.

DE LEANDRE.

*Passant la mer Leandre, vers s'amie
Et se sentant par les ondes lasser,
Aus ondes dit: permettez moy passer,
Et au retour disposez de ma vie.*

CONTRE VN GLORIEUX

Barbier ignorant & auaricieux.

*Tu as de mon grand mal rengregé la douleur
Enfant d'une Megere, & ta grande auarice
M'a presque fait mourir, si Dieu ne m'eust propice,
Secouru de son bras me remettant le cœur:
Malades, criminels, bestes ayez grand' peur (ble.
D'un barbier, d'un bourreau, & d'un boucher ensem
I'en hay deux de ces trois, tous trois pourtāt i'asemble,
Pour estre trois en B. ministres de rigueur.*

DE NE SE PARFUMER.

A quelque mignardeau.

*Ie ne suis point parfumé comme toy,
D'ambre, de musc, ny d'un tas de ciuette,
Et le passant d'un nez ouuert à moy,
Pour flairotter à longs traicts ne s'arreste:
Or tu t'en ris, ô glorieuse beste!
Mais i' aime mieux du tout rien ne sentir,
Et ne donner ma personne suspecte,
Que sentir bon au soupçon de mentir.*

DIVERSES
D'VN GRAND VANTEVR.

*Al'ouir tant iaser, on pense
Qu'il soit d'or & d'argent farcy,
Te dy autant qu'homme de France,
Mais ie sçay qu'il ment en cecy:
Car il n'a pas la maille, Et pource
Iedy qu'il a faisant ainsi
Argent en bouche, & non en bource.*

A FRANCOIS D'AMBOISE
Parisien, Sur sa Clion.
S O N E T.

*D'Amboise cét amour qui volette en la France
Et qui t'a sous le ioug de sa flèche asseruy,
Ressemble à vn essain de mouches que ie vy
Dernierement volant autour de mesme branche
Comm' elles Cupidon à l'aile sur la hanche,
Et comm' elles aussi de traiçts il est suiuy,
L'honneur des belles fleurs est par elles ravy,
Amour ravit noz cœurs d'une douce apparence.
Il est bien vray qu'Amour n'engèdre que du fiel,
Et l'anette au contraire vn miel qui nous recree,
Mais le diuin Nectar de ta bouche sucree
Que tu beus gloutement en la bande d'Ascee,
Fais que ce fiel d'Amour s'adoucit, & vient tel
Que le miel Hyblean des fillettes du ciel.*

Quand Phœbus apperçeut la fille de Penee
Estre un feuillu rameau, il l'embrassa disant:
Encore que tu sois en arbre transformee,
Je seray-ie (dit-il) de ce corps iouissant.
Cedit, comme il alloit tout desireux goustant
De sa graine au teinct noir, sentant leur amertume.
Or voyez vous (dit-il) comme mon cœur se sent
Et devant & apres de sa dure coutume.

Epitaphe d'un chien.

En abbayant les larrons i'ay receu,
Et les amans épris d'ardente flamme
En me taisant, ainsi fort bien i'ay sceu
Plaire à monsieur aussi bien qu'à madame.

SVR LE TRESPAS DE SON
amy Jaques Preuosteau Chartrain,
qui fut pour vn catharre luy
tombant sur les yeux.

SONET.

Je ne sçay, Preuosteau, si pour auoir chanté
Quelques vers outrageux contre la beauté vaine
De la fille de Lede, as encouru la peine
De perdre avec tes yeux tout espoir de santé.

DIVERSES

*Cela sçay-ie fort bien que telle cruauté
Que d'envoier la mort ne logea dans Helaine,
Et si de ton blason la chose fut certaine,
Je croy qu'un seul desdire eut son cœur contenté.*

*He Dieu! qui causa donc qu'en ta verte ieunesse
Je t'ay veu broncher bas? Vne seule paresse
Que de iour & de nuit tu allois combatant.*

*Va, ta mort donc tousiours te sera pour louange,
Quand tu meurs poursuiuant l'horreur d'un vice étrā.
Qui d'autāt qu'il est fier te rendra lox d'autāt. (ge,*

CONTRE QUELQUE ADVO-
cat. A Anthoine le Feure de Cler-
mont en Beauuaisis.

*Feure, quand ce mignon pour se mettre en credit
Et estre bien prisē en l'art de plaiderie,
Dit que depuis dix ans voire durant sa vie.
Un seul petit proces au barreau, ne perdit:
Il dit vray, & le croy, mais ce que dire il n'ose
C'est qu'onq il ne plaida (Feure) vne seule cause.*

DE SON AMIE.

SONET.

*Le lis, le laiēt caille, la bien-fleurante rose,
Le marbre Parien, la neige en sa frecheur,
L'iuoire elephantin, & le cygne chanteur,
Un iour deuant Phœbus cmeurent vne cause:
Qui estoit seulement pour sçauoir quelle chose:*

Auroit d'entre eux l'honneur de naïve blancheur,
 Et certes ia Phœbus faisoit l'oïseau vainqueur,
 Quand encontre tous sept ma maitresse s'oppose.
 Qui ouurit de son sein les deux tertres bossus,
 Sem ou mille amoureux sont tous les iours cœurs
 Phœbus émerueillé de ses blanches pomettes
 Les baisant, de blancheur leur donna le loier.
 Et ma foy i'auoy peur que ses deux mammelettos
 Ne la fissent changer en un autre Laurier.

DE PIERRE AVTRESFOIS
 grand Alchemiste.

Alors que Pierre Alchemisoit
 Et qu'engourdy dessus sa pierre
 Sans pisser en un lieu gisoit,
 Sur le degout d'un col de verre:
 Pensant bien faire son profit
 Dedans sa vessie la fit,
 Tant qu'il en mourut le bon Pierre,
 Or il ne gist point dans la terre,
 Mais pour tombeau vne Pierre eut
 Pierre qui de Pierre mourut.

POVR LA VACHE DE

Myron, decrite par les Grecs, &
 depuis par P. de Ronsard.

Myron me façonna d'airain,
 Vn Ronsard me remit en vie,

DIVERSES

De l'un ie rens grace à la main,
Et de l'autre à la poésie.

De la mesme.

Le tan, le veau, & le bouvier,
Piquotte, sucçote & détache,
La peau, le pis, & le colier
En vain de ceste ieune vache.

A O L. CHAPELIER SON
amy, pris de Catulle.

Ta belle dict qu'ell' t'aime mieux
Que personne qui soit au monde,
Ny que son cœur, ny que ses yeux,
Mais à son dire ne te fonde.
Car ce qu'ell' te dit en devant
Tu le peux bien escrire en l'onde,
Ou dessus les ailes du vent.

POVR IEAN DORAT.
A la Santé.

SONET.

Amiable santé des hommes nourriciere;
Douce fille des Dieux qui retiens en tes mains
Tout le bon heur enclos de nous autres humains,
Entens ie te supply' ma treshumble priere.

Ce trois fois bon DORAT la foy duquel entiere
 A suscité ici mille Et mille temoins,
 Le docte front, la iou  e de paleur depeins,
 Et desia peu s'en faut qu'il ne soit dans la biere.
 Vien vien donc lui donner ton desiré secours,
 Et siere rauissant le reste de ses iours
 Hors des ardens liens d'une sieure fort lente.
 Ainsi t'en scaura gr   Phebus au chef doré,
 Et si ne sera iours que Dorat assure  
 Dessus sa Harpe d'or talouenge ne chante.

CONTRE POLIDORE

Virgile.

Ce temps pendant que tu bastis l'histoire
 Del' Angleterre en loiant trop l'Anglois,
 Tu veus frustrer l'Ecossois de sa gloire,
 Et deschirer le renom du Francois:
 Ha ie ne sçay qui te pousse    ce faire,
 Mais ie sçay bien que tu n'es citoyen,
 Del' Angleterre, aussi ie ne puis croire,
 Qu'en ce faisant tu sois historien.

GAYETE.

O Mon petit bois verdelet
 O ma petite Thessalye,
 O petit tapis cresspelet,
 O petue onde qui te lie.

DIVERSES

Quand ie voy tes bras estendus
 Couuers d'epaisse chenelure,
 Et tes bordages vers tondus,
 Quand ioy de tes caus le murmure.

Ie ne voudroy pas estre Roy
 Pour voir ma maison d'or couuerte,
 Plus belle couche ne voudroy,
 N'ouir des voix la plus experte.

Tant ton bel ombrage me plaist,
 Tant ton herbe me semble belle,
 Tant me plaist ce clair ruisselet
 Qui tant doucettelement grommelle.

Icy le grimpeur bucheron,
 Icy les rongeardes cigalles
 Auecq les cheures d'environ,
 Icy les pourceaus ors & salles.

Ne blesse tes reins eleuez,
 Ne rendent ta cime brulée,
 Ne viennent pour estre lauez
 Dedans ton eau par eus troublée.

Trop bien les poëtes Rosignolz,
 Et les mesnageres auettes,
 Trop bien les truites qui au doz
 Ont meinte marque d'estoilettes.

I puissent chanter & nicher
 Sans mettre fin à leur ouurage,
 I puissent leur doux miel succher,
 I puissent nager sans domnage.

Icy tu peux bien embrasser
 Ton Mars ô belle Cytherée,
 Icy tu peux (Mars) caresser
 Ta belle, Et la rendre assourée.

Car Phœbus n'entre pas icy
 Pour le pailleur de la ramée,
 Vulcain n'y viendra pas aussi
 L'eau de Vulcain n'est pas aimée.

Ouy mais venus ouy mais guerrien
 Ce n'est point pour vous ceste place
 Il l'a feroit beau voir nommer
 Le lieu ou Mars venus embrasse!

Non non, icy tout est sacré
 Et non hanté d'amours lascives,
 Vous Muses s'il vous vient a gré
 Habitez seulettes ces rines.

Toy mon petit bois verdelet
 O ma petite Thessalie,
 Toy petit tapis crespellet,
 Toy petite onde qui le lie.

N'endure sous tes vers rameaux,
 N'endure sur ta molle couche
 Aucun amour, Et tes ruisseaux
 Du paillard ne baisent la bouche.

Ainsi puisiez vous à tousiours
 Jouir d'un printemps perdurable,
 Puisse tu poursuivre ton cours
 Autant d'ans que tu as de sable.

DIVERSES
EPITAPHE D'VN EPI-
curien.

*Vn mot passant. Ce goufre de marché
Ce gourmand, ains la mesme gourmandise,
Adore ventre ore au marché n'épuise
Les bons morceaux dont il songeoit couché:
Mais maintenant sous la terre caché
Mort, fait aux vers presque autant bonne chere,
Comme vivant de viande bien chere
Il à tousiours ses entrailles bouché.
Mais voy sur tout comme la mort friande
La plus soulé que toute autre viande.*

DEPLORATION DES MISER-
res humaines, sur la mort de
Maistre I. Binet.

Au Seigneur I. Bougard du Perche.

Helas combien le siecle auquel nous sommes
Est-il veuf de tout bien?
Voy ie te pry' voy mon Bougard combien
Sont abusez les hommes,
Qui tant icy se geignent pour un rien.
Leur seul plaisir est de tousiours conioindre
Honneurs dessus honneurs,
Et pour monstrier qu'ilz sont bien grands seigneurs
Osent les lois enfreindre,
Cause du flot de noz plus grands mal-heurs.

Outre, leur cœur rempli d'hydropisie

Et leur avarice main,

Va mendiant ce qui s'enfuit soudain,

Et ceste maladie

Rend son malade enuers nous le plus sain.

O que les Dieux firent bien ce me semble

Des plumes attachantz

Aux biens mondains, car sans cela les champs-

Neussent senti, ensemble

Les beus couplez, ni le contres trenchans.

Ains pareilleus eussent veu au contraire

Les escadrons armez,

Non seulement des princes animez

Mais du simple vulgaire,

Mettant au vray la fable aux dens semez.

L'honneur ô dieux que tout peuple vous porte

Il n'auroit plus de lieux,

Et la raison qui devant ce noz yeux

En ce point presque morte,

N'eleueroit nostre chef iusque aux cieux.

Pour-ce il fallut pour borner la furie

De ces nouveaux geans,

De mesme sorte aussi borner les ans

Et le fil de leur vie,

Loy pour les bons causée des méchans.

Loy trop seueré hélas ! Et qui nous meine

En tristesse & langueur,

Loy qui souuent nous amortit le cœur

DIVERSES

Quand elle prend soudaine
Un bon amy en sa plus grand' vigueur.

Ainsi pour toy i'alambique mon ame
Par l'esgout de mes yeux,

Oncle trescher grande part de mon mieux
Et voudroy que la lame

Qui seul t'encloist nous eut murez tous deux.

Car soit qu'ardent le Digeste ou le Code
Te tinssent en leur sein,

Soit qu'Apollon aux gais bors de Teraïn
T'empechast sur une ode

Ou sur un vers d'une aigre douceur plein.

I'estoy l'obiet de ta fureur diuine
Et de tes vers suerez,

Quand tu plantois les vers Lauriers sacrez
Dans ma tendre poitrine,

Qui verdit or de soucis & regretz.

Et pour-autant que toy seul ie confesse
Pour mon grand Apollon,

Seroy-ie point plus rude qu'un Gelon

Ou qu'un filz de Tigresse

Si ie taisoy la vigueur de ton nom?

Va, si iamais le vent me favorise

Et me guide à bon port,

Ie te promets en dépit de la mort

Un tombeau qu'Arthemise

Aueroit bien pour le sien brave & fort.

Tel que iamais la dent d'une ruine

Ne pourra demolir,
 Comme en mon cœur le triste souvenir
 De ta mort ie burine,
 Qui durera mesme apres le mourir.

SVR LES TRESPAS DE
 Monseigneur de Guise, de Mar-
 tiques, & de Brissac,

S O N E T.

Trois tombeaus ie vouloy n'aguere ciseler
 A trois braues seigneurs les trois fleurs de la Frâce,
 A Martiques, à Guise, & à cil qui d'enfance
 Vu grand Thymoleon tacha de ressembler.

Quand Phœbus me reprit que i'aperceus en lair
 Quitte, dit-il, mon filz ces desseins, & ne pense
 Que le tombeau pour eux soit digne recompense,
 C'est pour ceux là, dit-il desquelz on n'oit parler.

Tous trois ont defendu d'une visue alegresse
 Le peuple, la iustice, & la braue noblesse,
 Dont viuans ont acquis chacun triple chapeau.

Mors pour leur Dieu, leur foy, & pour leur Roy
 defendre,

Aiantz en tout quartier leur beau nom fait epan-
 dre

Les trois pars de ce monde ilz auront pour tōbeau.

DIVERSES
COMPLAINTE SVR LE
trespas de Iacq. Grenin de Cler-
mont en Beauuaisin.

SI la mort de Memnon & si la mort d'Achille
A fait pleurer l'Aurore à fait pleurer Thetis,
Et si le larmoyer aux dieux n'est chose vile
Encors qu'au destin ne soient assuietés.

Si les Dieux sont touchez aussi biẽ q nous hommes
De quelque sentiment qui prouient du mal-heur
(Si mort est un mal-heur) auq̃l suiets nous sommes,
Et qui tient à chacun egalle sa rigueur.

Tu peus bien maintenant tu peus bien Ericine
Lacher un clair ruisseau de tes yeux comme nous,
Tu peus bien à ce coup monstrier de dueil le signe
Et pour ton Grenin mort te plomber de courroux.

Tu peus bien, tu peux bien deesse Cytherée
Pour ton prestre sacré ietter autant de pleurs,
Comme pour ton Adon tu deuins eplorée
Le voyant roide mort & empourprant les fleurs.

Car il a ia paie au Nocher le truage
Qu'on doit apres sa mort, & un somme de fer
La tellement saisi palissant son visage,
Que plus il ne pourra deuers nous repasser.

Plus il ne chantera les beautex de sa dame,
Plus il ne chantera d'Olimpe les beaux yeux,
Puis qu'il est mort helas & qu'il gist sous la lame
Et puis qu'il à ia beu la on iurent les dieux.

Et toy Dieu Paphien pour l'amour de ton poëte
Qui t'ha si bien chanté, brise ton beau carquois,
Et ton arc bien doré, & ta double sagette,
Contre la fiere mort enaigrissant ta voix.

Ne cour plus maintenant avecq' le ieu ton frere
Tantost çà tantost là pour esclauer noz cœurs,
Vien, vien avecques moy laisse lisle Cythere
Laisse tous les plaisirs compagnon de douleurs.

Iette un torrent de pleurs Et de ces pleurs efface
Le corail, les rayons, le feu, le teint vermeil,
Des leures, de tes yeux, du flambeau, de ta face,
Bref amour ne say rien qui ne sente son dueil.

Car hélas ton Greuin ton Greuin du quel l'ame
Tu n'auras de ton trait, est navré maintenant
D'un traiçt plus dangereux trait qui la vie entame
Plus-que le tien amour naurant cruellement.

Et puis, & puis on dit que les sœurs filandrieres
Neurent onques pouvoir sur la vie de ceux
Qui par peine & sueur & par longues miseres
Ont acquis le laurier non deu au paresseux.

Et puis & puis on dit que ceste troupe sainte
Qui caresse les seurs n'est subiecte à la mort,
Mais à ce que ie voy ce n'est que chose feinte
Comme rien que de feint de leur cerueau ne sort.

Au poete Ismarien que proufita son pere,
Et sa mere sçauante, Et d'auoir arresté
Les feres à son chant ou un cours de riniere,
Puis-que avecque son art la Parque la domtés.

DIVERSES

Mais celuy qui chanta la guerre aux dix années
 Et les longues erreurs de l'accort itaquois,
 Ne fut-il pas subiect aux dures destinées
 Combien qu'il fut chéri des seurs triplement troïs?

Il est bien vray qu'encor Nemese & son Tibulle
 Ne sont mis en oubli, forçantz les siècles vieux,
 Non plus que la Lesbie aux docte doux Catulle
 Qu'il à confitte aux miel de ses vers doucereux.

La gracieuse olimpe & la belle cassandre
 L'une de mon Greuin, l'autre d'un grand Ronsard,
 Ne seront quant au nom reduittes onc en cendre
 En despit de l'effort du fauche-tout vieillard.

Mais seulement noz vers & nostre poesie
 Ne sentent point la dent de la mort ny des ans,
 Ce pendant les labeurs font acourcir la vie
 Et font neiger sur nous avant nostre printemps.

Voila voila que cest, voila la recompense
 D'avoir d'un cœur hardi le monstre combattu,
 Monstre fier & infect qui gastoit nostre France,
 Voila le beau loier de suivre la vertu.

Encore si les Dieux puis qu'il est necessaire
 A chacun de mourir laissent couler plus loing
 Le surgeon de noz ans, ce nous seroit salaire
 Mais helas tât sen faut qu'ilz en aient quelq' soing.

Veu qu'ayantz employé toute nostre jeunesse
 Pour aprendre du bien, c'est alors que ialoux
 Ilz nous font devaler légers avecq la presse
 Qui vague dans la grene au noir fleuve a neuf tours.

Ainsi Greuin est mort & un tombeau emmure
Celuy qui florissoit hier, comme au matin

La printanniere fleur qui au soir ne demeure,
Ainsin est mort l'honneur de nostre Beauuaisin.

Toy donc douce venus, toy Cupidon, vous Fées
Qui souuent vous baignez au pli de mon Terrain,
Soyez toutes de noir de formais atifées

Et au lieu de danser ensemble au beau serain.

Faittes voler en l'air mille greues complaints

Pour vostre Greuin mort, faites que les Rochers

Et les cimes des bois soient de voz pleurs ataintes.

Le Ciel en soit touché iusqu'aux bors estrangers.

Il n'est point vostre pere au tout mouillé visage

Qui montant contremont (prodige merueilleux)

Ne se sente du mal, & par ce ne presage

De son poëte sacré le destin mal-heureux.

Ornez donc son tombeau d'un Eternel Lierre,

De mille & mille fleurs, & quand le renouveau

Aura fait son quartier, qu'un beau laurier enferme

Tout au long de l'hiver de Greuin le tombeau.

Quât à moy mon Greuin ou soit que dans la salle

Du Dieu Plutonien tu face ton seiour,

Ou soit que ia tu sois par grace speciale

Dans le champ Elisé reuoltant ton amour:

Ie te voue mes vers, Et fay à Dieu priere

Qu'il te vueille donner un infini repos,

Et que de ce tombeau la pierre soit legere

Et n'offence iamais la cendre de tes os.

DIVERSES
SVR LE TRESPAS DE M.
Claude depence.

SONET.

*Icy la fiere mort pour subiect ie n'accuse
Qui tous les iours ravit les meilleurs, en laissant
Iouir d'un plus long fil le peruers & méchant,
De te traict pour les mors par trop souvent on use.*

*DEPENCE mon ami que la chrestienne Muse
Et le grand Apollon tint pour son cher enfant,
Ne tesbahis la haut si vray n'eslouissant
De ton heureux trespas car voicy mon excuse:*

*Tes vertus, ton scauoir, te font au ciel heureux
Entre les saintz eleus, hé donc pourquoy ioyeux
Ne serai-je en mon cœur te scachât mieux qu'e France?*

*Seulement ie me deul (pour dire verité)
Que d'un si grand scauoir quelcun n'a herité,
Car l'eglise en DEPENCE hélas! pert sa defuncte.*

DV MESME.

*Celuy qui estant noble à son bien dependu
Au nom de iesuchrist pour ceux qui ont souffrance,
Et pour aussy se rendre aux lettres entendu
Nest-il point bien nommé à vostre auis Depense?*

A MONSIEUR DE GENNES,

Prieur de Macheretz.

SONET.

*Vous que mon cœur fidèlement honore
Du gaige saint d'une ferme amitié,
Renouvelons chacun nostre moitié,
Comme lon voit cet an nouveau s'éclorre
Et tout ainsi qu'onques plus belle Aurore
N'a devancé la iournelle clairté,
Ainsi faisons qu'en toute netteté
Plus que iamais nostre amour se decore.
Quant à ma part, ainsi qu'en nostre esprit
De nostre amour la felicité gist,
Et que l'esprit ne craint la mort cruelle:
Aussi à fin que l'amitié soit telle
Je l'entretiens d'un don qui tousiours vit,
Comme enfante de la Muse immortelle.*

A IAN L'HVILLIER PARI-
sien, d'un certain
ignorant.

*Ce l'ourdant dit que ie le larde
Comme un qui est d'enuie epris,
Non non mon L'huillier ie n'ay garde
Je ne suis point si mal apris:
Il est bien vray que ses escri*

DIVERSES

*Sont aussi grossiers que sa teste,
Mais quand tout ensemble est compris
On ne larde point si grand' beste.*

ODELETTE.

DE trop poursuivre un roux sanglier
Sur tout autre escumieux & fier
Presque ie suis tout hors d'aleine,
Et mes chiens comme bien ie voy
Sont aussi lassez comme moy,
Tant il leur a donne de peine.

Vien donc Aure vien m'embrasser
Vien tous mes membres delasser,
Auecque ton mignard Zephire:
Cent & cent fois redonne moy,
Au fond de ce bois a requoy
Vn baiser que tant ie desire.

Qu'elle vulcanienne ardeur
Environne mon pauvre cœur?
Las sans toy ie meur doucelette;
Sans toy qui me peus doucement
Donner un doux allegement
Par une douceur frechelette.

Mais i'oy me semble i'oy vraiment
Ce sanglier a la fiere dent,
Qui dans ce vert buisson se cache,
Sus mes limiers sus en auant
Ceurez plus viste que le vent

Et que la beste on ne me lasche.

Ha non mes chiens non reuenez,

Et a m' amie pardonnez,

C'est elle, helas point ie n'en doute:

Qui ialouse dans ces buissons

Demes innocentes chansons.

Et le son & le stile esconte.

Non, mignonne ne pense point

Que d'un autre amour soit epoinct

Mon cœur que tu possedes seule,

Si tost ie ne t'eusse aperceu

Mon chien qui telle ne t'eust sceu

T'eust fait la proye de sa gueule.

Et moy aussi d'autre costé

Sur toy i'eusse mon dard ietté

Et quand & quand vne mort pale,

Combien eusse-ie fait de cris.

Te voyant vne autre Procris,

Et moy ton mal-heureux Cephale.

S O N E T.

Ma mignonne m'attire & me chasse a l'instant,

Ell' me suit & me fuit, elle est douce & cruelle,

Ell' me veut & puis non, ell' m'aime & me bourrelle,

Elle est prompte en promesse & ne tient rien pourtāt.

D'un espoir soulageux va mon cœur apastant,

Puis par un desespoir vne mort me decelle:

Naimeroy-ie pas mieux d'une soif eternelle.

DIVERSES

Estre geiné la bas qu'endurer icy tant?

*Vraiment ton mal est grand miserable Tantale
De mourir pres de leau qui tes leures egalle,
Dont tu sembles auoir seule gouuernement:*

*Trop plus grād est celuy quād non pas dedās l'ōde
On meurt, ains au milieu ou le nectar abonde
Veu que la grand' saueur augmente le tourment.*

L'AYMANT AV SEIG. ANSE.
Imc Tabellion Chau-
monnois.

CEluy la que detient vne tressaincte cure
De sonder les secretz de toute la nature,
Qui recherche la cause & le commencement
Dont toute chose vient & prend son mouuement,
S'enquiert de tous costez pourquoy le soleil mesme
(Miracle aux ignorantz) deuiant morne & tout
blesme.

*D'ou se faict le comete au crin presage mort,
D'ou vient & l'Aquilon le Zephire Et le Nort,
Pourquoy la terre ainsi les citez bouleuerse
Par soudain tremblemēt, d'ou vient que la mer perse
De son flot & resist se deborde & s'ensuit,
Qu'il gresle, il pleut, il neige, & d'ou vient qu'auue
bruit*

*Le foudre aigu sesment reluit se vire & gronde
Faisant trēbler de peur la plus grand' part du mōde.
Celuy dis-ie soigneux qui comprend l'uniuers*

De-

Dedans son noble esprit auquel sont decouuers
Mille & mille secretz, comme a toy mon Anselme
Qui n'auons a nous deux qu'un cœur qu'un esprit
mesme,
Viens avecq moy chercher l'effect d'un seul aimât
Rare & noble sur tout, car or que l'ornement
Des Rois n'en soit pas fait & qu'en leur cheuclure
Parmi l'or eleué ne serue de parure,
Encor que brillonnant d'un lustre raisonneux
N'elance mille esclairs a l'encontre des yeux,
Ou soit que voisinant la perle rondelette
Il n'encerle le col de quelque pucelette,
Si est-ce qu'ayant veu le merueilleux effect
Dont nature pourueut ce caillou tant mal faict
Il dira tout soudain que sa vertu surpasse
Le Rubis l'Esmeraude, & la perleuse grace,
Et tout cela de beau qui naist ou le soleil
Seclost tous les matins aiant le chef vermeil
"Car la seule beauté d'autant moins nous contête
"Que sur les yeux du cors n're ame est excellente
Mais auant que franchir ceste mer d'un seul pas
Iete veus metere aimant (ô Marinier soulas)
Enfermé dans la boiste au feste du Navire
Asin que franchement ie me puisse conduire
Au flotz de ta merucille, & que gelé de peur
Ien'abisme avecq moy le sort de ton honneur.
Les dieux donques en vain voulâtz borner l'ennie
Que l'homme à de courir au danger de sa vie,

Bornerent l'element qui ferme nous soutient
 Sur son rond spacieux d'un autre, que ne tient
 Rien que toute inconstance, & qui vague se roule
 Suiect au moindre change a changer d'autre moule.

En vain de mille effrois luy chargerent le dos,
 En vain le firent fresse, ennemy de repos,
 Bruiant, impetueux, bouillonnant, implacable,
 Aveugle de tout bien, & aux maus, acointable.
 En vain dans ses manoirs dedans ses gouffres creux
 Establerent l'horreur des monstres plus affreux:
 Les ourques au grand ventre & les noires balaines
 Et mil' monstres nouveaux hostes des moites plaines,
 En vain des vens emeus y firent la maison
 Inconstante comme eux & en toute saison.
 Et voisinant en vain les destrois de Carybde
 Doublerent les abbois de la chiennie Phorcide.

Car l'homme trop subtil, ami de nouveauté.
 Et faché de se voir sur un bord arresté
 Sans passer plus auant, d'une grande assurance
 Voulut la se fier ou il n'ya fiance.
 Et iettant bas un pin un pin hault eleué
 En pieces il le mit, affin destre lauë.
 Des slotz Maoniens encore pleins de doute.
 Et cest arbre tout droit qui est ores en voute
 Et qui roy des forés son beau chef' eleuoit
 Sans bouger de sa place, a ceste heure se voit
 Inconstant en tous lieux, & de mesme nature
 Que la mer & que cil qui luy fit ceste iniure.

Mais ce premier essay n'eust si tost inuenté
L'effet de son mal'heur, que Neptune irrité
Neptune puissant roy du marinier orage
Qui seul se pensoit voir dans la coquille large
Couplée de dauphins libre dessus les eaux,
Ne le vint a destruire ajoutant maux sur maux.
Et qui ne voulant rien ceder de sa puissance
Noublia pas aussi la digne recompense
D'un cas tant apparent, attenté sur ses mers.
Non plus qu'a celuy la qui guidant ses coursiers
Attelez à son char, roulant aux pons d'Elide,
Dardant ambitieux des flambeaux par le vuide
Sur un peuple innocent le grand dieu des humains
(Dont il contre imitoit les rougissantes mains)
Ialous ne se feignit, ains de son mesme foudre
L'aterrant aux enfers le reduisit en poudre.

Mais les hommes encor hardis plus que deuant
Despiterent Neptune, Et les forces du vent:
Et poissantz leurs vaisseaux sceurēt boucher la voye
Par ou l'eau perce tout les enfondroit en proie
De sa troupe ecaillée, & poussez d'un butin
Mirent desous le pied la crainte du destin.

Sinon que le plain champ de l'egalle marine
Ne separoit leur yeux du sein qui le termine,
Autrement abusez d'un trop soudain espoir
Ignorans sous quel ciel le vent les feroit choir,
Pensans trouuer le trac de leur flotte premiere
Trouuoiet sans plus leur mort leur sepulchre & leur
biere

DIVERSES

*Au ventre des poissons, & la punition
Que merite vn dessein de telle ambition.*

*Quand les dieux preuoiantz & meint & meint
defastre*

*Ou l'homme se iettoit tousiours opiniastre,
Et qu'en vain les dangers pendantz dessus son chef
Abbaioient à tous coups Et sa vie & sa nef,
Amolirent le cœur tout bouffi de rancune
Et la iuste colere au puissant dieu Neptune:
Decelants les moïens par lesquelz on pouuoit
Dompter plus loing l'effort qui de pres s'ensuiuoit.
De la vinst le timon, les rames, & les voiles,
De la le mast haussé, & la marque aux estoiles,
De là tant de secretz par deuant ignorez
Les plus fiers grondemens rendirent assurez.*

*Or si iamais les dieux de leur grace benigne
Firent rien d'excellent & d'eux encor plus digne,
Ce fut au seul aimant auquel il firent voir
De leur diuinité l'indicible pouuoir,
Ne faisans rien plus grand quād vne mince aiguille
Frotee d'un seul bout, dans la boïste tranquille
Pendantte en contrepois recherche vistemment.
La coste aux sept trions qu'ell' aime eperdument.*

*Quell' miracle est-ce là? qu'elle raison cherchée
Me pourroit esclaireir ceste doute cachée?
Mais quel bien plus apert quel remede plus seur
Eust scē vaincu l'assaut de ce flot rauisseur.
Des hommes & des naus? affublant sur leur teste*

Vn humide manteau de rageuse tempeste?
Si le gentil effet du tire-fer aimant
Ne les eut secouru faisant qu'ore hardiment
On peut depuis le bord ou le soleil redore
Le trait de ses cheueux, insque au riuage more
Importuner le dos des plus sarouches eaus,
Brauer sur l'Ocean, & dou d'e ces trauaux
L'Amphytrionien mit la borne immortelle,
(Eust-on tant seulement vne simple nasselle)
Ramener glorieux & prest à decharger
Le vaisseau qu'on auoit desancré sans danger.
Prodige merueilleux & vraiment autant rare
Que les dieux tout dernier de leur tresor auare
Nous l'ont deuelppe, fachez de voir enclos
Tant d'hommes dans le creux des goufres Et des floz.

Or cest aimant de fer recoit sa nourriture
Il en fait son repas ordonné de nature,
De luy sa force il prend, & sans cet aliment
Qui es venes sépand viendroit entierement
Mort & sans nul' effaict, & deslors qu'on retire
Le fer dauecque luy vous diriez qu'il desire
L'attirant tous les coups tousiourmais l'embrasser,
Et encor mal-gré soy le luy conuient laisser
Et mesme qui plus est vne table entre deux
Ne peut pas empescher ce lien amoureux,
Ilz se cherchent tousiours & le fer qui sousspire
Suit l'aimant de dessous quelque part qu'on le tire,
Aussi pour n'estre ingrat au fer qui le chérit

L'aimant d'un seul frotter ses forces luy partit,
 Ainsi donc un aneau apres soy l'autre attraine
 Et l'autre un autre aussi, iusqu'a tât qu'une chaîne
 Par ce moyen vient longue, & qui ne se soutient
 Que de l'esprit subtil que chaque aneau retient.

Quât Mars ce dieu guerrier qui fait gemir la terre
 Lors qu'il allume icy le flambeau d'une guerre
 Ce vainqueur fut vaincu, & qu'un petit enfant
 D'un si puissant meurtrier eut meurtri bien avant
 Le fier cœur de ses dars en l'amour de sa mere,
 On dit que le soleil qui espad sa lumiere
 Aux cachotx plus secrets, premier les vit tous deux
 Et en fit rire au Ciel la brigade des dieux:
 Hormis le choche-pied qui eut l'ame saisie
 De courroux, de rancœur Et d'une ialousie,
 Et qui voulant cacher les deux amans tous nus
 L'aimant change en aimant & sa femme venus
 En idole de fer, qui pour la souvenance
 Embrasse ceste pierre en la mesme alliance
 Qu'en leurs premiers amours: Or croie qui voudra
 Cil qui des poetes vieux les fables entendra,
 Que vulcain les idignit d'une chaîne menue
 Afin de longuement les exposer en veue
 De tous les autres dieux, quant a moy ie ne croy,
 Que vulcain fut si sot mesme tant hors de soy,
 Que voyant un galland ce pendant qu'il martelle
 Iouir dedans son lit des baisers de sa belle,
 Il vonsist confirmer par sentence des dieux

Auoir esté coquin: non, non, il fit bien mieux
Luy qui estoit subtil par ceste couuerture
Ostant le ris des dieux & soimesme d'iniure.

Voila pourquoy ie pense on voit se caresser
Tant curieusement ceste pierre & ce fer:
Et les dieux non ingratz de ce plaisir & change
Sont seulz aucteurs ie croy de cet effet estrange.

Et qu'ainsi soit alors qu'en cypre on adoroit
La deesse venus, la nopce on celebroit
Chaque an d'elle & de Mars la on se souloit faire,
Leur amour presque au vif dedans le sanctuaire,
La les nopciers flambeaux la dance deuançoient,
La les prestres chénus au chef de Myrthe ceint
Se courboient les genous au milieu du spectacle,

La le peuple deuot ainsi que d'un miracle
S'entrepressoit à voir, & l'estranger lointain,
Se mesloit dans la foule afin de voir a plain
Ce prodigieux cas, & avecq grand' merueille,
Voir pendre à son retour de ses voisins l'oreille
Au fil de ses propos, quand venus faicte en fer
Et Mars basti d'aimant se sembloient échauffer,
S'entracolans tous deux en telle & telle sorte
Qu'ilz furent pris au faict par le dieu xambe-torte.

Le fer poussé de rien sinon d'un petit vent
Embrasse ce caillou, accourant librement
Et se ioignant si fort que celui qui regarde
Bien attentiuement que l'un l'autre mignards
Fait à croire à ses sens que la disinité

En telz amours muetx peut auoir assiste.

Et qui est cil de nous qui en chose pareille
N'auroit l'esprit rai d'une grande merueille?
De voir une amitié si ferme entre deux corps
Insensibles pesans diffformes & tout mors.
Mors, si ie ne soutien d'une grande impudence
Ce qui mesme est contraire à toute experience,
Que les rochers tant durs que les tant durs metaux
Pour mouuoir, pour sentir, ont des espritz vitaux:
Comme aussi l'Astroite à par soy qui se mouue
Fait que presque inconstant ceste chose i'aprouue.

Ha Nature vraiment tes faicts sont bien diuers
Et merueilleux ensemble en ce rond vniuers,
Qui te sert d'un iouet ou en cent mille sortes
De nouueaux corps formez les liurées tu portes.
Mais ore respons moy te suffisoit-il pas
De donner aux Rochers, aux lieux creusx & bas
Et la voix & le son, sans encor d'auantage
T'employer à former, ie ne scay quel ouurage
Pouruen de sentiment & de bras & de main
Pour joindre ce qu'il aime & l'embrasser soudain?

Mais qu'elle chose amour n'a conneu ta puissance,
Qui est celuy qui a peu te faire resistance,
Toy qui as surmonté le grand dieu des humains
Celuy qui tient vainqueur le foudre dans ses mains:
Toy qui l'as fait venir du ciel en ce bas monde,
Toy qui l'as fait mugir au beau milieu de l'onde.
Quand mesme les Rochers sans aucun sentiment

*Amoureux ont senti ton doux allechement,
 Quand les metaux tant durs en leur amour secrette
 Ne peuuent resister au dur de ta sagette.*

*Mon ANSELME voila ce qu'un peu de loisir
 A derobé de moy, ce pendant qu'au plaisir
 De la danse, du ieu, d'un amour inconstante,
 Ou d'un infame gain quelque autre se contente.
 Que puisse ta mignonne (aucune si en as)
 D'une mesme façon enrouleurer ses bras
 Dessus ton col courbé, ou si elle demeure,
 Despite contre toy luy presentant sur l'heure
 Cet aimant qu'un ami t'a n'aguere enuoyé,
 Pour charmer le dur soin de ton cœur ennuyé,
 Fay tant que peu a peu sa flamme s'en augmente
 Prenant de cet aimant le gentil nom d'aimante.*

SONET.

*Maistre Ian est boiteux & diriez a le voir
 Que c'est vulcain tout fait, sa femme est au cōtraire
 Belle, freche, en bon point, blanche comme l'iuoir,
 Vnus plus de beauté ne pourroit pas auoir.*

*Vn ieune courtisan, le plus souuent au soir
 La vient accompagner & fournit à l'affaire,
 Le pauvre maistre Ian, les laisse tous deux faire
 Et par argent vaincu s'accorde à son vouloir.*

*Ha pauvre mal-heureux ce qui n'estoit que fable
 Se trouue maintenant chez toy tres-veritable.*

DIVERSES

*Sinon que ce beau Mars qui cherit ta venus
N'est qu'un lasche poltron, Et toy en lieu de rendre
Leur deux cors enchainex & les monstres tout nus,
D'une chaine d'argent tu te laisses surprendre.*

A PHEBUS POURSVIVANT
Daphné.

*Cache du tout phebus cache ton arc doré
Amoins si tu me crois, car la tendre pucelle
Fuit pour n'avoir le cœur de tes dars asseuré
Que tu tiens en ta main soustraitz de ton aisselle.*

EXORTATION A QUELQUE
Ami le dissuadant des vices
esquelz la ieunesse se
laisse tomber.

*Ie te voy mon amy poursuiuant ton adresse
Vers le gouffre flateur de Cyrce tromperesse,
Et pauvre mal-heureux ne te peus depetrer
De la ou trop aisé tu te laissas entrer:
Mais romps moy ce lien, & pour reigler ton viure
Fui le vin & l'amour, car celuy qui est iure
Privé de son bon sens (& ne fut il armé)
Encontre le plus fort est souvent animé.
Et l'amoureux aussi enniuré d'une femme
En cent mille dangers abandonne son ame.*

L'un gastant le cerueau, & l'autre tout le corps,
Nous enrollent souuent en la bande des mors
Aux plus vers de noz ans, & qui pis est encore,
Font mourir la vertu qui nostre ame decore.
Parquoy si tu me crois monstre toy le plus fort
Hay le vin en venin, l'amour comme la mort.

A LA FRANCE.

France quiconque te voirra
Et aussi tost ne t'aymera
Ie dy d'un amour bien profonde,
Celuy ie croy ne s'aime point
Et à les sens d'aimer bien loing,
Brefhait toute graces du monde.

LA COMPLAINTTE AMOUREUSE
du Satyre.

EN ce mois que de son nom
Nomma la belle pleiade,
Qui porta en son giron
Le dieu des dieux ambassade,
Chacun tache à qui mieux mieux
Contrefaire l'amoureux.
Ce mois des vieilles amours
Rafrechissant la memoire,
Fait faire aux amans meints tours,

*Afin seulement de plaire
A celles qui ont au cœur
Le dur marbre de rigueur.*

*Même, ces iasars oiseaux,
Qui librement par l'air volent,
Me font souvenir des maux
Qui en ces beaux iours m'affolent,
Estant mon cœur tout épris
D'une Nymphette de pris.*

*Son teint ressemble aux œilletz,
Et ses leures à la rose,
Son front n'a poinct de fueilletz
Combien qu'amour y repose:
Mais à si grande beauté
Sied bien mal la cruauté.*

*Quand elle vient ou ie suis,
Et qu'en horreur me regarde
Aussi tost ie la poursuis,
Mais d'une iambe fuyarde
Fuit bien plus viste que moy
Qui premier la poursuiuo.*

*Et voyant que rien ne pent
Vne poursuite enuers elle,
Ie voy si point ne l'ement
Le son de ma chalemelle,
"Car la douceur à souvent
"Ce que la force dement.*

He belle Nymph pourquoy

Dis-le lors prens tu la fuite?

Ay-ie quelque marque en moy.

Qui ton amour ne merite,

Si ie suis dieu de ces lieux

Tu m'en dois aimer tant mieux.

Si i'ay des cornes au front

Qui t'empeschent d'estre miennue,

A Bachus des cornes sont

Qui la belle Gnosienne

Ne degoutent pas pourtant.

D'amour quil luy va portant.

Si rougissant est le teint

Qui mon visage colore,

Phœbus de blancheur n'a point,

Pourtant Clymene n'abhorre

A baiser son roux menton,

Témoin en est phaëton.

Sur moy si du poil on voit

Qui tout mon corps environne,

Mars comme moy en auoit

Et pour cela sa mignonne

He, ne dedaignoit

Son Mars qui pelu estoit.

Si vous dittes qu'un Sylvain

Est des piëx au bouc semblable,

Est-il rien qui soit vilain

Plus qu'un boiteux variable?

Pourtant la belle Cypris

Un mary boiteux à priu.

*Vien donc Et ne fuy tousiours
Cil qui doucement t'invite,
Ne fui mes douces amours
Car dommageable est la fuite,
En fuiant pres de cette eau
Pourrois venir un Roseau.*

*Mais quoy i'ay beau requerir
I'ay beau faire de priere,
I'ay beau des fruitz luy offrir
Elle met tout en arriere,
On n'aime plus maintenant
Pour des fruitz tant seulement.*

DE LA VERTU.
SONET en dialogisme.

*Deesse qui es tu ainsi tant mal vestue?
Je suis ceste Vertu, tant prisee autresfois
Des sages anciens, cét habit que tu vois
Monstre que ie ne suis de biens entretenue.*

*Pourquoy double est ta face? a cause que connue
M'est la double saison. Que te sert en tes dois
Ce rateau? c'est à fin qu'oisiue ie ne sois
Et ce frein? c'est de quoy ie rens l'ire vaincue.*

*Mais deuant te bouter conte moy en deux mots
Pourquoy ces ailerons te pendent sur le dos?
Ilx monstroient autresfois mon amy (à vray dire)*

Que pour voler icy i'abandonnay les cieux,
 Mais tout le monde estant deuenu vicieux,
 T'enseignent maintenant qu'au ciel ie me retire.

SVR LE TRESPAS DE MON-
 seigneur Ian de Voyer, Viconte
 de Paulmy.

Le cerf & le corbeau la langarde corneille
 Et cet oiseau doré que Gange voir voler,
 Ont le credit de voir un siecle secouler
 Voire deux, voire trois, dont bien ie m'esuerueille
 Veu que l'homme qui à la raison, & qui veille
 Pour suiure la vertu, ore sauourant l'air
 Est contraint par la mort de ses deux yeux siller,
 Et de descendre au lac qui fait que lon sommeille,
 Cecy ie di passant pour un brane Paulmy
 Qui gist brane qu'il fut dans la tombe endormi:
 De ses vertus pourtant & gentillesse accorte
 Reste un puissant renom de l'homme le plus beau,
 Qu'i fait qu'il viura pl⁹ qu'un phenix ou corbeau
 Et qu'aussi de la mort Palmy la palme emporte.

CHANSON.

A Vtant comme aux quatres saisons,
 On voit de fleurs & de moissons
 Deresins & de neige blanche:
 Autant trompant mes ans meilleurs

De vers de cris de moites pleurs
Aux pieds de ta beauté i' epanche.

Mais que me seruent tous mes cris,
Que me prouffitent mes es cris,
Si tu as d'un chesne l'oreille
Si ta langue ne disant mot
Et tes yeux ressemblent au mort,
Ou bien à celuy qui sommeille.

Mais que te sert-il de friser
Tes beaux cheveux & d'arrouser
Tant & tant de senteurs ta face,
Mais las que te sert-il de voir
Tes deux beaux yeux dans ce miroir
Qui sont tous deux de mesme grace.

Yeux qui sont le siege d'amour
Ou il m'aguette nuit & iour
Dessous un pavillon d'ebene,
Miroir qui redouble le trait
Dont amour vainqueur m'a defuit
Et m'asservit à sa cadene.

Mais pourquoy en vain tant de fois
Mignardes tu avecq tes doigts,
Le gentil colet qui te presse:
Pour qui l'or de ces longs cheveux

Frisottex en cent mille neus,
Retz, ou mon cœur se prend sans cesse.

Si aucun ne peut pas iouir
De cela qui pourroit raurir
L'homme le plus fier & barbare
S'il on dur cœur est bien content
D'estre aimé, n'aimer point pourtant
Cil qui pour te servir s'égare,

Mais seroit-ce point ce cristal
Qui fust la cause de mon mal,
De ma peine Et de mon martire?
Qui fait, las! que tu es, ie croy,
Toymesme amoureuse de toy,
Et de ta beauté qui se mire.

Si ie le sçauoy, beau miroir,
Iete ferois en pieces choir,
N'estant apres qu'un corps sans ame,
N'estant plus qu'un bois mal poly
Ou se tairoit le sein ioly,
Le beau sein grasset de ma Dame.

Mais toy, mignonne, ne fay point
En amour un si lasche point,
Enamourant ton ombre vaine.
Quoy donc? ne te souvient-il pas

*Et de la fleur & du trespass
De ce beau mireur en fontaine?*

POUR VNE MASCARADE,

*Ma mie ce miroir pour present ie vous donne,
Nō point pour vo^d mirer, mais pour voir si personne
Onc luy ressembla mieux que nous faisons to^d deux:
Il est rond tout par tout, & mon cœur souffreteux
Va rondement aussi quand pour vous il endure,
Qui prenez l'inconstant de la mesme figure,
Et ne m'aimez, sinon que i'approche de vous,
Ainsi que ce miroir, qui reçoit à tous coups
La forme d'un chacun, ou la laisse en mesme heur
Que son obiet s'enfuit, & deuant ne demeure.*

*Il est tout pur & net, & nous monstre le traict
De tout corps présenté entierement parfait,
Ainsi est-il de moy, & ma bouche languarde
De mon cœur pur & net la volonté ne farde.*

*Il est clair & luisant, aussi voz deux beaux yeux
Sont autant comme luy luisans & rayonneux.
Et quand vous vous mirez comme vous il semire
Dedans voz deux miroirs, & l'un & l'autre attire
La forme de tous deux. Il est de dur acier,
Comme luy vous avez un cœur trop dur & fier:
Parquoy mon seul miroir, ma beauté ie vous prie
De laisser la durté de votre ame endurcie
Au present que ie fay, qui est de la beauté.*

Le fidele témoin , moy de la cruauté.

A Q V E L Q V E
Prelat.

Ie n'ay point peur, Prelat, ou que l'Anglois m'as-
saille,
Ou le Turc indonté, mais hélas! ie crain bien,
Et l'effort & l'assaut d'une fiere bataille
Que pauvreté me dresse, encor' moy qui n'ay rien,
Pour me gabionner au fort de ses allarmes:
Parquoy ie vous supply' pour paruenir au poinct,
Que vous me fournissiez de toutes sortes d'armes,
Pour voir si à frapper ie m'espargneray point.

D E M A R T I N
yurongne.

Tu promets tout quand tu es yure,
Toute la nuit, mais quand tu as
Au matin le cerueau deliuré
Ta promesse ne se tient pas
Parquoy ie te prie, Martin,
Yure toy aussi au matin.

DIVERSES
DE MAISTRE GILLES
Bourdin Procureur
du Roy.

*Le Procureur du Roy, Bourdin, tousiours dormoit,
En dormant, toutesfois, fort bien il entendoit
Les plaintes d'un chacun, ô merueilleuse chose!
Maintenant il est mort, & dort bien autrement
Qu'il ne faisoit deuant: car il n'oit nullement
Non plus que le tombeau dans lequel il repose.*

E P I T A P H E
De Hugues
Salel.

*Passant or' que tu sois hasté,
Toutesfois ceste lourde pierre
Te prie qu'estant arresté
Tu sçaches ce qu'ell' tient en serre:
Cy deffous gisent en repos
De Salel poète les os.
Or adieu, va t'en, puis repose,
Je ne te voulois autre chose.*

POESIES.
ANAGRAMMES
OV
NOMS TOVRNEZ.

173

DE LA ROINE
Elizabeth de Au-
triche.

THALIE RICHE DE BEAVTES.

*Phæbus voyant (comme ie croy)
Comme ses sœurs, nostre bon Roy
Accomplir un nombre neufuième,
Rompant les desseins irritez,
Ioignit à sa grandeur suprême
THALIE RICHE DE BEAVTES.*

DE MADAME MARIE
de Vallois, fille de France.

AV ROY.

*L'aigle hautain à l'ame genereuse
N'engendre point la colombe peureuse,
Et des puissans lions
Ne descend point le tropeau porte-laine,
Tropeau sans cœur, qui sans force se meize
Panché dans les vallons.*

DIVERSES

*Ainsi, ô Roy le meilleur & plus iuste,
 Et le plus grand qui vint depuis Auguste,
 Qui n'as plus grand que toy.
 De ton enfant qui suiura ta nature,
 Outre l'effet d'une soigneuse cure,
 L'AME LVIRA DE SOY.*

DE TRESEXCELLENT
 Seigneur Tomas de Praytoré, & de
 Damoiselle Frâçoise du Lac
 son espouse.

Discorde à nostre amour fait place.

*Premier qu'au ciel on vist paisiblement
 En vn accord briller tant d'estincelles,
 Vn seul chaôs contraire aux choses belles
 Seigneurioit par tout confusement:
 Mais amour seul appaisa doucement
 Et mit la fin à si tristes querelles,
 Si que subiet à flammes nouvelles
 Pour son loyer rendit chaque element.
 Ainsi au feu celuy qui le desserre
 Brule d'amour, non brulé du tonnerre,
 Et dedans l'air les babillars oiseaux:
 Et vous poissons qui vivez dans les eaux
 Aimez aussi, Et pour la terre basse
 Ainsi, discorde à nostre amour fait place.*

POVR MONSIEVR
maistre Ian Linac.

NI ÇA NI LA.

*A un ferme rocher qui se moque de l'onde
Qui sans cesse le bat, ie ressemble en cela,
Que si le ciel faché éclatloit tout le monde,
Mon cœur en Dieu constât n'iroit NI ÇA, NI LA.*

POVR DAMOISELLE
Marie de Fontyay.

Je tiendray ma foy.

*Tenir deffous sa main en bonne sauuegarde
Quelque Empire puissant, c'est l'office d'un Roy,
Mais plus heureuse suis qu'un Roy qui se hazarde,
Quand non pas un Empire, ains ie tiendray ma foy.*

POVR VN ANAGRAMME.

SONET.

*Desia le vieil Orphé des desers stygiens
Par foy & par son art tiroit son Eurydice,
Mais la foy trop hastiue abusant l'art propice,
Fist iouir seulement le regard de ses yeux.*

X iij

DIVERSES

Toy Orphee nouveau de beaucoup plus heureux
 En ta gentille amie, & de mesme exercice,
 Et d'une mesme foy, de l'infemale lisse
 La pourrois affranchir, & ferois encor mieux.

Veu qu'autant que le son, & la molle secousse
 Des cordes de ton luth amoureux de ton pource,
 Ne cederà iamais à l'Orphee ancien:

Autant ta noble foy trop plus sagement fine,
 Et dont ton Eurydice encor se rend plus digne,
 S'il la faut éprouver ne luy quittera rien.

A V T R E

Le nom, les mœurs, la vie auez toute pareille
 Au Poète Thracien, d'une mesme façon
 Comme luy ravissez à la douceur du son,
 Des chesnes & des flots la plus superbe oreille.

De nom, de mœurs aussi, d'une beauté vermeille,
 Celle dont te navra le petit Dieu selon,
 Ressemble l'Eurydice à l'Enfant d'Apollon
 Et la tienne encor plus te donne de merueille.

Que puissiez vous ainsi passer voz ieunes ans
 En amour, en accord, en mille passetemps,
 Non seulement un terme, ains toute vostre vie.

Toy sans craindre les coups des Thyrses animez,
 Et elle les serpens aus traicts esuenimez,
 C'est à dire l'effort de fortune & d'envie.

POVR LE SEIGNEVR
Matieu de Seuiseul, fait
en sa mort,

Dieu seul est ma vie.

*Dieu est autheur de bien, Dieu est le seul confore
Des pauvres aflagiez que iamais il n'oublie,
C'est pourquoy me sentant approcher de la mort
Je veux viure en mourant, car Dieu seul est ma
vie.*

CONTRE QUELQUE
médifant.

*Laisse là mes vers, Et ne cesse
De priser les tiens en tous lieux,
C'est peu des miens, ie le confesse,
Mais les tiens ne valent pas mieux.*

FIN.

DIVERSES
IOHANNIS DACERII
Barralbulensis, in varia Claudij
Bineti Poëmation
genera.

EPIG.

Gallica cum facias tam bellè epigrammata Claudij
Disticha tam bellè Gallica cum facias,
Cum facias hymnos tam belle, denique bellè
Cum facias aded Carminis omne genus,
Te tamen esse nego Claudij nego te esse poetam
Quod multis nunc est, & fuit antè nouum.
Accipiant sedenim qua te ratione poetam
Esse negem, & qua me dicere vera probem.
Hos putat esse sophos vulgus, putat esse poetas
Qui insipidos rhythmos largiter affutiant
Pauca sed hæc cum sint, et tam solertia, Claudij
Hoc ne poeta modo, vel sophus esse potes?

ANTONII FABRI BELLO-
uaci, ad Claudium Binetum
Bellouacum Hexa-
sticon,

*Si tua iam tenere laudantur scripta iuuentæ
Grataq; sunt doctis munera prima viris,
Quid facies Claudii fuerit cum grandior ætas,
Quos quanta promes sedulitate modos?
Quæ multum est per se musis decorata vel armis,
Versibus excrescet Belgica terra tuis.*



DIVERSES
ANSELME TABELLION
Chaumonnois, à l'Au-
cteur.

S O N E T.

*Je te veux mercier, mon B I N E T, de m'avoir
Par dessus tous les dons de ta Muse immortelle
Enuoyé le traitté que l'Aymant tu appelle,
Sçachant bien qui t'a fait cest œuvre concevoir:*

*Lon ne voit point l'ami de l'ami recevoir
Que ce qu'est d'amitié: rien que la fleur nouvelle
Qui croit en son iardin, à quelque pastorelle
N'enuoi le iardinier pour ne la decouvrir.*

*Mais ostes, ie te pri', ostes en la moitié,
Je veux tant seulement ce qui est d'amitié,
Mon B I N E T, cesse donc de me tiltre ainsi.*

*Or ie serois plus dur, plus dur que le fer mesme,
Si ie ne sentoie bien de cet aimant qui m'aime
La force m'attirer, & ne t'aimois aussi.*

AVDICT SEIGNEVR

Claude Binet.

Sur ses Epigrammes, qu'il
n'a voulu encores
mettre en lu-
miere.

Par beaucoup de moyès nous auons veu la Frâce
Glorieuse en parler s'éleuer hors d'enfance,
L'ode premier entra dans son sçauant pourpris
Poussée d'un Ronsard, ensemble meins esprits
L'ensuiuirent ainsi: & depuis l'Elegie
En un gentil Sonet y deuint raccourcie,
Peussée de ce mesmesme, & d'un gentil Thiard
D'un Angevin aussi, & comme en ceste part
Amour a seiourné par longue & longue espace
Plusieurs pour le chanter emploierent leur grace.

Après, un grand Demon, un tout divin Iodelle
Monta sur l'echafaut d'une asseurance telle
Qu'à peine on peut iuger s'il enaigrissoit mieux
Qu'il contre faisoit bien le comique amoureux.
De ce temps auons veu brauement entreprendre
L'heroïque poème à nostre grand Terpandre,
Et comme il dit tresbien il nous faut esperer
De voir de Syracuse un rustique berger
Arriuer dans noz champs, & la sur sa musette
Inciter à son chant sa ienne bergerette,

DIVERSES

Quelque autre aussi plus morne enaigry sur le vice.
 Blasmera des plus grands l'amour Et l'avarice,
 Et les pechez du peuple, & l'autre plus gaillard
 Nous salera (dit-il) l'epigramme raillard.

Mais, ô Dieux ! pour ce point combien, combien
 tu pousses

A railler doctement tes Muses aigre-douces
 (Mon B I N E T) & combien ton Epigrame court
 Se feroit mesme entendre à l'homme le plus sourd,
 Mais hélas ! tu ne veux, ah ! tu ne veux encore
 Nous prêter le beau don qui ton esprit decore,
 Toutesfois quelque iour avec pleine franchise
 Ton Epigramme franc, que nostre France prise
 Au iour se montrera, Et ton los différé
 Au double quelque iour te sera conféré.

F. B.

IOHANNIS LANDRÆI

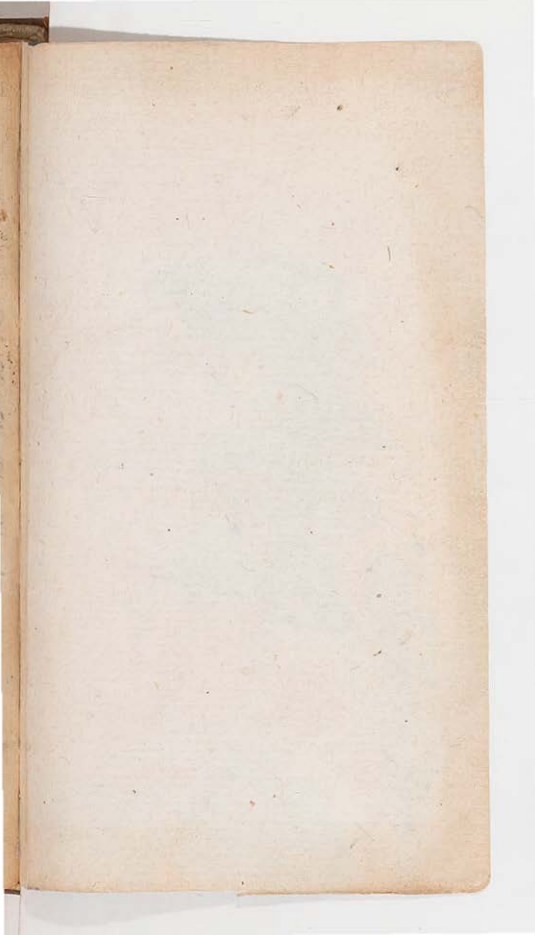
Parisini, Ad Lectorem de Io. Perusæ.

Medæa. Carmen quod pro-
pter loci incommodita-
tem huc transfe-
rendum cen-
suimus.

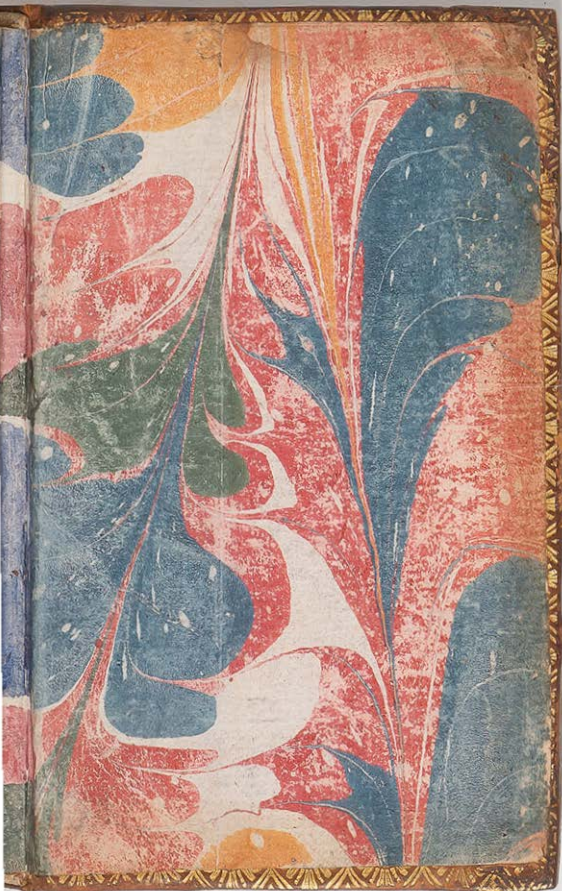
*

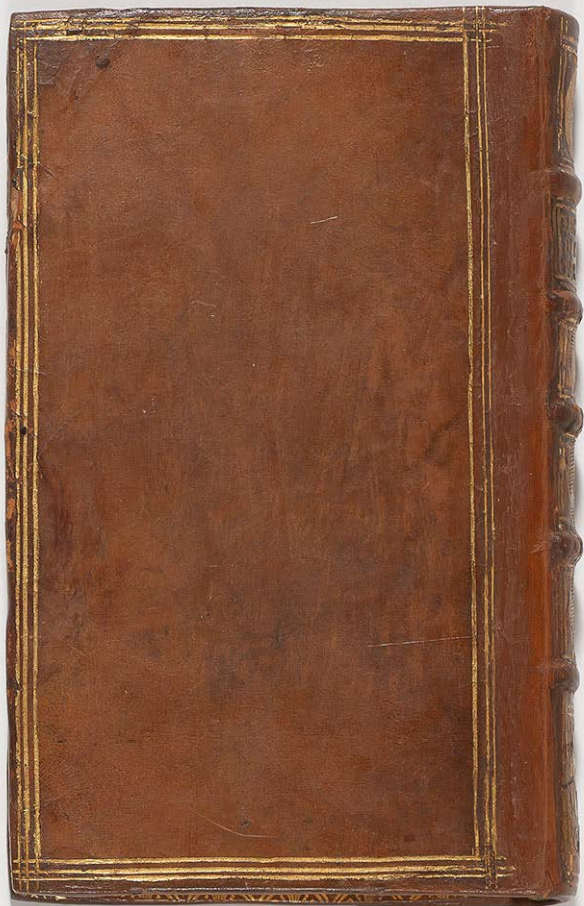
Cacropio cupis ingenium recreare Cothurno
Hoc lege Perusæ nobile vatis opus,
Quæ sint fœmineis inuicta incommoda tecnis,
Quæ sit fœmineus fata secutus amor,
Quis labor Arguûm Scyticis exhaustus in undis
Quæ vindicta fuit barbara Phasiados,
Quæ fuit Aesonidis thalami fortuna secundi,
Hoc si scire cupis rite docebit opus:
Eximios ut apes è gramine collige flores,
Quos tibi Perusæ Gallica Musa dabit,
Hac lege Socraticis turgentia carmina rebus,
Atque Sophocleis equiparanda modis.













OEUVR
DE LA
PERUS

